

cahiers

LEON TROTSKY

12

DECEMBRE 1982

INSTITUT LEON TROTSKY • PUBLICATION TRIMESTRIELLE
DIFFUSION LA PENSEE SAUVAGE

CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'œuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des Œuvres de Léon Trotsky [...] éditer les Cahiers Léon Trotsky destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents divers concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis à jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son Œuvre (Extrait des Statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Jean-François Godcheau, président, Pierre Broué, directeur scientifique,
Isabelle Longuet, trésorière, Michel Dreyfus, Jean Risacher.

Rédaction et Administration des *Cahiers Léon Trotsky*
Jean-Paul Joubert, 2, rue Bayard, 38000 Grenoble

Prix du numéro 12 France: 35F Etranger: 40F
Abonnement pour quatre numéros (13,14,15,16) France: 140F Etranger: 160F

Règlement à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky* par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de: JOUBERT - CLT.

NUMEROS DISPONIBLES (Port en sus: 6F)

CLT 1	20F	CLT 6	35F
CLT 2	20F	CLT 7/8	40F
CLT 3	35F	CLT 9	35F
CLT 4	20F	CLT 10	35F
CLT 5	30F	CLT 11	35F

Collection complète n°1 à n°11: 200F (Port en sus 25F).

Commandes et versements à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*.

N° ISSN 0181-0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication: Jean-François Godcheau

cahiers LEON TROTSKY

N° 12

DECEMBRE 1982

SOMMAIRE

Institut Léon Trotsky — Présentation	3
Marcel Martinet — Quelques souvenirs	7
Alfred Rosmer — Trotsky à Paris pendant la première guerre mondiale	15
Karl Radek — Léon Trotsky l'organisateur de la victoire	37
Anatole Lounatcharsky — Silhouette de Trotsky	45
Larissa Reissner — Svajsk	51
Jean van Heijenoort — Lev Davidovitch	65
Maurice Paz — Quatre jours avec Trotsky	71
Louis Saufrignon — Comment j'ai vu Trotsky	75
André Malraux — Trotsky	79
José Luis Velazquez — L'homme Trotsky	89
James T. Farrell — Mémoire sur Léon Trotsky	97
André Breton — Visite à Leon Trotsky	105
Pierre Broué — Notes de lecture: <i>The Founding of the Socialist Workers party</i>	120
P.B. — Deux dossiers d'archives sur les trotskystes allemands	122
Institut Léon Trotsky — Courrier des lecteurs	125

Présentation

Depuis la fondation de l'Institut Léon Trotsky, nous songions à un numéro spécial où la rédaction n'aurait rien à dire et où son travail consisterait à réunir sur Trotsky des témoignages de dates et origines diverses, de le présenter tel que l'ont connu ses contemporains.

Nous avons hésité à plusieurs reprises avant de nous lancer, car le choix était difficile. Trotsky n'a pas besoin d'être flatté, mais pourquoi cacher que certains ne s'en sont pas privés. Insulte et mauvaise foi ne peuvent être acceptées, mais une pointe critique ne peut être que bienvenue. Chacun en outre exprime les choses à sa façon, dans les termes que lui inspire sa propre culture et cela expliquera sans doute la surprise de certains de nos lecteurs français devant le poète péruvien qui invoque en même temps le Bouddha, Jésus, Sigmund Freud et Charlie Chaplin. Nous espérons seulement avoir trouvé la mesure adéquate et ce sens des proportions que Trotsky considérerait comme l'une des qualités les plus nécessaires du politique.

Dans une première partie, nous avons donné la parole à des amis proches. Personne n'était mieux placé que Marcel Martinet et Alfred Rosmer, ces belles figures du mouvement ouvrier français, modèles de probité, pour venir à la barre dire ce que fut à Paris ce Léon Trotsky qu'on expulsa de France en 1916.

Sur l'homme au sommet de sa gloire mondiale, nous n'avons que l'embaras du choix et nous n'avons retenu que trois témoignages. Karl Radek, membre du parti et inspirateur de l'Internationale, le meilleur journaliste d'U.R.S.S., témoigne en 1923 du rôle qui fut celui de Trotsky pendant la guerre civile avec des formules dont il se mordra les doigts quelques années plus tard. Lounatcharsky, commissaire du peuple lui aussi, a fréquenté Trotsky pendant des années de combat politique et l'a rencontré quotidiennement pendant les années de la révolution: son témoignage ne manque pas de discrètes remarques critiques. Enfin, intrépide

Amazone, la belle Larissa Reissner était aussi un grand reporter: elle a immortalisé l'épisode de Svïajsk dans la guerre civile, cette bataille pour Kazan où elle nous décrit à chaud la conduite de Trotsky comme chef de guerre.

Il y a nombre de témoins valables pour la dernière période, celle du troisième et du dernier exil, et nous avons eu beaucoup de peine à sélectionner: Trotsky à l'époque, n'est certainement pas moins grand, mais incontestablement plus accessible. D'abord un témoignage de Jean van Heijenoort, une sorte de portrait d'exil que son auteur révisé des années plus tard, mais sans toucher à l'essentiel. Puis des visiteurs, que nous avons voulu divers. Délaissant Georges Simenon et Emil Ludwig, nous avons invité à la barre l'avocat et militant Maurice Paz, arrivé le premier à Prinkipo. Du séjour en France, nous avons retenu deux visiteurs, un cheminot du parti communiste, inconnu du lecteur, et André Malraux, au faite de sa gloire littéraire. Parmi ses visiteurs de Coyoacán, nous avons retenu trois personnalités bien différentes: le poète péruvien Juan Luis Velázquez, déjà cité, le grand romancier américain James T. Farrell et, pour conclure, André Breton, dans un discours magnifique et chaleureux.

Nous avons envisagé de donner la parole aux autres, à ceux qu'inspirait la haine, la simple malveillance ou la voix de leur maître: c'est ainsi que nous avions pensé reproduire des textes de dirigeants du P.C.F. — ceux qu'on « vénère » aujourd'hui sans dire qu'ils faisaient hier les basses besognes du G.P.U. — ou des extraits de l'ex-Blanc Vychinsky devenu coupeur des têtes de bolcheviks, dont les réquisitoires étaient la Bible des Thorez, Duclos et autres. Nous y avons finalement renoncé, car il ne manque pas ailleurs de textes de cette bassesse. Nous aurions voulu donner en entier, bien qu'il ne s'agisse pas d'une « rencontre » à proprement parler, le portrait venimeux brossé par ce défenseur du vieux monde et peintre de talent qu'était Winston Churchill. Nous nous sommes contentés de quelques citations en encadré qui donneront le ton. Il s'agit d'extraits de l'ouvrage de Winston Churchill paru chez Butterworth en 1937, intitulé *« Léon Trotsky, alias Bronstein »*, pp. 197 - 205.

Nous avons moins que jamais le sentiment d'avoir été exhaustifs. D'abord parce que les Cahiers Léon Trotsky ont déjà fait d'autres récits et publié d'autres témoignages de « rencontres », le remarquable essai de Raya Dunaievskaya dans le n°2, ceux, bien différents, mais précisément uniques dans leur style personnel, de Clare Sheridan dans le n° 1 et de Sara Weber dans le n° 5. C'est délibérément que nous n'avons fait aucun emprunt à des ouvrages pourtant insuffisamment connus du public français: Avocat de Trotsky, de Gérard Rosenthal, Trotsky vivant, de Pierre Naville, Sept ans auprès de Trotsky de Jean van Heijenoort, Trois points, c'est tout, de Fred Zeller. Nous ne sous-estimons pas pour autant les témoignages que nous n'avons finalement pas retenus: Victor Serge

d'abord, au premier chef, le plus grand, mais aussi André Morizet, L. O. Frossard, Boris Bajanov, Fritz Brupbacher, Georges Sadoul, Louis Fischer, le journaliste chilien Santiago Labarca, Georges Simenon, Emil Ludwig, Louise Bryant et ce grand écrivain qu'est Max Eastman. Tous auraient eu leur place, mais il eût fallu des volumes.

Le souci de clarté dans la présentation l'a emporté sur les préoccupations dites « érudites »: les textes se suivent dans un ordre en gros chronologique, mais ne sont pas rédigés dans les mêmes conditions. L'un des deux témoignages sur Trotsky à Paris, de 1914 à 1916, par exemple, remonte à 1933 et l'autre a été rédigé en 1950: nous les présentons à la suite. Les trois témoignages de l'U.R.S.S. sont pratiquement contemporains. Pour la période d'exil, Paz, Malraux, Breton ont écrit sur le coup, Saufrignon a donné un témoignage quatre ans après. Velázquez, van Heijenoort, James T. Farrell surtout, ont pris temps et distance-années avant de rédiger. Fallait-il présenter séparément les textes écrits à chaud et ceux qui sont le fruit d'une réflexion, parfois de la lassitude ou des désillusions? Nous avons préféré indiquer les dates et laisser le lecteur se formuler son opinion en adulte à partir du moment où il dispose des éléments essentiels.

Une telle sélection, la nécessaire présentation, la rédaction du minimum de notes pour éclairer des textes rédigés dans un contexte très différent, tout cela exige un travail qui n'est pas inférieur à celui que demande un numéro ordinaire avec des articles à faire. Nos lecteurs nous diront si nous avons eu raison et s'ils ont été intéressés par ce numéro de « Rencontres avec L. D. » aussi contradictoires que la vie, mais d'où se dégagent avec vigueur les traits d'un portrait-robot qui ne manque pas d'allure.

Institut Léon Trotsky.

Quelques souvenirs¹

A la fin de 1914, nous nous réunissions un soir de chaque semaine, quatre pelés et trois tondus, quai Jemmapes, dans la boutique de la *Vie ouvrière*. Nous étions de ces gens, singuliers dans toutes les nations, qui avaient continué après la déclaration de guerre de croire juste et vrai ce qu'ils croyaient juste et vrai la veille. Contre le nouveau socialisme, le nouveau syndicalisme et le nouvel anarchisme d'union sacrée, nous persistions à penser que cette guerre des Etats était une guerre impérialiste où le prolétariat international était le premier vaincu, qu'elle n'apporterait que des ruines, de la misère et de la honte à la classe ouvrière de tous les pays et à toute l'humanité. Avions-nous tort ?

C'est autour de Pierre Monatte,² que nous nous étions retrouvés tous. La lettre par laquelle Monatte avait démissionné du comité confédéral de la C.G.T. avait marqué le réveil du mouvement ouvrier français. Il y a là une grande page de l'histoire sociale, aujourd'hui inconnue, oubliée ou défigurée, et qu'il faudra bien écrire un jour. Monatte n'a pas seulement sauvé l'honneur du prolétariat révolutionnaire, il a fait plus que personne en France pour rouvrir à la classe ouvrière le chemin de sa vérité et de sa libération.

Nous n'étions pas nombreux autour de lui, dans les premières semaines de la guerre : Rosmer, Merrheim, Hasfeld, Tourette, dévoué et fidèle

1. Publié pour la première fois dans le numéro « Léon Trotsky » de la revue *Les Humbles*, n° 5-6, mai-juin 1934. Marcel Martinet (1887-1944), écrivain et poète, avait été membre du noyau internationaliste de *La Vie ouvrière* à partir de 1914, puis directeur littéraire de *L'Humanité* en 1918-1919. Très gravement malade, il ne militait plus, mais était resté fidèle à la révolution d'Octobre et à Trotsky.

2. Pierre Monatte (1881-1960), ancien anarchiste, rallié au syndicalisme, avait fondé *La Vie ouvrière* en 1909. Sa démission du C.C.N. de la C.G.T. en 1914 avait posé les bases du regroupement des internationalistes.

jusqu'à la fin, Brisson³, secrétaire du syndicat de la chaussure, une des plus belles figures que j'ai connues dans le mouvement, un militant de la lignée de Varlin⁴ et qui s'est tué à la tâche; quelques autres. On s'amenait après le dîner dans la vieille boutique, on grimpait par l'escalier pisseux de la salle du premier, on s'installait comme on pouvait sur les bancs de bois ou sur les piles de journaux qui tenaient lieu de sièges. Raymond Lefebvre s'est assis là, lui aussi, et Henri Guilbeaux⁵.

Ainsi, chaque jeudi, plus solitaires, dans une France qui semblait tout entière trompée et délirante, que les premiers chrétiens dans les catacombes romaines, nous complotions. C'est-à-dire que nous échangeions et discussions, sur la guerre, sur l'état de l'opinion dans le pays et dans l'Internationale, les quelques informations qui pouvaient paraître authentiques, les quelques renseignements que laissait filtrer l'usine à mensonges officielle. Nous nous partagions ainsi plus d'amertumes que de raisons d'espérer, mais nous ne désespérions cependant pas de la classe ouvrière.

Bientôt se joignirent à nous régulièrement quatre Russes. Comme le personnel des congrès socialistes internationaux ne nous était pas très familier, peu d'entre nous connaissaient ces quatre camarades, même de nom. Celui sans doute qui nous était le moins inconnu, c'était le plus âgé, un homme aux traits creusés, à la barbe déjà grisonnante, au beau regard profond, à la voix rauque, et qui marchait en traînant la jambe en souvenir des fers qu'il avait longtemps portés en Sibérie: Martov⁶. Mais nous savions que tous quatre étaient des internationalistes irréductibles et collaboraient, sans distinction de tendances, au petit journal que faisaient paraître à Paris, au prix de privations et de dévouement illimités, les émigrés russes fidèles à l'internationalisme ouvrier. Ce quotidien qui s'appelait *Golos* (La Voix) n'était pas, bien entendu, sans irriter et inquiéter vivement les renégats du socialisme et la censure franco-russe lui consacrait ses soins les plus vigilants. Il faut croire pourtant que la foi, le

3. Sur Alfred Rosmer, cf. n. 1 p. 14. Le chaudronnier Alphonse *Merrheim* (1871-1923) était secrétaire de la fédération des métaux depuis 1905. Marcel *Hasfeld* (né en 1899), était le libraire de *La Vie ouvrière*. Guy *Tourette* (mort en 1924) était son trésorier. Gaston Eugène *Brisson* (1887-1918) avait été secrétaire intérimaire des Cuirs et Peaux en 1914 et membre du *noyau* dès la première heure.

4. Eugène *Varlin* (1839-1871), ouvrier relieur, socialiste, porte-drapeau de la 1^{re} Internationale en France, membre de son bureau parisien, élu de la Commune, fut lynché et exécuté le 28 mai 1871.

5. Raymond *Lefebvre* (1891-1920), avocat, était de la génération des hommes venus au communisme par la révolte contre la guerre. Il avait adhéré au P.S. pour le ramener à l'internationalisme. Henri *Guilbeaux* (1885-1938), enseignant, avait été l'un des premiers à prendre des positions internationalistes avant d'émigrer en Suisse. Marcel *Martinet* ignorait sans doute encore que Guilbeaux avait travaillé pour le 2^e Bureau français.

6. Iouli O. *Tsederbaum*, dit *Martov* (1873-1923) avait été avec Lénine l'un des fondateurs de l'*Iskra*, puis l'un des chefs de file des mencheviks; en 1914, il s'était rangé du côté internationaliste.

courage et l'intelligence peuvent beaucoup, même aux pires époques et dans l'extrême dénuement: *Golos* paraissait, était lu passionnément dans la colonie russe et, quand enfin il fut suspendu, n'en continua pas moins à paraître, avec la même rédaction et le même programme sous le titre de *Naché Slovo* (Notre Parole).

Quelle que fût alors notre impuissance, on imaginera facilement quel réconfort ces réunions apportaient à chacun de nous, dans l'accablement d'un temps où toute vie était entourée du souffle de la mort, où l'on ne respirait partout que la plus abjecte sottise, le mensonge monnayé et la trahison. La seule présence des Russes multipliait ce réconfort, mais tous les quatre parlaient français et ils ne nous aidaient pas seulement par leur présence: nous avions beaucoup à apprendre de ces hommes qui possédaient une connaissance large et complète du mouvement international, une expérience longue et chèrement payée autant qu'une riche science théorique de la révolution.

Mais devant l'un d'eux surtout nous avons su tout de suite que nous étions en présence d'une grandeur intellectuelle et humaine exceptionnelle.

C'était un homme d'assez haute taille, svelte, très droit et un peu raide, dont les traits accusaient une intelligence et une énergie magnétiques. En même temps, un air de grande jeunesse qui venait peut-être pour une part de ce rayonnement d'intelligence et d'énergie. Le front, élevé et fier, était encore élargi par la chevelure drue et bouclée rejetée en arrière. Tout le visage, grave, attentif et calme au repos, prenait dans la discussion une animation extraordinaire. Les yeux étincelaient alors, derrière les lorgnons, avec un éclat que je n'ai vu qu'à eux. Et la bouche aux lèvres fines, ardentes, railleuses, méphistophéliques par instants entre la moustache et la barbièche, achevait l'impression de passion entraînant et de force à laquelle personne ne pouvait rester insensible.

Ces images, je les ai retrouvées plus tard. Dans nos réunions du quai Jemmapes, nous ne songions pas à nous demander comment nous étions fabriqués les uns et les autres, mais à suivre la pensée de ceux qui parlaient. Et quand celui-là parlait, il y avait dans ses paroles, dans ses raisonnements et ses déductions, une telle puissance spirituelle, une information si ample et si complète, une vigueur dialectique si souveraine, une conviction révolutionnaire si totale, si impérieuse et si sereine que ses propos nous apparaissaient comme une sorte de bataille victorieuse livrée devant nous, de libération et de fête. Je dirais qu'ils étaient pour nous un éblouissement tant ils avaient de prestige, mais le mot serait impropre et offensant: l'homme qui parlait ne pensait pas à éblouir et ne voulait pas éblouir; ce qu'il voulait, avec une simplicité magnifique, c'était seulement nous communiquer ce qu'il savait, contribuer à éclairer pour les camarades ce qui était obscur, raisonner avec exactitude et justesse. Mais dès la première fois où je l'eus entendu, au sortir de nos réunions où je retrouvais des compagnons dont plusieurs avaient des dons éminents et une haute valeur,

on se souvient chez moi que je dis en rentrant :

— Il y avait ce soir là-haut quelqu'un qui est un homme de génie. Un Russe. Il se nomme Léon Trotsky.

Nos rencontres suivantes, et elles durèrent jusqu'au moment où Trotsky fut expulsé de France par un gouvernement d'union sacrée auquel était enchaîné Jules Guesde⁷, toutes nos rencontres continuèrent et accentuèrent cette opinion. Aussi n'avais-je pas besoin de sorcellerie, après la révolution de février, pour écrire dans *L'Ecole de la Fédération*, le vaillant hebdomadaire par lequel la Fédération de l'Enseignement avait remplacé *L'Ecole Emancipée* suspendue, que le kerenskysme⁸ ne se prolongerait pas toujours, qu'avant peu on entendrait parler d'un certain Léon Trotsky en même temps que d'un certain Lénine, et qu'alors les choses changeraient légèrement. Nous étions devenus un peu moins ignorants de la réalité internationale que ne l'étaient restés les gouvernements et leurs mouchards. C'est ainsi qu'un policier amateur, curieux maniaque qui exerçait son vice sous le pseudonyme de Jean Maxe, dénonça cette modeste prédiction comme une prophétie révélatrice et comme la preuve du complot ourdi sur le monde par les révolutionnaires de tous les pays. En fait de prophétie et de complot, je n'avais eu qu'à me souvenir de la personnalité magistrale de Trotsky, d'une supériorité évidente pour quiconque l'avait approché.

Evidente pour tous, éclatante, cette supériorité n'était pas agréable à tous. A nos premières réunions de la *Vie ouvrière* assistait un personnage qui, sous le nom de Roudine, avait été l'un des bons collaborateurs de la revue ainsi que de la *Bataille syndicaliste* et qui vient de rendre au dieu du comité des Forges et autres lieux, sous son nom véritable de Max Hochschiller, une âme qui n'avait pas embelli depuis vingt ans. Pourquoi fréquentait-il notre groupe de réprochés ? Déjà mêlé à de sales combines, il ne semble cependant pas être venu en espion ; il n'était pas incapable d'attachements personnels et sans doute le Roudine, qui avait pu avoir du désintéressement et du courage, tentait-il encore de lutter et de se survivre avant de sacrifier à Hochschiller tout ce qu'il avait eu de généreux et de propre en son âme double. Quoi qu'il en soit, il continua les premiers temps à venir quai Jemmapes, où je le revis, étrangement attiré, obsédé et repoussé par Trotsky, discutant avec obstination, avec âpreté, et se taisant soudain. Il savait beaucoup de choses et d'autre part, russe d'origine, il pouvait discuter avec nos camarades dans leur langue et suivre toutes les nuances de leur pensée. Seulement Trotsky savait encore beaucoup plus

7. Jules Bazile, dit *Guesde* (1845-1922), ancien combattant et émigré de la Commune, avait introduit le marxisme en France et dirigé le P.O.F. Il s'était rallié à l'Union sacrée en 1914 et était devenu ministre.

8. Allusion à la situation de la Russie entre les deux révolutions de février et d'octobre, sous le gouvernement provisoire d'Aleksandr F. Kerensky, qui fut renversé par les bolcheviks en octobre 1917.

de choses que Roudine et il les savait mieux ; et puis il n'y avait pas en lui un atome de trahison et sans doute flairait-il l'ombre suspecte qui s'étendait déjà sur son contradicteur. Ce dernier sentait-il autour de lui ce soupçon obscur ? Il était mal à l'aise et en souffrait. Il souffrait d'autant plus que dans la discussion il était régulièrement battu, et battu par les faits et par la suite rigoureuse de la pensée, non par des mots. Je ne veux rien exagérer et Roudine avait, pour tourner le dos à son passé, bien d'autres motifs que ceux qu'irritait en lui sa vanité blessée. Mais, qui sait ? Je me souviens de sa physionomie crispée et rageuse devant une supériorité qu'il devait s'avouer et qui l'exaspérait. Il fut par la suite un des plus perfides et des plus dangereux ennemis de l'U.R.S.S. dans la grande période de celle-ci : sans doute n'était-il pas mû seulement par l'intérêt, sans doute aussi se vengeait-il sourdement et des fantômes de son passé et de ce géant qui lui avait fait cruellement sentir sa médiocrité.

Il est vrai que Trotsky était un homme qui facilement blessait ; sans le vouloir, j'en suis certain. Mais aussi sans le savoir et avec une sorte d'innocence, ce qui est dangereux dans la jungle humaine. Et cela explique sans doute pour une part la suite de son destin.

Il blessait un peu par gaminerie : d'un autre, ce n'eût été qu'un jeu : de lui, à moins que la victime ne prit la chose aussi gaïement et innocemment que lui, et ainsi ne s'égalât à lui, ce pouvait être une offense — parce que devant lui on n'oubliait pas sa supériorité. Il pouvait aussi blesser par distraction : se souvenant des blessures, celles-là volontaires et d'une ironie féroce, dont le polémiste déchirait ceux qui lui semblaient nuire à la cause qu'il servait, la victime d'un propos légèrement lancé s'estimait abaissée et outragée. Ici encore, c'est peut-être parce qu'étant sans méchanceté et sans petitesse, ce grand imaginaire de la politique n'imaginait pas exactement la petitesse des hommes, qui calculent si avarement leurs droits et les hommages qu'ils croient mériter, parce qu'il ne songe pas à calculer ce qu'ils attendent et ce qu'ils redoutent de lui, c'est peut-être par là, au fond, qu'il a soulevé contre lui de si aigres rancunes et qui ont trouvé dans les événements de si crapuleuses occasions de s'assouvir.

Tout cela, qui est à l'honneur du caractère de Trotsky mais qui lui aura fait commettre d'injustes et inutiles erreurs, provient pour beaucoup, je le crois, de ce que, si magistral découvreur, intuitif et savant, de l'univers des idées, il n'est pas toujours aussi attentif ni d'un aussi sûr instinct devant le monde des hommes : il évite ainsi leurs mesquineries, mais celles-ci se vengent ; et lui-même ici s'égarait parfois. Mais cette vue ainsi exprimée, je m'aperçois qu'elle est sommaire : c'est par rapport à sa maîtrise dans le domaine des idées que Trotsky est peut-être moins à l'aise dans ses relations avec les hommes ; mais, comparé avec les autres hommes et les hommes politiques en particulier, on pourrait souhaiter qu'ils aient tous autant d'humanité que lui, j'en citerai tout à l'heure un exemple entre beaucoup.

Mais voici une petite histoire, une histoire en deux chapitres qui peut illustrer tout ce que je viens de dire.

De nos quatre Russes, trois s'amenaient habituellement ensemble: Martov, Trotsky et Volsky, lequel se nommait Lapinsky⁹. Comme dans les trois Mousquetaires, le quatrième venait généralement à part. Ce quatrième, nous le nommions Dridzo, et il était le Losovsky de l'Internationale syndicale¹⁰. Il était alors un menchevik, bon internationaliste, mais socialement très modéré, collaborateur de *Novaia Jizn* de Gorky¹¹. Ce n'était pas un homme de premier plan et il ne l'est pas devenu. Il nous a cependant donné, à quelques camarades de ce temps-là, qui l'avions bien connu, une grande leçon sur ce que la puissance de la révolution peut faire d'un homme et sur les limites de ce que finalement elle peut faire. En 1922, il revint secrètement en France et nous eûmes avec lui un assez long entretien. Quand il nous eut quittés, l'un de nous exprima notre opinion commune: nous le trouvions grand de cent coudees, tant sa pensée était devenue plus riche, plus profonde, plus ferme. C'est que la révolution russe était grande à ce moment et pouvait grandir à sa taille les hommes qui la servaient. Depuis... Depuis Losovsky est redevenu le Dridzo que nous avions connu, il a repris sa taille originelle de Dridzo. Mais je reviens à mon histoire.

C'était le temps où le métro et les transports de surface s'arrêtaient au soir tombant. En sortant de nos réunions du quai Jemmapes, nous devions donc rentrer à pattes, chacun de notre côté. Un soir, mettant le nez dehors au moment de nous séparer, nous nous apercevons qu'il pleut et notre Dridzo de grogner, comme n'importe qui de nous aurait pu le faire: «Diable! et moi qui n'ai pas de parapluie!». La remarque n'était ni très sensationnelle ni répréhensible et il y a apparence que ce n'était pas un blâme ni une demande de contrôle que Trotsky entendait formuler, mais une gaminerie humoristique et vénielle, quand il répartit, avec une solennité qui ne voulait être que bouffonne: «Camarade Dridzo, quand on a peur de sortir sous la pluie sans son parapluie, on ne fait pas la révolution!»

N'empêche que je pus me convaincre que Trotsky aurait mieux fait de garder ses facéties pour lui. Par hasard, je regardais Dridzo à ce moment. Il ne répondit rien, mais je vis son visage, qui était d'ordinaire sans beaucoup d'expression, se durcir et prendre un aspect presque haineux, d'une façon

9. Pawel Lewinson, dit Stanislaw *Lapinsky* ou *Volsky* (1879-1938) était un social-démocrate polonais.

10. Salomon Dridzo, alias *Lozovsky* (1878-1952), émigré pendant la guerre à Paris, devait être plus tard le principal dirigeant de l'Internationale syndicale rouge où il appliqua le «ligne» stalinienne.

11. Aleksei M. Pechkov, dit Maksim *Gorky* (1868-1936), le grand écrivain, dirigeait le journal *Novaia Jizn* (La Vie nouvelle) et défendait une ligne «menchevique de gauche».

assez frappante pour m'avoir fait garder le souvenir d'un incident qui n'avait évidemment pas une importance historique et dont je suis certain que Trotsky n'y avait prêté aucune attention.

Mais, quelques mois plus tard, nous nous trouvions cinq ou six, dont Dridzo, dans le petit bureau de Merrheim. Trotsky était alors en Amérique. C'était le moment où Lénine, avec quelques autres révolutionnaires russes, venait de regagner la Russie à travers l'Allemagne dans le fameux wagon plombé. On se souvient que ce trajet avait été rendu nécessaire par l'opposition de l'Entente à rendre possible le retour des révolutionnaires russes par d'autres voies et que Lénine avait à faire justifier le voyage par un protocole qui en fixait les modalités et qui fut signé par des camarades de divers pays. Notre ami Loriot¹² était l'un des signataires: et il avait provoqué la réunion chez Merrheim pour parler de l'événement et de la situation qui en résulterait.

A un moment, comme la conversation devenait plus générale, j'entendis Dridzo s'écrier tout à coup: «Et Trotsky de son côté, qui pense qu'on peut faire en Russie une révolution socialiste!». Je sursautai, non seulement parce que j'étais un peu surpris d'entendre, en ce lieu et en ces circonstances, une déclaration empreinte d'une orthodoxie menchevique aussi paresseusement opportuniste, mais parce que le ton grinçant dont elle avait été formulée était assez étrange. Je regardai Dridzo et je fus tellement saisi de retrouver sur son visage la même expression rancunière que j'y avais observée le soir de l'innocente taquinerie de Trotsky, que je ne pus m'empêcher de penser: «Tiens! Le parapluie!». Je m'amusai d'ailleurs du rapprochement en me gardant de le dramatiser: après tout, nous ne sommes que des hommes! Mais quand je vois le même Dridzo anathématiser aujourd'hui le même Trotsky au nom de l'orthodoxie, de l'orthodoxie bolchevique, il m'arrive de penser que la vie est une farce assez grimaçante.

Voici pourtant un souvenir d'une autre sorte, indirect celui-ci et plus récent de quelques années. C'est celui d'une nouvelle signée Léon Trotsky et que je publiai dans la page littéraire de *l'Humanité* en janvier 1922. Trotsky avait écrit *La Famille Declerc* à Sèvres, dans les premiers temps de son séjour en France et ce très simple récit avait été retrouvé, en fouillant de vieux papiers, dans un journal russe où il avait été publié alors. C'était l'histoire d'une famille que Trotsky avait connue et ce n'était plus seulement une curiosité littéraire, mais un document sur l'époque et aussi sur l'«humanité» de Trotsky et sur la façon dont ce

12. Fernand *Loriot* (1870-1932), socialiste et syndicaliste, était devenu minoritaire en 1915 et avait pris des contacts avec Lénine en Suisse.

13. Marcel *Cachin* (1869-1958), professeur, dirigeant et parlementaire guesdiste, rallié à l'union sacrée, était devenu plus tard dirigeant du «centre», avait rejoint le P.C. dont il était l'un des dirigeants.

politique, dont je disais tout à l'heure qu'il était peut-être moins à l'aise dans ses relations avec les hommes que dans le monde des idées, était pourtant capable de sentir et d'exprimer la douleur des hommes et des femmes du prolétariat broyés dans la guerre impérialiste. Mieux que beaucoup de ses grandes œuvres, ces quelques pages aident à pénétrer dans le cœur de l'homme qui est aujourd'hui proscrit du monde entier.

Alfred Rosmer

Trotsky à Paris pendant la première guerre mondiale¹

C'est au début de la première guerre mondiale, et à l'occasion de la guerre, que nous entrâmes en contact avec plusieurs socialistes russes, notamment avec Trotsky. « Nous », c'était la rédaction de la *Vie Ouvrière*, revue syndicaliste fondée à Paris en 1909 par Pierre Monatte. Ce rapprochement qui allait devenir si solide et durable se produisit fortuitement ; il fut provoqué par la publication d'une lettre d'un socialiste russe à Gustave Hervé². S'il fut tout de suite aisé et se révéla dans les années qui suivirent résistant à toute épreuve, c'est qu'à la cause initiale accidentelle s'en ajoutèrent d'autres, celles-là fondamentales, qui, en tout état de cause, l'auraient promptement imposé.

Jusqu'au début de la guerre, il n'y avait eu, entre nous, nul contact. Syndicalistes révolutionnaires et socialistes des partis de la II^e Internationale suivaient deux voies différentes. Même les démonstrations communes organisées contre le danger de guerre quand la menace s'en précisait ne pouvaient faire disparaître les divergences qui les opposaient ; elles les atténuaient à peine. Les syndicalistes révolutionnaires poursuivaient leur activité et la réalisation de leurs objectifs, immédiats ou lointains, par l'action directe de leurs organisations ; ils ignoraient ou dénonçaient les opérations parlementaires du parti socialiste dont les dirigeants ne leur inspiraient nulle confiance. Sans doute les socialistes russes échappaient à cette condamnation globale et définitive, on les savait d'une autre trempe ; on ne pouvait nier qu'ils fussent révolutionnaires, et avec eux les divergences ne pouvaient être que de méthode ; ce n'est pas à eux qu'on aurait

1. Alfred Griot, dit Rosmer (1877-1964) fut l'un des rares amis de Trotsky. Cet article, daté du 11 juillet 1950, a été écrit pour *New Internationalist*, qui l'a publié dans son numéro de septembre-octobre 1950. *La Révolution prolétarienne* l'a publié en français en octobre 1950.

2. Gustave Hervé (1871-1944) se situait à l'extrême-gauche du parti socialiste avant la guerre et s'était brutalement rallié en 1914, pour devenir ultra-chauvin.

pu reprocher de se servir du socialisme pour faire carrière. Mais à Paris, ils vivaient à part, entre eux, formant un îlot dans la grande ville. Même parmi les socialistes français, rares étaient ceux qui avaient connu Lénine, durant son séjour à Paris, et l'École bolcheviste de Longjumeau. Ils avaient leurs journaux, leurs réunions, leurs terribles controverses, et il est à peine exagéré de dire que ce qu'on savait surtout d'eux c'est qu'ils étaient de rudes querelleurs, d'impitoyables polémistes.

Août 1914

L'effondrement de la II^e Internationale au 4 août 1914 fut pour eux ce que fut pour nous l'abdication de la C.G.T., incarnation du syndicalisme révolutionnaire. Chose qui aujourd'hui doit paraître singulière, peut-être incroyable : leurs partis, si différenciés par les discussions, réagirent semblablement, c'est-à-dire qu'ils se décomposèrent de la même façon ; le groupe bolcheviste de Paris ne résista pas mieux que les autres, mencheviks et socialistes révolutionnaires ; il y eut des « défensistes » dans les trois partis et, comme les Russes ne font rien à demi, la plupart des « défensistes » allèrent s'engager dans l'armée française. En face d'eux, les résistants des trois partis se sentirent sur la même base, unis par des conceptions désormais essentielles, déterminantes, sur les origines et sur le sens de la guerre, sur la défense du socialisme et de l'Internationale. Ils disposaient d'une imprimerie ; ils décidèrent de publier un journal qui serait pour tous les socialistes fidèles un point de rassemblement. Leur position était celle des syndicalistes révolutionnaires qui dénonçaient l'« union sacrée » à laquelle la majorité de la direction de la C.G.T. s'était ralliée, et maintenaient contre elle l'internationalisme prolétarien. Les deux nouveaux groupements ainsi formés devaient se rejoindre ; un délai fut cependant nécessaire. Nous avons connu d'abord Martov, par sa lettre à Gustave Hervé précisant la position des socialistes russes devant la guerre ; mais avec lui les rapports se bornèrent à un contact personnel, à des conversations particulières. Il fallut attendre Trotsky dont Martov annonçait la venue prochaine.

Trotsky arriva à Paris, seul, dans le courant de novembre 1914. Il prit une chambre à l'hôtel d'Odessa, à l'angle de la rue d'Odessa et du boulevard Edgar-Quinet, dans le voisinage de la gare Montparnasse. La guerre l'avait surpris à Vienne où il était devenu aussitôt un étranger indésirable, ennemi. Victor Adler³ avait facilité son départ, celui de sa femme et de ses deux garçons. La famille avait fait une première halte à Zurich, puis Trotsky était parti pour Paris, en éclaireur, car c'est là qu'il voulait se fixer. Il alla dès son arrivée à la rédaction du journal que

3. Victor Adler (1852-1918) était le principal dirigeant de la social-démocratie autrichienne.

publiaient les « résistants » ; son titre était alors *Naché Slovo* et il était quotidien, car les socialistes russes réalisèrent ce miracle de publier à Paris, pendant la guerre, un quotidien socialiste contre la guerre, et ils le publièrent « jusqu'au bout », se bornant à changer le titre quand le gouvernement français décidait de l'interdire.

Un des premiers effets de la participation de Trotsky à la vie du journal et du groupe fut la mise à l'ordre du jour de la question concernant la liaison à établir avec l'opposition française. Il fut lui-même désigné pour assurer cette liaison, en compagnie de Martov et d'un socialiste polonais, Lapinsky ; tous trois devaient venir à notre local et participer à nos réunions du mardi soir. J'eus l'occasion de les voir souvent par la suite, mais nos rencontres ultérieures n'ont pas affaibli le souvenir très vif que je garde de la première soirée qui les vit arriver chez nous. C'était un événement : dans ce lugubre premier hiver de la guerre, devant l'effondrement des Internationales, les pensées étaient souvent sombres ; nos réunions, limitées à nos seules forces, amputées par la mobilisation, étaient d'un inappréciable réconfort ; mais celle-là revêtait un caractère exceptionnel : une rencontre amicale entre syndicalistes et socialistes, les uns et les autres très attachés à leurs doctrines respectives ; il fallait la guerre pour qu'une telle chose fût possible.

Les réunions du Quai Jemmapes

Raymond Lefebvre, jeune écrivain socialiste que la guerre devait emporter, a évoqué si exactement ces réunions communes que je veux donner ici quelques extraits de son récit :

« Presque au coin de la rue Grange-aux-Belles et du quai Jemmapes, à Paris, s'ouvrait encore en 1914 une petite boutique grise, une Librairie du Travail... Cette boutique ferma le 2 août. Et pourtant, certains soirs d'automne, vers neuf heures, les policiers pouvaient constater qu'une vie furtive y brillait, que des conspirateurs, l'un après l'autre, s'y glissaient. J'y ai plus d'une fois participé. On se bornait à tisonner tristement les restes refroidis de l'Internationale ; à dresser, d'une mémoire amère, la liste immense de ceux qui avaient failli ; à entrevoir, avec une clairvoyance inutile, la longueur d'une lutte d'usure où seule serait vaincue la civilisation.

« Un orgueil sombre nous restait. L'orgueil de la fidélité à la foi, l'orgueil de résister au déferlement de la sottise, sous laquelle, Romain Rolland seul excepté, les fronts les plus puissants s'étaient vautrés.

« Rosmer, le poète Martinet, Trotsky, Guilbeaux, Merrheim, et deux ou trois autres dont j'ignore les noms, nous avons su, en plein Paris, être à la fois parmi les derniers Européens de la belle Europe intelligente que le monde venait de perdre à jamais, et les premiers hommes d'une Internationale future dont nous gardions la certitude. Nous formions la chaîne entre les deux siècles. Oui, ce sont là des souvenirs d'orgueil. »

Revenons à cette réunion où Trotsky, Martov et Lapinsky sont avec nous pour la première fois. Comme il était naturel, la conversation resta d'abord générale, passant d'un sujet à un autre. Parmi nos amis syndicalistes, quelques-uns, pas beaucoup, étaient encore hésitants. La réaction sentimentale provoquée chez eux par l'agression de l'Autriche semi-féodale contre la petite Serbie, qu'avait accentuée encore la ruée allemande à travers la Belgique, les troublait, obscurcissant dans leur esprit les causes réelles et profondes de la guerre. Ils devaient s'éloigner de nous plus tard, mais ils étaient présents ce soir-là et l'un d'eux, lorsque la conversation s'engagea plus précisément sur la guerre, à un moment s'écria : « Mais enfin, c'est tout de même l'Autriche qui s'est jetée lâchement sur la Serbie ! » Trotsky intervint alors ; le journal libéral de Kiev, *Kievskaja Mysl*, auquel il collaborait, avait fait de lui un correspondant de guerre lors des deux guerres balkaniques ; il se trouvait ainsi particulièrement bien armé pour répondre. Sur le ton amical qui était celui de la conversation depuis le début, il fit un exposé lumineux d'une situation qui n'était compliquée qu'en apparence ; les peuples balkaniques qui s'étaient battus l'un contre l'autre étaient tous victimes des intrigues et des manœuvres diplomatiques des grandes puissances pour lesquelles ils n'étaient que pions sur l'échiquier européen ; ni suffisance, ni pédantisme dans l'expression ; un camarade exceptionnellement bien informé traitait le sujet que les circonstances lui avaient permis de connaître à fond, dans son ensemble et dans ses caractéristiques régionales ; la conclusion s'imposait d'elle-même sans qu'il fût besoin de la formuler, ne laissant nulle place au doute, encore moins à une contradiction sérieuse. Nous eûmes tous l'impression que notre groupe venait de faire une recrue remarquable ; notre horizon s'élargissait ; nos réunions allaient prendre une nouvelle vie ; nous en éprouvions un grand contentement.

Martov et Trotsky

Cependant ces rencontres si heureusement commencées faillirent connaître une fin rapide. Martov était, dans son parti, une sorte de personnage officiel ; il représentait la fraction mencheviste du Parti socialiste ouvrier russe au Bureau socialiste international — l'organisme permanent de la II^e Internationale. Or son parti avait été comme les autres, brisé en trois tronçons par la guerre : une section défensiste — celle qui avait fournie les engagés volontaires — un centre oscillant, une gauche internationaliste. Précisément parce qu'il appartenait à cette dernière tendance, Martov estimait être tenu à une certaine prudence, à ne rien faire qui pût paraître engager arbitrairement le parti tout entier ; le travail commun avec nous, qui n'appartenions à aucun parti socialiste, risquait de le mettre dans une situation difficile, autoriser des critiques de la part des dirigeants du parti socialiste français qui supportaient mal ses interventions ; il n'était pas pour eux un camarade, mais un gêneur. Trotsky

était, lui, beaucoup plus libre de ses mouvements ; il avait rompu avec les bolcheviks parce qu'il était hostile à leurs principes d'organisation et avec les mencheviks parce qu'il condamnait leur politique ; il était à la tête d'un groupe qui s'était constitué autour de la conception de la révolution permanente qu'il avait élaborée en partie avec Parvus. Très solidement marxiste, il n'était cependant pas de ces social-démocrates pour qui le syndicalisme révolutionnaire était une hérésie en tous points condamnable, et la grève générale n'était pas non plus pour l'effrayer car il en avait une, fameuse, à son actif, celle de 1905. Dans les discussions qui eurent lieu au groupe de *Naché Slovo*, il défendit chaudement la liaison établie et la possibilité d'un commun travail ; son point de vue, auquel Martov se rallia sans trop de difficulté, l'emporta.

Dès qu'il se fut débrouillé dans le Paris de guerre — il connaissait déjà la ville, y ayant fait à deux reprises de brefs séjours mais l'état de guerre avait créé des complications nouvelles — Trotsky se hâta de faire venir sa famille. Il avait trouvé une modeste pension dans le voisinage du parc Montsouris, en haut de la Glacière, à l'entrée de la rue de l'Amiral-Mouchez. Selon une légende tenace, mais assez inoffensive — il s'en forgea d'infiniment plus graves — on le voit toujours à une table du Café de la Rotonde, parmi les joueurs d'échecs. Il y a ici une confusion ; c'est Martov, bohème par goût et par habitude, qui était un habitué du café. Trotsky était, lui, tout le contraire d'un bohème et il n'aimait ni l'atmosphère ni les conversations de café ; trop de temps perdu.

Rencontre avec un anarchiste belge

La pension de la rue de l'Amiral-Mouchez était un très simple immeuble de deux étages ; les pensionnaires n'étaient guère qu'une douzaine ; l'homme et la femme qui la dirigeaient étaient une rare exception parmi les habituels mercantis ; ils devinrent des amis, surtout des deux garçons ; on continua de se fréquenter quand la famille eut trouvé un logement. J'y allais une fois par semaine, en général le dimanche. Une de nos soirées fut exceptionnellement mouvementée et je dois en parler avec quelque détail. Trotsky nous avait demandé, à Lapinsky et à moi, de venir dîner, et il avait insisté pour que nous venions de bonne heure. Nous eûmes tout de suite l'explication. « J'ai invité, nous dit-il, un anarchiste belge que j'ai rencontré il y a quelque temps, par hasard ; c'est un homme extrêmement sympathique qui, par impulsivité, semble-t-il, a réagi violemment aux envahisseurs allemands ; il a organisé contre eux des attentats dans la région de Liège et s'est enfui juste à temps pour éviter d'être pris ; ses récits sont donc très intéressants et très instructifs ; ils aident à comprendre la résistance belge dont le caractère violent et spontané a généralement surpris ; en outre, ils aident aussi à comprendre pourquoi et comment les anarchistes ont été amenés à se comporter

comme d'enragés patriotes. Inutile, naturellement, de discuter avec lui sur la guerre; ça ne mènerait à rien; il est d'un caractère vif et emporté, et surtout il n'est pas actuellement en état de discuter paisiblement avec des contradicteurs.»³. Nous fîmes serment, Lapinsky et moi, de nous comporter en gens du monde, experts dans l'art d'éviter les sujets explosifs.

Le dîner se passa parfaitement; le menu était simple même les soirs de gala et le vin ni les alcools ne risquaient de nous monter à la tête. Je connaissais notre partenaire bien que je ne l'eusse jamais rencontré au cours de mes voyages en Belgique; j'avais lu le récit de son activité parmi les anarchistes liégeois et ses écrits. C'était une figure sympathique de l'anarchisme belge, qui n'en manquait pas, le passage d'Elisée Reclus à l'Université nouvelle de Bruxelles avait laissé des traces profondes. Quand nous eûmes regagné la chambre de Trotsky, j'engageai la conversation en parlant de souvenirs et d'amis communs; Trotsky et Lapinsky intervenaient tour à tour; notre conversation se déroulait dans une agréable atmosphère de cordialité et on se réjouissait à la pensée que la soirée finirait aussi plaisamment qu'elle avait commencé, quand soudain notre partenaire éclata. Que s'était-il passé? Nous ne réussîmes pas à élucider ce qui devait rester un mystère. Est-ce que sous nos mots ininflammables nos idées sur la guerre se cachaient mal? En tout cas nous dûmes subir l'assaut de notre compagnon déchaîné: nous étions des germanophiles, des pleutres, c'est par lâcheté que nous étions contre la guerre, et la fidélité à l'internationalisme que nous affichions n'était qu'un prétexte commode pour masquer les vraies raisons... Il fallut bien répondre, mais le seul résultat fut que le ton se haussa au point de troubler la paisible maison. Nous étions tous mécontents.

Voyages en France

Avant que sa famille vînt le rejoindre, Trotsky avait déjà organisé deux grands voyages en France. Son journal ne lui demandait pas d'aller au front et de suivre les armées; les correspondants de guerre accrédités ne voyaient d'ailleurs pas grand-chose; ils étaient réduits à délayer plus ou moins adroitement les communiqués officiels, et la guerre de tranchées marquait un temps d'arrêt dans les opérations spectaculaires. Ce qui était intéressant alors, c'était de parcourir le pays, d'interroger les gens, de converser avec eux pour déceler les sentiments vrais que les mensonges conventionnels dissimulaient sous un héroïsme de parade. Trotsky avait d'abord visité Marseille et la côte, poussant jusqu'à la frontière italienne, et projetant ensuite d'aller vers le Nord, il me demanda de l'accompagner,

3. Se trouvant dans les bureaux de l'*Humanité* le soir de l'assassinat de Jaurès, Merrheim y avait rencontré le socialiste belge Camille Huysmans, député et secrétaire du Bureau permanent de la II^e Internationale: «Que ferez-vous, lui demanda-t-il si les Allemands foncent à travers la Belgique?» Appuyant ses paroles d'un geste descriptif, Huysmans répondit: «Un petit couloir pour les laisser passer.»

pensant que je pourrais l'aider dans les conversations avec les soldats anglais que nous allions rencontrer. Un de nos amis était à Boulogne; c'est là que nous décidâmes d'aller tout d'abord. Mobilisé au premier jour, il s'était trouvé depuis complètement isolé; il était avide de nouvelles, voulait savoir ce qui se passait à l'arrière, dans les états-majors socialiste et syndicaliste, et en fin de compte il apprit plus de nous que nous de lui; les mineurs de son escouade sortis indemnes des premiers combats n'aspiraient déjà qu'à la paix. Des Anglais, nous ne tirâmes pas grand-chose. Au cours de notre promenade à travers la ville, nous avons rencontré une compagnie de volontaires — l'Angleterre ne s'était pas encore résignée à la conscription. De place en place, un homme — un compère — les interpellait, criant: «Are you downhearted?» et, bien entendu, tous répondaient: «No!» Après la «soupe» nous en vîmes quelques-uns jouant dans la rue avec un ballon. Ils avaient l'air aussi peu soldats que possible et je ne pus m'empêcher de dire à mon compagnon: «Dommage qu'ils vont connaître à leur tour le militarisme et l'abrutissement de la vie de caserne. — Mais non, répliqua-t-il, c'est bien qu'ils y passent maintenant.» Nous en vîmes d'autres au café où nous étions allés finir la soirée avec notre ami; ils appartenaient à l'intendance et, pour eux, la guerre n'était pas trop dure; ils avaient déjà absorbé pas mal de bière; ils ne dirent que des banalités.

Le lendemain nous pûmes aller jusqu'à Calais, alors point extrême de la zone accessible aux civils. Il y avait eu du brouillard tout le jour et, quand nous arrivâmes, il faisait complètement nuit; nous eûmes grand-peine à nous loger dans un hôtel. Nous nous étions rapprochés du front, mais il n'y avait, d'aucune façon, rien à y voir; beaucoup d'habitants étaient partis vers l'intérieur; la ville était morte. Nous allâmes aux bureaux du journal local dans l'espoir d'y trouver quelqu'un dont on pourrait tirer quelque information authentique sur l'état d'esprit dans une région proche du front. Nous n'y rencontrâmes qu'un pauvre type, symbole de la misère des petits journaux de province encore aggravée par les conditions faites par la guerre à la presse: censure et bourrage de crânes obligatoire. Nos questions l'étonnèrent; l'idée qu'il pût nous dire quelque chose d'intéressant, à nous qui venions de Paris, provoquait chez lui une stupeur qu'il ne cherchait pas à dissimuler: «Vous en savez plus que nous», se bornait-il à répéter. Mais quant à la menace, à la possibilité d'une poussée allemande, il se crut obligé de faire le fanfaron: «Les Boches ne nous font pas peur, nous ne craignons ni leurs canons ni leurs avions».

Mensonges de guerre

Dans le train qui nous ramenait à Paris, nous eûmes pour un temps devant nous un jeune soldat belge; il s'affairait dans des notes, devant des croquis et des cartes, levait la tête, nous regardait; il était visible qu'il était impatient d'engager la conversation. A nos premiers mots, il répondit en nous contant son histoire. Il appartenait à l'artillerie; sa batterie ayant été

mise à mal par les Allemands, était envoyée à l'arrière, au repos jusqu'à nouvel ordre. Prenant un de ses croquis, il nous dit : « Voilà où était notre pièce quand nous fûmes attaqués. Un premier obus tomba assez loin derrière elle ; un second resta en avant, mais le troisième atteignit en plein son but : nous avons été trahis ! » Cette substitution soudaine du mensonge conventionnel commode à l'évidente et simple réalité nous fit croire un instant que nous avions affaire à un humoriste. Mais pas du tout ; notre bon Belge était bien sérieux car, pour nous édifier sur la « trahison », il nous énuméra plusieurs exploits du même genre qu'il avait entendu raconter par des camarades envoyés comme lui à l'arrière. La guerre fait éclore spontanément le mensonge, étant elle-même un grand mensonge : elle ne peut se présenter pour ce qu'elle est.

Les opposants mobilisés

Au début de 1915, des changements se produisirent dans nos deux groupes. Une révision des exemptés et des auxiliaires permit d'envoyer aux armées les oppositionnels les plus connus. Monatte fut bientôt mobilisé ; mon tour vint deux mois plus tard. Chez nos amis russes, il y eut rupture entre Martov et le groupe *Naché Slovo*. La guerre, en se prolongeant beaucoup plus que les experts ne l'avaient prévu et qu'on l'avait fait croire aux soldats, provoquait d'importantes transformations dans l'état d'esprit des mobilisés aussi bien que dans celui des hommes et des femmes à l'arrière ; le mécontentement devint très vif ; le besoin d'agir, de faire quelque chose, éliminait progressivement la passivité confiante d'union sacrée du début. Martov se sentit dépassé, non pas tant peut-être en ce qui le concernait personnellement que pour le centre et en, fait, la majorité de son parti ; des controverses assez vives le mirent aux prises avec Trotsky, en particulier, en suite de quoi il décida d'aller se fixer en Suisse. Un nouveau venu prit sa place dans la délégation de *Naché Slovo* : c'était Dridzo-Losovsky. A l'encontre de ses camarades, il avait été mêlé d'assez près au mouvement syndical français, ayant été secrétaire d'un syndicat d'un type tout à fait exceptionnel, celui des casquettiers, dont tous les membres étaient juifs. Nos réunions avaient lieu maintenant assez souvent chez lui ; sa femme était dentiste et son cabinet était bien assez grand pour que nous y soyons à l'aise.

La vie parisienne de Trotsky était désormais bien réglée. Le matin, il lisait les journaux. Journaliste, aimant comme il l'a raconté dans son autobiographie, sentir l'odeur de l'encre d'imprimerie, des épreuves encore humides, il s'était facilement orienté parmi la presse parisienne, si différente cependant de celle à laquelle il était accoutumé à Vienne. Les journaux français étaient à l'époque d'une indigence extrême ; la censure ne leur laissait guère que la liberté de broder sur les communiqués officiels ; presque tous étaient ainsi, forme et fond, fabriqués sur le même modèle. Pour cette raison, Trotsky avait trouvé intéressante *l'Action française* des néo-royalistes maurrassiens ; à côté des bouffonneries pas toujours inoffensives de Léon Daudet, la hargne pédante de Maurras

s'étalait en colonnes massives tandis que Louis Dimier⁴ découpait chaque matin l'Allemagne en morceaux — les tronçons du serpent — avant de quitter la maison et d'en révéler les secrets ; elle gardait une incontestable originalité due pour une part à la campagne acharnée qu'elle menait alors contre Clemenceau⁵, ce qui lui valait un régime de faveur des censeurs. Il vit bien vite cependant ce qu'il y avait réellement derrière cette originalité de façade. « Mais ces interminables articles de Maurras, c'est toujours la même chose, dit-il, et la fameuse verve de Daudet n'est sans doute amusante qu'en temps de paix. »

Vers onze heures il quittait la maison pour se rendre à l'imprimerie de *Naché Slovo* où les rédacteurs se retrouvaient pour la discussion et la préparation du journal. Par leurs liaisons avec leurs camarades émigrés en Suisse, en Angleterre, en Scandinavie, en Amérique, ils pouvaient rassembler en ces temps de disette une information exceptionnelle qui leur permettait de mieux comprendre et d'interpréter plus exactement les événements de chaque jour ; les commentaires s'accompagnaient de discussions et d'études importantes que le censeur traitait avec un certain respect, estimant sans doute que ce journal, confiné à un petit cercle d'émigrés, était sans danger pour le moral des Français. L'après-midi et le soir, Trotsky écrivait ou participait à des débats qu'organisaient les divers groupements russes ; il excellait à animer ces réunions. Mais il trouvait toujours le temps de s'occuper des travaux scolaires des deux garçons qui, ayant eu à peine le temps de se mettre au français, fréquentaient une école russe du boulevard Blanqui.

Destin d'une brochure

Au cours de mes visites, il m'initia à la vie des partis russes, aux vives controverses qui les agitaient. Il les avait alimentées pour sa part par la publication d'une importante brochure écrite à Zurich durant son court séjour et parue là-bas en allemand sous le titre : *Der Krieg und die Internationale*. Cette brochure eut un destin singulier ; au début de 1915, le gouvernement allemand en ordonna la saisie ; le tribunal qui eut à en juger prononça contre l'auteur une condamnation pour crime de lèse-majesté. Elle devait paraître trois ans plus tard, à New-York en anglais, sous un nouveau titre : *The Bolsheviks and World Peace* ; un éditeur entreprenant en avait fait un livre — la substance ne manquait pas pour cela — pour lequel Lincoln Steffens⁶ écrivit une introduction.

4. Charles Maurras (1868-1952) et Léon Daudet (1867-1942) étaient les deux grands polémistes de *L'Action française*, plus renommés que Louis Dimier (1863-1945).

5. Georges Clemenceau (1841-1929) critiquait férocelement la conduite de la guerre et l'Etat-major. Il devait prendre la tête d'un gouvernement « jusqu'au boutiste » en 1917.

6. Lincoln Steffens (1866-1936), journaliste qui avait pris la tête de « muckrakers » — dénonciateurs des scandales au début du siècle — sympathisa ensuite avec la révolution russe.

Jugeant assez exactement la position de Trotsky à l'égard de la guerre, il écrivait : « Ni pro-allemand, ni pro-alliés, ni même pro-russe, ni patriote du tout, il est le défenseur d'une classe, le prolétariat, la classe ouvrière de tous les pays, pour atteindre le but final, la société sans classes. » Mais le plus étonnant est que le livre intéressa vivement un autre homme, un personnage beaucoup plus important dans la société américaine d'alors que Lincoln Steffens, le président Woodrow Wilson⁷, dont l'ambition fut toujours d'arbitrer le conflit; pour la paix qu'il entendait réaliser, il se heurtait au mauvais vouloir des hommes d'Etat de l'Entente; or, s'il ne pouvait, bien entendu, approuver l'entier contenu du livre, il retrouvait, dans le programme de paix établi par l'auteur, plusieurs points du sien. Il commenta le livre, le recommanda, lui fit un succès. Trotsky ne devait connaître cette intéressante aventure que dix ans plus tard, mais il en fut informé par l'éditeur lui-même, Charles Boni⁸, quand celui-ci lui rendit visite à Prinkipo.

Mes visites à la pension de la rue de l'Amiral-Mouchez cessèrent au mois de mai quand je fus mobilisé et expédié en province. Au début d'août je pus profiter d'une disposition réglementaire pour revenir à Paris, où j'arrivai juste à temps pour participer à la dernière réunion où devait être discutée et précisée l'attitude de nos délégués à la conférence internationale qui devait se réunir bientôt en Suisse. Par Merrheim, j'appris ce qui s'était passé en mon absence à la direction de la C.G.T. et Trotsky me narra dans le détail les travaux préparatoires de la Conférence. Un député socialiste italien, Morgari⁹, était venu à Paris, mandaté par son parti, pour sonder les chefs du parti socialiste et obtenir d'eux une participation à la conférence; en même temps, il devait poser la question d'une conférence internationale au Bureau de la II^e Internationale qui, selon son parti, avait déjà trop tardé à convoquer les représentants de ses sections. Il n'avait eu aucun succès auprès des dirigeants du parti français, et pas davantage auprès de ceux de la II^e Internationale. Vandervelde¹⁰ l'avait éconduit brutalement, se vantant même d'empêcher toute tentative de rassemblement socialiste international.

Zimmerwald

Pour la participation de la France à la conférence, il était évident qu'il faudrait se contenter de groupes d'opposition qu'on s'efforcera

7. Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), président des Etats-Unis de 1913 à 1921, avait engagé son pays dans la guerre et élaboré un programme de paix en quatorze points.

8. Charles Boni (né en 1904) et son frère Albert (né en 1895) avaient recherché la clientèle de Trotsky.

9. Odino Morgari (1865-1929), était le responsable des relations extérieures du parti socialiste italien.

10. Emile Vandervelde (1866-1938), président de la II^e Internationale, était aussi membre du cabinet de guerre formé par le Roi des Belges, Albert I^{er}.

de rendre aussi représentatifs que possible. Des conférences du parti socialiste et de la C.G.T. avaient eu lieu; on ne pouvait plus prétendre ignorer que des oppositions existaient; la plus importante parmi les organisations syndicales était la Fédération des Métaux, et, dans l'ensemble, elles représentaient déjà le tiers de l'effectif confédéral d'après le vote de la conférence, et, en réalité, beaucoup plus. Au parti socialiste, une des fédérations départementales des plus solides, celle de la Haute-Vienne, avait tenu à se différencier publiquement de l'attitude de l'*Humanité* et de la direction du parti. Par l'intermédiaire de Morgari, des contacts s'établirent entre le groupe russe de *Naché Slovo*, l'opposition syndicaliste et les socialistes de la Haute-Vienne. Plusieurs réunions communes avaient eu lieu; elles étaient restées sans résultats positifs. Les députés minoritaires étaient satisfaits de la forme d'opposition, modérée et inoffensive, qu'ils avaient adoptée; ils craignaient avant tout de faire un geste qui eût permis de les accuser de mettre en péril l'unité du parti; les arguments pressants des socialistes russes qui auraient dû être pour eux décisifs, ne purent les faire avancer d'un pas vers une attitude conséquente; durant toute la guerre, et après, ils n'allèrent jamais plus loin que Kautsky. On ne gagna donc rien de ce côté, et comme il fallait avant tout garder le secret de l'entreprise, on décida de se contenter, pour la représentation française, de deux délégués absolument sûrs: Merrheim, secrétaire de la Fédération des Métaux, et Bourderon¹¹, vieux militant du parti socialiste, qui était, de surcroît, secrétaire d'une Fédération syndicale, celle du Tonneau.

Cette dernière réunion, à laquelle je pouvais par chance participer, était, volontairement, peu nombreuse. Merrheim et Bourderon étaient là, et, du côté russe, Trotsky et Losovsky. La résolution sur laquelle s'était groupée la minorité syndicaliste à la Conférence nationale du 15 août était très nette dans son opposition à la guerre, sa dénonciation de l'union sacrée, dans la revendication des principes du syndicalisme révolutionnaire; elle restait vague quant à l'action spécifique à entreprendre. Trotsky et même Losovsky, toujours très modéré cependant, insistaient pour qu'on la complétât par un programme d'action suffisamment précis. Mais Merrheim et Bourderon répondaient invariablement qu'ils se considéraient comme liés par leur propre résolution et n'avaient pas le droit de la modifier. En réalité, fort prudents l'un et l'autre, ils entendaient se réserver une pleine liberté de mouvement. Quelques jours plus tard Merrheim, Bourderon et Trotsky partaient pour la Suisse.

Le secret avait été bien gardé. De brefs échos parurent dans les journaux quand la Conférence était déjà terminée. Trotsky m'avisa de son retour, me donnant rendez-vous à l'imprimerie de *Naché Slovo*. Sa fa-

11. Albert Bourderon (1858-1930) était socialiste depuis 1880 et secrétaire de son syndicat depuis 1902.

mille venait de s'installer à Sèvres dans la petite maison qu'un ami, le peintre René Parèce, s'absentant pour plusieurs mois, avait mise à sa disposition. Un long après-midi et une partie de la soirée furent nécessaires pour épuiser le compte-rendu de la conférence. Trotsky en avait suivi de près tous les développements et incidents; il connaissait personnellement la vingtaine d'hommes qui s'étaient trouvés rassemblés dans l'auberge alpestre de Zimmerwald; et c'est lui qui fut chargé de rédiger le texte sur lequel l'accord unanime pouvait se faire. Il était en mesure de faire le meilleur et le plus complet des rapports. Je dois me borner ici à souligner les deux points saillants des débats qui furent, par moments, forts vifs. Lénine voulait que les députés présents s'engagent à voter dès leur retour contre les crédits de guerre, et il harcelait sans merci Ledebour¹² qui refusait de prendre un engagement définitif, et il bousculait les Italiens qui, n'ayant pas encore renoncé à l'espoir de gagner Bernstein et Kautsky¹³ et de remettre en marche avec eux la machinerie de la II^e Internationale, ne voulaient absolument pas entendre parler d'une nouvelle Internationale.

«Le premier pas»

Bien que fâché de n'avoir pu faire triompher son point de vue, Lénine donna son approbation au manifeste adopté à l'issue de la conférence et, avec lui, le signèrent ceux qui avaient appuyé sa thèse, formant la gauche de la conférence. Il intitula l'article où il analysait les débats et les raisons de son attitude «Le premier pas». La Conférence de Zimmerwald, telle qu'elle fut, est un des événements importants de la première guerre mondiale, peut-être le plus décisif, car ce «premier pas» en commandait inévitablement d'autres. Elle marque le réveil du mouvement ouvrier et socialiste; les oppositions éparses qui s'étaient jusqu'alors plus ou moins ignorées l'une l'autre purent se joindre; on sait désormais qu'on n'est pas seul, qu'on a des camarades en France et dans tous les pays; on a la certitude que l'internationalisme prolétarien trahi ou bafoué n'a pas été anéanti dans la conscience ouvrière; il est vivant et il triomphera. Car la confiance renaît et avec elle le besoin d'agir. Des groupements nouveaux se forment ou se rencontrent: des socialistes, des syndicalistes, des anarchistes, préfigurant la composition de la nouvelle Internationale qui doit sortir de la guerre. En France, où les ouvriers ont été particulièrement

1 2. Georg Ledebour (1850-1947) était un des chefs de file de l'opposition «pacifiste» ou «centriste» dans le parti social-démocrate allemand.

13. Karl Kautsky (1854-1938), collaborateur d'Engels, avait été surnommé «le pape de la social-démocratie allemande». Il avait dirigé la lutte contre le «révisionnisme» défendu par Edouard Bernstein (1850-1932): à partir de 1915, les deux hommes s'étaient retrouvés à la tête de l'opposition «centriste» à la politique de guerre qui allait constituer en 1917 le parti social-démocrate indépendant (U.S.P.D.).

exploités, des grèves éclatent; profitant des circonstances, les patrons ont imposé des «salaires de guerre»; les ouvrières des maisons de haute couture entrent les premières dans la lutte sous le mot d'ordre: «A bas les salaires de guerre!» Les patrons doivent céder. Puis, fait infiniment plus important encore, l'agitation gagna les usines de munitions. Les procédés de fabrication spéciaux, notamment des obus, comportaient l'emploi de manœuvres et de manœuvres spécialisés et les patrons firent appel à la main-d'œuvre féminine qu'ils exploitèrent sans merci; le travail était payé aux pièces, on poussait à la production mais, dès qu'un certain salaire était atteint, les patrons réduisaient le taux de base de la rémunération, de sorte que les ouvrières s'épuisaient physiquement chaque jour davantage pour ne toucher que le même maigre salaire. Une grève se déclencha dans une usine de la banlieue parisienne; soutenue par les syndicats et par un mouvement de solidarité auquel participèrent les groupements d'opposition, les ouvrières triomphèrent des résistances et des menaces gouvernementales et patronales. Les premières sections syndicales d'ouvrières surgirent.

A Paris, en suite de réunions à la Bourse du Travail où Merrheim et Bourderon exposèrent les travaux et conclusions de la Conférence de Zimmerwald, fut alors constitué le Comité pour la reprise des relations internationales; l'opposition disposa désormais d'un centre d'information et d'action; le comité publia des brochures et des tracts, et bien qu'il ne disposât que de faibles moyens matériels, sa seule existence inquiéta les directions socialiste et syndicale qui se hâtèrent de le désavouer et de le dénoncer. Un mouvement analogue se développa dans tous les pays; le bulletin publié par la commission socialiste internationale créée par la Conférence de Zimmerwald put bientôt publier une liste de vingt-cinq organisations approuvant le manifeste, et, en conséquence, la commission décida de convoquer une nouvelle conférence qui pourrait déjà se réunir dès fin avril.

Kienthal

Tout était désormais plus clair, mais cette fois notre participation directe à la rencontre internationale s'avérait impossible. Le gouvernement avait été accusé de faiblesse et sévèrement critiqué par tous les guerriers de l'arrière; il refusa de délivrer des passeports à tous ceux qui auraient pu nous représenter. Le groupe de *Naché Slovo*, ne pouvant lui non plus envoyer un des siens, nous proposa de préparer pour la conférence une déclaration et un manifeste communs qui seraient publiés dans le Bulletin d'avant-conférence et assureraient ainsi notre participation. Trotsky fut chargé de rédiger ces textes et, quand ils furent prêts, il me demanda d'aller les discuter avec lui. La déclaration préliminaire posait cette fois nettement les questions; les événements des cinq mois écoulés avaient pleinement confirmé les vues exprimées à Zimmerwald; il fallait

maintenant avancer plus résolument dans la voie tracée ; le problème de la défense nationale devait être tranché de manière catégorique, sans préoccupation des situations militaire ou diplomatique existantes ; l'accent était mis sur une lutte révolutionnaire intensifiée de la classe ouvrière contre le capitalisme, car c'est seulement par elle que la conception de la paix formulée à Zimmerwald pourrait être réalisée. Nos textes parurent dans le numéro trois du Bulletin de la commission, le 29 février 1916, pour discussion. Bien qu'approuvant dans tout ce qu'il avait d'essentiel le projet établi par Trotsky, je lui demandai une modification, la suppression de passages concernant les « centristes » ; (leur leader en France était Jean Longuet). Zimmerwald avait eu aussi cette conséquence de les pousser à s'organiser parce qu'ils voulaient à tout prix s'en différencier et, en même temps, retenir sur leur position prudente le plus possible de socialistes prêts à s'y rallier. Trotsky les attaquait, dénonçait leur attitude ambiguë et peureuse ; cela n'était pas pour me choquer, bien au contraire, j'en aurais plutôt ajouté ; nous les connaissions bien et n'avions à leur égard aucune illusion. Mais nous leur interdisions toujours si brutalement toute intrusion dans les questions et l'action syndicales que nous considérions naturel, en revanche, de ne pas nous immiscer dans leurs dissentiments intérieurs. Trotsky n'était pas très content d'amputer ainsi son texte, mais, dans notre travail commun, il se montra toujours très compréhensif, défendant, comme il savait le faire, ses idées, mais prêt néanmoins aux conciliations nécessaires. Les textes purent ainsi paraître sous la double signature : *Naché Slovo - Vie Ouvrière*.

Il y eut cependant trois Français à cette seconde conférence qui se réunit également en Suisse, à Kienthal, du 24 au 30 avril 1916 ; trois députés, Alex. Blanc, Raffin-Dugens et Pierre Brizon¹⁴, qui firent le voyage dans le plus grand secret ; ils n'avaient pas de contact avec le comité pour la reprise des relations internationales et ne cherchaient pas à en avoir ; ils voulaient conduire leur opposition à leur manière, craignaient de se lier à des éléments plus décidés et conséquents. Ils étaient tous trois instituteurs ; Brizon, enseignant dans une école primaire supérieure, était le plus capable et c'est lui qui fut leur porte-parole à la conférence. C'était un homme impulsif, inégal, capricieux ; il pouvait être à l'occasion absolument insupportable — ce qui précisément arriva dès les premières réunions de la conférence, où il se montra sous ses côtés déplaisants et provoqua des incidents gênants. Mais avec lui, l'affaire finit mieux qu'elle n'avait commencé ; ce fut à lui que fut confiée la rédaction du manifeste, et, rentré en France, il fit plus qu'on ne s'y attendait,

14. Alexandre Blanc (1874-1924), instituteur, était député du Vaucluse. Pierre Brizon (1878-1923), professeur d'école primaire supérieure, était député de l'Allier. Jean Pierre Raffin-Dugens (1861-1946), instituteur, était député de l'Isère.

votant, à la première occasion, contre les crédits de guerre, suivi seulement par les deux pèlerins de Kienthal, défiant les cris, les injures et les menaces de la quasi-totalité de la Chambre. Il utilisa dès lors fréquemment la tribune parlementaire en y lisant les articles de journaux que la censure avait interdits et qui devaient paraître au *Journal Officiel*, dans le compte rendu des débats. Le comité pour la reprise des relations internationales les réimprimait aussitôt sous forme de tracts qui nourrissaient et élargissaient sa propagande.

Premier heurt avec Merrheim

L'opposition devenait plus forte, plus consciente, plus agressive tandis que la situation des gouvernements des pays belligérants s'aggravait : en ce début de 1916, elle apparaissait sans issue ; la lassitude se généralisait ; les privations devenaient plus dures et on était d'autant moins disposés à les accepter qu'on n'avait plus d'illusions sur l'issue de la guerre. Tentant d'obtenir une décision, l'Allemagne avait déclenché une terrible offensive contre Verdun : elle y usait ses forces mais elle usait aussi celles de la France. Selon la coutume, les forcenés du patriotisme parlaient de trahison, fabriquaient des romans-feuilletons, des récits mélodramatiques pour accaparer l'attention des populations et les tromper. Chaque matin, ils demandaient au gouvernement de sévir contre les défaitistes.

J'étais alors à Paris et j'avais repris mes visites à Trotsky et aux siens, dans le logement des Gobelins où la famille était venue s'installer quand il avait fallu quitter la maison de Sèvres. Un soir, je trouvai Trotsky triste et préoccupé. Il participait régulièrement aux réunions du comité pour la reprise des relations internationales ; ses interventions y étaient remarquées, d'autant plus qu'elles exprimaient les sentiments de la grande majorité des membres, désireux, comme l'était Trotsky de montrer plus d'audace dans la réalisation d'actions préparées. A cet effet, il avait insisté, à la dernière réunion du comité, sur la nécessité de créer un organe spécial, de publier au moins un bulletin qui établirait une liaison entre Paris et le reste du pays. Cette proposition avait déplu à Merrheim qui l'avait aussitôt combattue, et, emporté par l'irritation, il avait reproché à Trotsky de « manquer de tact ». Trotsky n'avait pas répondu sur l'heure à cette surprenante accusation ; il n'avait pas voulu aggraver un incident où il était certain que Merrheim n'aurait pas eu le beau rôle. Quelle signification y pouvait-on trouver ? Sinon que Trotsky, étant « étranger », était tenu à plus de réserve que les autres membres du comité, devait s'abstenir d'initiatives et se contenter d'approuver. Mais, précisément parce qu'il était « étranger », Trotsky était plus exposé qu'un autre, et les événements allaient bientôt le montrer.

Sembat et Renaudel dénoncent, le gouvernement « agit ».

Au conseil national du parti socialiste réuni le 7 août, les majoritaires avaient dénoncé l'opposition en des termes nouveaux. Le ministre Sembat¹⁵ avait déclaré : « J'estime que la majorité a le devoir de réagir contre la propagande que la minorité organise avec une inlassable activité. Il ne faut pas laisser se prolonger cette sorte de corruption de l'esprit public en général et de l'esprit socialiste en particulier. » Et, lui faisant aussitôt écho, l'homme qui faisait alors figure de leader du parti, Renaudel,¹⁶ affirma : « J'ai dans mes poches des lettres de soldats qui m'écrivent. « On nous envoie des écrits qui nous donnent le cafard, disent-ils; et ce n'est pas le moment ». Les journaux réactionnaires, c'est-à-dire l'ensemble de la presse de Paris et de province, reprirent aussitôt ces paroles, y ajoutant la conclusion qu'elles comportaient mais que les deux « socialistes » n'avaient pas osé formuler ouvertement dans une conférence de leur parti : le gouvernement doit museler les corrupteurs de l'esprit public. C'était l'appel à la répression et sa préparation. Trotsky devait en être la première victime.

Effrayée du chiffre croissant de ses pertes en hommes, la France avait décidé de faire appel à la Russie et à son « inépuisable réservoir » pour qu'elle envoie des contingents de soldats russes combattre sur le front français. L'opération devait se révéler désastreuse, et, peu après les premiers débarquements, un grave incident surgit. Des soldats russes cantonnés à Marseille se mutinèrent; leur colonel, n'ayant pas réussi à les apaiser par son éloquence, frappa l'un d'eux, lequel riposta et le tua. D'après les premiers récits, l'explication de cette tragique affaire parut simple; les soldats russes étaient soumis à une discipline sévère, interdiction absolue leur était faite d'aller se promener en ville, régime d'autant plus intolérable qu'ils pouvaient voir d'autres soldats de toute couleur : Anglais, Hindous, Noirs, circuler librement hors des heures de service. L'irritation, s'ajoutant au dépaysement, suffisait bien pour expliquer la bagarre. Cependant des signes inquiétants apparurent; l'instruction avait révélé, dirent les journaux, que le meurtrier possédait des numéros de *Naché Slovo*. L'affaire prenait dès lors une autre tournure; des journalistes russes qui s'en occupèrent particulièrement établirent qu'un rôle actif avait été joué par un agent provocateur. On se souvint alors de divers écrits; Gustave Hervé, étant encore membre de la commission administrative parti socialiste, avait demandé, dès 1915, au ministre Malvy¹⁷ de jeter hors de France tous les

15. L'avocat Marcel Sembat (1869-1922), ancien blanquiste, collaborateur de Jaurès, avait rallié l'union sacrée en 1914 et était entré au gouvernement.

16. Pierre Renaudel (1871-1935), rédacteur de *L'Humanité* avait succédé à Jaurès à sa direction et avait animé la majorité « social-chauvine » du parti socialiste à partir de 1914.

17. Louis Malvy (1875-1949), radical-socialiste, ministre de l'intérieur en 1914, avait

réfugiés russes coupables d'internationalisme révolutionnaire. D'autre part, le professeur Durkheim¹⁸, président de la commission nommée par le gouvernement pour s'occuper des réfugiés russes, avait informé leur représentant de la prochaine interdiction de *Naché Slovo* et de l'expulsion de ses rédacteurs. L'heure de l'application était venue : le 15 septembre 1916, le gouvernement supprimait *Naché Slovo*; le 16 septembre, il faisait signifier à Trotsky un arrêté d'expulsion.

La veille du jour fixé pour l'expulsion, j'allai rue Oudry. A ma surprise, Trotsky m'accueillit en souriant : « Je ne pars pas », dit-il. Des députés socialistes minoritaires étaient intervenus auprès de Briand¹⁹, alors président du conseil, lui avaient rappelé qu'aucun gouvernement français n'avait jusqu'alors consenti à livrer au tsar un révolutionnaire russe réfugié en France. Briand se défendit d'un semblable projet; il accorda un délai pour qu'on eût le temps de trouver un pays qui consentit à recevoir Trotsky. Quand il m'eut donné ces explications, Trotsky ajouta que ses amis de *Naché Slovo* qui avaient organisé une soirée d'adieux avaient décidé de ne pas la décommander; on ne pouvait se faire d'illusions sur l'issue de l'affaire; ce n'était que partie remise. Natalia se joignit alors à nous, et nous partîmes vers la cantine russe de la rue Broca où devait avoir lieu le banquet, un menu russe où seul le thé était abondant. Bien qu'on n'eût guère de raison de se réjouir, la bonne humeur se maintint de bout en bout, et si tard dans la nuit que je dus partir avant la fin; les révolutionnaires russes présents ce soir-là étaient tous passés par de dures épreuves, et la plus lourde menace paraissait maintenant écartée.

Si on avait eu des illusions, elles auraient été tôt dissipées. Trotsky fut dès ce moment soumis à une surveillance policière rigoureuse. Des policiers vinrent s'installer dans une boutique vacante au débouché de la rue Oudry d'où aucun mouvement de Trotsky ne pouvait leur échapper. Cependant Trotsky réussit un jour à se jouer d'eux. Il était convoqué pour midi à la préfecture de police, et comme la filature lui était insupportable, il quitta la maison avant le lever du jour, décidé à errer toute la matinée dans la ville. A midi tapant, comme il approchait du bureau du commissaire, il eut le temps d'apercevoir le visage tourmenté du policier, inquiet de l'avoir laissé échapper. Peu après cet intermède, l'ordre arriva,

employé la séduction avec les révolutionnaires et s'était abstenu d'utiliser le « Carnet B » prévoyant des arrestations. Sa manière n'était pas dans le goût des « ultras » qui le firent inculper de « haute trahison » en 1917.

18. Emile Durkheim (1858-1917) professeur, était fondateur de l'école française de sociologie.

19. Aristide Briand (1862-1932), ancien des Chevaliers du Travail, socialiste et avocat de syndicalistes, avait rapidement évolué vers la droite et avait succédé à Clemenceau, brisant la grève des cheminots de 1911.

cette fois définitif, et d'expulsion immédiate. Ce jour-là, quand je me présentai rue Oudry, je ne trouvai que Natalia et les deux garçons qui se préparaient à partir pour l'Espagne; deux nouveaux policiers, ceux-là d'un échelon plus haut, s'étaient présentés dès le matin.

L'adieu à Jules Guesde

Quand Trotsky comprit que la mesure d'expulsion était définitive, il prépara une lettre destinée à Jules Guesde. Pour les socialistes russes, Sembat était un amateur, un dilettante que le jeu socialiste amusait; mais Jules Guesde avait été un pionnier, il avait connu Marx; jusqu'à la guerre, il avait gardé à leurs yeux tant de prestige qu'ils restaient tous plus ou moins «guesdistes». C'est donc à lui que Trotsky voulut «exprimer quelques pensées qui ne vous serviront probablement à rien, à vous, mais qui pourront du moins servir *contre* vous» Puis, après avoir rapporté en détail «l'affaire de Marseille», prétexte pour la répression, il écrivait:

«Au début de la guerre, lorsque les promesses généreuses étaient distribuées à pleines mains, votre plus proche compagnon, Sembat, avait fait entrevoir aux journalistes russes l'influence la plus bienfaisante des démocraties alliées sur le régime intérieur de la Russie. C'était d'ailleurs l'argument suprême par lequel les socialistes gouvernementaux de France et de Belgique essayaient avec persévérance mais sans succès de réconcilier les révolutionnaires russes avec le tsar.

«Vingt-six mois d'une collaboration militaire constante, de la communion des généralissimes, des diplomates, des parlementaires, des visites de Viviani et de Thomas à Tsarskoié Selo, en un mot vingt-six mois d'«influence» ininterrompue des démocraties occidentales sur le tsarisme ont fortifié dans notre pays la réaction la plus arrogante, adoucie seulement par le chaos administratif, et en même temps extrêmement rapproché le régime intérieur de l'Angleterre et de la France de celui de la Russie. Les promesses généreuses de M. Sembat valent, comme on voit, moins cher que son charbon. Le sort malheureux du droit d'asile n'apparaît ainsi que comme un symptôme éclatant de la domination soldatesque et policière aussi bien en deçà qu'au delà de la Manche.

«...Est-il possible pour un socialiste honnête de ne pas lutter contre vous? Vous avez transformé le parti socialiste en un chœur docile accompagnant les coryphées du brigandage capitaliste à l'époque où la société bourgeoise — dont vous, Jules Guesde, étiez jadis un ennemi mortel — a dévoilé jusqu'au fond sa véritable nature. Des événements préparés par toute une période de pillage mondial, dont nous avons maintes fois prédit les conséquences, de tout le sang versé, de toutes les souffrances, de tous les malheurs, de tous les crimes, de toute la rapacité et la félonie des gouvernants, vous, Jules Guesde, vous ne tirez pour le prolétariat français que ce seul et unique enseignement: à savoir que Guillaume II et

François-Joseph sont des criminels qui, contrairement à Nicolas II et à M. Poincaré²⁰, ne respectent pas les règles du droit international!

«...Le socialisme de Babeuf, de Saint-Simon, de Fourier, de Blanqui²¹, de la Commune, de Jaurès et de Jules Guesde — oui, de Jules Guesde aussi — trouva enfin son Albert Thomas²² pour délibérer avec Romanov sur les moyens les plus sûrs de s'emparer de Constantinople, son Marcel Sembat pour promener son je-m'en-fichisme de dilettante au-dessus des cadavres et des ruines de la civilisation française, et son Jules Guesde pour suivre, lui aussi, le char du triomphateur Briand.

«Et vous avez cru, vous avez espérer que le prolétariat français qui, dans cette guerre sans idée et sans issue, est saigné à blanc par le crime des classes dirigeantes, supporterait silencieusement jusqu'au bout ce pacte honteux passé entre le socialisme officiel et ses pires ennemis? Vous vous êtes trompé. Une opposition surgit. En dépit de l'état de siège et des fureurs du nationalisme qui, sous des formes diverses, royaliste, radical ou socialiste, conserve sa substance capitaliste toujours la même, l'opposition révolutionnaire avance pas à pas et gagne chaque jour du terrain.

Naché Slovo, journal que vous avez étranglé, vivait et respirait dans l'atmosphère du socialisme français qui se réveillait. Arraché du sol russe par la volonté de la contre-révolution triomphante grâce au concours de la Bourse française — que vous, Jules Guesde, servez actuellement — le groupe de *Naché Slovo* était heureux de refléter, même aussi incomplètement que nous le permettait votre censure, la voix de la section française de la nouvelle Internationale, surgissant au milieu des horreurs de la guerre fratricide.

...Vous vous consolez peut-être en pensant que nous sommes peu nombreux! Cependant nous sommes bien plus nombreux que ne le croient les policiers de tous les rangs. Ils ne s'aperçoivent pas, dans leur myopie professionnelle, de cet esprit de révolte qui se lève de tous les foyers de souffrances, se répand à travers la France et toute l'Europe, dans les faubourgs ouvriers et les campagnes, les ateliers et les tranchées.

20. *Guillaume II* von Hohenzollern (1859-1941) était roi de Prusse et empereur d'Allemagne avant 1918, *François Joseph Ier* (Franz Josef) von Habsburg (1830-1916) empereur d'Autriche-Hongrie. *Nicolas II* Romanov (1868-1918) était tsar (empereur) de Russie. *Raymond Poincaré* (1860-1934), élu président de la République française en 1913 avait été surnommé «Poincaré-la-Guerre».

21. François dit *Gracchus Babeuf* (1860-1897) avait animé la «Conspiration des égaux». *Henri de Saint-Simon* (1760-1825) et *Charles Fourier* (1772-1837) sont les plus célèbres des théoriciens du «socialisme utopique». *Auguste Blanqui* (1805-1881), sur nommé «L'Enfermé» fut le conspirateur socialiste le plus inlassable de son siècle.

22. *Jean Jaurès* (1850-1914) était le chef incontesté des socialistes et son action contre la guerre lui valut d'être assassiné à la veille de la conflagration mondiale. *Albert Thomas* (1878-1932), ministre socialiste de l'Armement en 1917, avait tenté de convaincre les socialistes russes de demeurer belligérants.

«...Descendez, Jules Guesde, de votre automobile militaire, sortez de la cage où l'Etat capitaliste vous a enfermé et regardez un peu autour de vous. Peut-être le destin aura une dernière fois pitié de votre triste vieillesse et pourrez-vous percevoir le bruit sourd des événements qui s'approchent. Nous les attendons; nous les appelons; nous les préparons. Le sort de la France serait trop affreux si le calvaire de ses masses ouvrières ne conduisait pas à une grande revanche, *notre* revanche, où il n'y aura pas place pour vous, Jules Guesde, ni pour les vôtres.

Expulsé par vous, je quitte la France avec une foi profonde en notre triomphe. Par-dessus votre tête, j'envoie un salut fraternel au prolétariat français qui s'éveille aux grandes destinées. Sans vous et contre vous. Vive la France socialiste!»

Témoignage

De l'influence que Trotsky exerça en France hors des milieux russes, pendant les deux premières années de la première guerre mondiale, je ne puis donner meilleur témoignage qu'en reproduisant ici quelques passages d'une adresse signée, au moment où, accusés par Kerensky²³ et ses ministres socialistes d'être des agents du Kaiser, Lénine dut se cacher en Finlande tandis que Trotsky était arrêté et emprisonné, par des militants et des organisations appartenant aux milieux anarchistes et syndicalistes parmi lesquels: Hubert et Barthe, du syndicat des Terrassiers, Péricat, du Comité de Défense syndicaliste; Decouzon, du syndicat des Produits chimiques; Millerat, secrétaire du syndicat de l'Habillement; Beauvais, pour le syndicat de la Céramique; Vauloup, pour le syndicat des Monteurs électriciens; Barion, pour la Jeunesse socialiste du XIII^e; le Comité d'entente des Jeunesses syndicalistes de la Seine; Gontier, du syndicat des Briqueteurs; Barday, pour le groupe d'action des Cochers-Chauffeurs; Thuillier et Broutchoux,²⁴ militants syndicalistes.

«Nous n'avons pas attendu le triomphe de la Révolution russe pour affirmer à Lénine et à Trotsky et aux autres camarades maximalistes notre sympathie, pour protester contre les calomnies dont toute la presse les abreuvait et tout particulièrement *L'Humanité*, par la voix de Renaudel, et la *Bataille*, par celle de Cornelissen²⁵. Ces hommes sont certes de grands criminels; ils ne jouent pas la comédie socialiste; ils ont écrit en socialistes, ils ont parlé en socialistes, ils agissent en socialistes. Leur sincérité extrême fait apparaître aux yeux des masses socialistes ou socialisantes de

23. Aleksandr F. Kerensky (1882-1970), socialiste révolutionnaire, chef du Gouvernement provisoire avait cherché à maintenir la Russie dans la guerre.

24. Le *Dictionnaire biographique* de Jean Maitron donne des indications biographiques pour Emile Hubert (1874-1940), Raymond Péricat (1873-1957), Maurice Millerat (1877- ?), A. Vauloup (mort en 1920), Jean-Louis Thuillier (né en 1870) et le célèbre dirigeant du « Jeune syndicat » des mineurs fondé en 1902 par les guesdistes, Benoît Broutchoux (1879-1944).

25. Christian Cornelissen (1864-1942) avait été le théoricien de l'anarcho-syndicalisme aux Pays-Bas et avait rejoint l'union sacrée en 1914.

France et d'ailleurs le socialisme à l'eau de rose, l'hypocrisie et le mensonge. Les masques tombent.

... Des calomnies, le prolétariat révolutionnaire français ne sera pas dupe. Nous savons ce que sont et ce que valent les hommes qu'on outrage. Nombre d'entre eux, tel Trotsky, ont vécu parmi nous. Nous avons pu admirer leur courage, leur abnégation, leur désintéressement.

... Le crime de ces hommes est d'être restés fidèles à leurs idées, à leurs convictions, à ce programme d'action internationaliste et socialiste que d'autres avaient acclamé avec eux à Zimmerwald et à Kienthal, et qui maintenant sévissent contre eux.

... Ils n'ont pas pensé que le changement du personnel gouvernemental de mars 1917 était une raison suffisante pour abandonner ces idées et ce programme. Ils ont voulu que la Révolution russe en soit la réalisation: paix imposée par les travailleurs, émancipation de la classe ouvrière.»

Décrivant quatre ans plus tard les débuts de l'opposition en France, Amédée Dunois²⁶ écrivait (*Bulletin communiste*, 3 mars 1921):

«Nous connûmes Trotsky. Il venait d'arriver à Paris. Nous étouffions. Trotsky nous apporta l'air excitant du large; il nous apprit que partout les protestations étaient légion, que la trahison n'affectait que les états-majors, et que, le socialisme étant demeuré vivant, il s'agissait surtout de reconstituer l'Internationale.»

S'il y a dans ces lignes quelque exagération en ce qui concerne les propos prêtés à Trotsky au sujet des opposants du début qui, nulle part, n'étaient légion, il n'y en a pas dans l'évocation de la force neuve que Trotsky nous apporta, à notre groupe en particulier, et au mouvement ouvrier français en général. Son ascendant parmi les révolutionnaires alla grandissant à mesure que par ses écrits et par son action on apprenait à le connaître et à mesure aussi que nous étions instruits de son rôle dans le socialisme russe, dans la Révolution de 1905, de son audacieuse évasion des toundras glacées de l'Arctique où le tsarisme avait voulu le confiner, toutes choses dont d'ailleurs il ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait.

26. Amédée Catonné, dit Dunois (1878-1945), d'abord anarchiste, puis socialiste, s'était rallié en 1920 à l'adhésion à la III^e Internationale et comptait parmi les dirigeants du parti français lors de sa fondation.

« Ce devait être un homme difficile à satisfaire. Il n'aimait pas le tsar, il l'assassina donc ainsi que sa famille. Il n'aimait pas le gouvernement impérial, il l'abattit. Il n'aimait pas le libéralisme de Goutchkov et de Milioukov, il les renversa. Il ne supportait pas la modération socialiste révolutionnaire de Kerevsky et de Savinkov, il s'empara donc de leurs places. Et quand finalement le régime communiste, pour lequel il avait lutté de toutes ses forces fut établi dans toute la Russie, quand la dictature du prolétariat fut établie, quand le nouvel ordre de la société, de rêve, fut devenu réalité, quand la culture et les traditions détestables de la période individualiste furent arrachées, quand la police secrète fut devenue le valet de la III^e Internationale, quand, en un mot, son Utopie fut réalisée, il ne fut toujours pas content (...) Tout s'était déroulé comme il l'avait voulu (...) Au plus profond des profondeurs, il chercha, avec une énergie désespérée, à descendre plus bas encore. Mais le pauvre misérable avait atteint le fond. Rien de plus bas que la classe criminelle communiste ne pouvait être trouvé. Il tourna en vain son regard vers les bêtes sauvages. Les singes ne pouvaient apprécier son éloquence. Il ne pouvait pas mobiliser les loups dont le nombre s'était fortement accru pendant son administration. Alors, les criminels qu'il avait mis en place s'unirent et le chassèrent.

(Churchill, *op. cit.*, pp. 197-198)

Léon Trotsky organisateur de la victoire¹

L'Histoire a préparé notre parti à différentes tâches. Aussi défectueux que soient notre appareil d'Etat ou notre activité économique, tout le passé du parti l'a préparé psychologiquement à la création d'un nouvel ordre de l'économie et d'un nouvel appareil d'Etat. L'Histoire nous a même préparés à la diplomatie. Il n'est guère besoin de mentionner que la politique mondiale a toujours intéressé les marxistes. Ce furent les négociations sans fin avec les mencheviks qui perfectionnèrent notre technique diplomatique et ce fut pendant ces anciennes luttes que le camarade Tchitchérine² apprit à élaborer des notes diplomatiques. Nous ne faisons que commencer à apprendre le miracle de l'économie. Notre appareil d'Etat craque et geint. Pourtant, dans un seul domaine nous avons remporté un grand succès: notre Armée rouge. Son créateur, sa volonté centrale, le camarade L. D. Trotsky.

Le vieux général Moltke³, le créateur de l'armée allemande, parlait souvent du danger que la plume des diplomates ne confisque le travail du sabre du soldat. Les guerriers dans le monde entier — et bien qu'il y ait eu des auteurs classiques parmi eux — ont toujours opposé la plume à l'épée. L'Histoire de la révolution prolétarienne ne montre pas comment on peut reforge une plume en épée. Trotsky est l'un des meilleurs écrivains du socialisme mondial, mais ses qualités ne l'ont pas empêché de devenir le chef, l'organisateur dirigeant de la première armée prolétarienne. La plume du meilleur publiciste de la révolution a été reforgée en une épée.

1. *Pravda*, n° 58, 14 mars 1923, p. 4. Karl B. Sobelsohn, dit *Radek* (1885-1939) avait milité avant la guerre dans les partis polonais et allemand et était devenu pendant la guerre l'un des dirigeants du mouvement zimmerwaldien; il avait rejoint le parti bolchevique en 1917 et était en 1923 l'un des principaux dirigeants de l'Internationale communiste.

2. Georgi V. Tchitchérine (1874-1936) avait été commissaire du peuple aux affaires étrangères à partir de 1918.

3. Helmuth von Moltke (1800-1895), avait réorganisé l'armée allemande sous l'autorité de Bismarck.

La pauvreté de la littérature militaire

La littérature du socialisme scientifique n'a guère aidé le camarade Trotsky dans la résolution des problèmes que le parti affrontait quand il était menacé par l'impérialisme mondial. Si on considère l'ensemble de la littérature socialiste d'avant-guerre, on ne trouve — à l'exception de quelques œuvres peu connues d'Engels⁴, quelques chapitres de son *Anti-Dühring* consacrés au développement de la stratégie et quelques chapitres de l'excellent livre de Mehring sur Lessing, consacrés à l'activité guerrière de Frédéric le Grand⁵ — que quatre ouvrages sur des sujets militaires : la brochure d'August Bebel sur la milice, le livre de Gaston Moch sur la milice, les deux volumes de l'histoire de la guerre de Schulz et le livre de Jaurès consacré à la propagande pour l'idée de milice en France⁶. A l'exception des livres de Schulz et de Jaurès, qui sont d'une grande valeur, tout ce que la littérature socialiste a publié sur des sujets militaires depuis la mort d'Engels n'a été que du mauvais dilettantisme. Mais même ces ouvrages de Schulz et de Jaurès n'apportaient aucune réponse aux questions qui se posaient à la révolution russe. Le livre de Schulz exposait le développement des formes de stratégie et d'organisations militaires depuis des siècles. C'était une tentative d'application de la méthode marxiste à la recherche historique, se terminant par la période napoléonienne. Le livre de Jaurès — plein d'un brio éblouissant — montre sa grande familiarité avec les problèmes de l'organisation militaire mais souffre d'un défaut fondamental : ce talentueux représentant du réformisme voulait faire de l'armée capitaliste un instrument de la défense nationale et l'affranchir de sa fonction de défense des intérêts de la classe bourgeoise. Il n'a donc pas réussi à saisir la tendance du développement du militarisme et a porté jusqu'à l'absurde l'idée de la démocratie dans la question de la guerre, dans la question de l'armée.

4. Friedrich Engels (1820-1895), compagnon d'idées, collaborateur et ami de Marx, avait non seulement des connaissances militaires, mais une expérience de combattant acquise au cours de la révolution de 1848 en Allemagne.

5. Historien et critique littéraire de grande réputation, Franz Mehring (1846-1919), devenu social-démocrate, fut ensuite l'un des premiers communistes allemands. Radek mentionne ici le roi de Prusse Frédéric le Grand (1712-1786) et l'écrivain Gotthold Lessing (1729-1781).

6. Il ne nous est pas possible de préciser à quelle « brochure sur les milices » Radek fait allusion ici. M. Karl L. König, directeur de la Karl-Marx Haus de Trèves, que nous avons sollicité, nous a en effet signalé l'existence de trois brochures de Bebel sur cette question : *Stehendes Heer oder Volkswehr?* (1896, 26p.), *Nicht stehendes Heer, sondern Volkswehr* (1898, 80p.) et *Für Volkswehr gegen Militarismus* (1898, 154p.) ainsi que plusieurs articles. En ce qui concerne les « deux volumes de Schulz sur l'histoire de la guerre », toujours selon les renseignements aimablement fournis par M. König, il peut s'agir, vraisemblablement, de l'ouvrage *Blut und Eisen. Krieg und Kriegertum in alter und neuen Zeit*. (2 vol., 786 p.). Gaston Moch est l'auteur de *L'Armée d'une Démocratie*.

L'origine de la conception de l'Armée rouge

J'ignore dans quelle mesure le camarade Trotsky s'était occupé avant la guerre des questions de l'art militaire. Je crois que ce n'est pas des livres qu'il a tiré sa connaissance talentueuse de ces questions, mais qu'il a reçu son élan dans cette direction à l'époque où il était correspondant dans la guerre des Balkans, cette répétition générale de la grande guerre. Il est probable qu'il a approfondi cette connaissance de la technique de guerre et du mécanisme de l'armée durant son séjour en France (pendant la guerre) d'où il envoyait ses brillantes esquisses à la *Kiewskaia Mysl*. On peut voir dans ce travail combien il était arrivé à saisir magnifiquement l'esprit de l'armée. Le marxiste Trotsky ne voyait pas seulement la discipline extérieure de l'armée, les canons, la technique. Il voyait les êtres vivants qui chargent les instruments de guerre, il voyait les vagues d'assaut. Trotsky est l'auteur de la première brochure qui donne une analyse détaillée des causes de la dégénérescence de l'Internationale. Même en présence de cette gigantesque dégénérescence, Trotsky n'a pas perdu sa foi dans l'avenir du socialisme; au contraire il s'est profondément convaincu que toutes ces qualités que la bourgeoisie s'efforce de cultiver dans le prolétariat sous l'uniforme, pour assurer sa propre victoire, se retourneraient rapidement contre elle et serviraient de base non seulement à la révolution mais aussi aux armées révolutionnaires. Un des documents les plus remarquables de sa compréhension de la structure de classe de l'armée et de l'esprit de l'armée, est le discours qu'il prononça, je crois, devant le premier congrès des soviets et au conseil des ouvriers et soldats de Pétrograd, au sujet de l'offensive de juillet de Kerensky. Dans ce discours, Trotsky prédisait l'effondrement de l'offensive non seulement sur la base de la technique militaire, mais à partir d'une analyse politique de la situation dans l'armée.

« Vous (et il s'adressait ici aux mencheviks et aux S.R.) exigez du gouvernement une révision des buts de guerre. Ce faisant, vous dites à l'armée que les anciens buts de guerre, au nom desquels le tsarisme et la bourgeoisie ont exigé des sacrifices inouïs, ne correspondaient pas aux intérêts de la paysannerie et du prolétariat russes. Vous n'êtes pas arrivés à la révision des buts de guerre. Vous n'avez rien pour remplacer le tsar et la patrie et pourtant vous demandez à l'armée de verser son sang pour ce *rien*. On ne peut pas se battre pour rien et votre aventure se terminera par un désastre ».

Le secret de la grandeur de Trotsky en tant qu'organisateur de l'Armée rouge réside dans son attitude à l'égard de ces questions.

Tous les grands écrivains militaires soulignent la signification énorme et décisive du facteur moral dans la guerre. La moitié du grand

livre de Clausewitz⁷ est consacrée à cette question et toute notre victoire dans la guerre civile est due au fait que Trotsky savait appliquer sa connaissance de la signification du facteur moral dans la guerre à notre réalité. Lorsque la vieille armée tsariste se décomposa, le ministre de la guerre du gouvernement Kerensky, Verkhovsky⁸, proposa la démobilisation des classes plus anciennes, la réduction partielle des autorités militaires à l'arrière et la réorganisation de l'armée par l'introduction de nouveaux éléments jeunes. Quand nous prîmes le pouvoir et que les tranchées se vidèrent, nombre d'entre nous firent la même proposition. Mais cette idée était pure utopie. Il était impossible de remplacer l'armée tsariste en fuite par des forces fraîches. Ces deux vagues se seraient croisées et divisées l'une l'autre. Il fallait dissoudre complètement l'ancienne armée; on ne pouvait construire l'armée nouvelle que sur le cri d'alarme lancé par la Russie soviétique aux ouvriers et aux paysans pour défendre les conquêtes de la révolution.

Quand en avril 1918, les meilleurs officiers tsaristes qui restaient dans l'armée après notre victoire se réunirent pour élaborer, avec nos camarades et quelques représentants militaires des Alliés, le plan d'organisation de l'armée, Trotsky écouta leurs plans plusieurs jours — je me souviens parfaitement de cette scène — en silence. C'étaient les plans de gens qui ne comprenaient pas le bouleversement qui était en train de se produire sous leurs yeux. Chacun d'eux répondait à la question de comment organiser une armée sur l'ancien modèle. Ils n'avaient pas compris la métamorphose, intervenue depuis, du matériel humain sur lequel l'armée est fondée. Comme les experts militaires ont ri des premières troupes de volontaires organisées par le camarade Trotsky en sa qualité de commissaire à la guerre! Le vieux Borissov⁹, l'un des meilleurs écrivains militaires russes, ne cessait de répéter à ceux des communistes avec qui il était obligé d'être en contact, que rien ne sortirait de cette initiative, que l'armée ne pouvait être bâtie que sur la base de la conscription générale et maintenue par une discipline de fer. Il ne parvenait pas à saisir que les troupes de volontaires étaient les piliers de fondations sur lesquels la structure d'ensemble devait être érigée, et que les masses paysannes et ouvrières ne pouvaient pas être ralliées de nouveau au drapeau de la guerre à moins d'être confrontées à un danger mortel. Sans croire un

7. Karl von Clausewitz, (1777-1831), général prussien, est l'auteur du livre *De la Guerre* et du célèbre aphorisme selon lequel cette dernière est la continuation de la politique par d'autres moyens.

8. Aleksandr I. Verkhovsky (1866-1941), était en 1914 colonel dans l'armée tsariste et il rallia l'Armée rouge en 1918.

9. Le nom de Borissov est très répandu: il s'agit de toute évidence d'un ancien officier de métier de l'armée tsariste rallié, mais nous n'avons pu l'identifier avec précision.

seul instant que l'armée volontaire pouvait sauver la Russie, Trotsky l'organisa comme l'appareil dont il avait besoin pour créer l'armée nouvelle.

L'Utilisation des spécialistes bourgeois

Mais le génie d'organisation de Trotsky et l'audace de sa pensée s'expriment plus clairement encore dans sa courageuse décision d'utiliser les spécialistes militaires pour créer l'armée. Tout bon marxiste sait très bien que nous avons besoin de l'aide de la vieille organisation capitaliste pour construire un bon appareil économique. Lénine défendit cette proposition avec une grande détermination dans son discours d'avril sur les tâches du pouvoir soviétique. Et cette idée n'est pas contestée dans les cercles expérimentés du parti. En revanche, l'idée que nous pourrions créer un instrument pour la défense de la République, une armée, avec l'aide des officiers tsaristes, cette idée se heurta à une résistance obstinée. Qui pouvait penser à réarmer ces officiers blancs qui venaient d'être désarmés? Beaucoup de camarades posaient la question ainsi. Je me souviens d'une discussion là-dessus à la rédaction du *Kommunist*, l'organe de ceux qu'on appelait les «communistes de gauche», dans les rangs desquels la question de l'utilisation des officiers de carrière conduisait au bord de la scission. Et les rédacteurs de ce journal étaient parmi les théoriciens et les praticiens les mieux formés du parti. Il suffit de citer les noms de Boukharine, Ossinsky, Lomov, V. Iakovleva¹⁰. Il y avait plus d'hostilité encore dans le large milieu de nos camarades militaires, recrutés pendant la guerre à nos organisations militaires. La méfiance de nos responsables militaires ne put être dissipée, leur consentement acquis à l'utilisation du savoir des anciens officiers, que grâce à l'ardente conviction de Trotsky, sa foi dans notre force sociale; sa croyance que nous pouvions tirer des experts militaires le bénéfice de leur science sans pour autant leur permettre de nous imposer leur politique, la certitude enfin que la vigilance révolutionnaire des ouvriers avancés leur permettrait de venir à bout de toute tentative contre-révolutionnaire émanant des officiers de carrière.

L'Energie magnétique de Trotsky

Pour qu'elle puisse vaincre, il fallait que l'armée soit dirigée par un homme à la volonté de fer, et que cet homme non seulement ait la pleine

10. Nikolai I. Boukharine (1888-1938) était membre du bureau politique en 1923; Valerian V. Obolensky, dit Ossinsky (1887-1938), un économiste, était membre du parti depuis 1907; Georgi I. Lomov-Oppokov (1888-1938), membre du parti depuis 1903, était membre du comité central; Varvara N. Iakovleva (1885-1944) était membre du parti depuis 1904 et elle avait été membre du collège de la Tchéka et secrétaire du parti à Moscou.

confiance du parti, mais aussi la capacité de subjuguier par cette volonté de fer l'ennemi qui était contraint de nous servir. Mais le camarade Trotsky a non seulement réussi à subordonner à son énergie les officiers supérieurs de grade le plus élevé. Il fit mieux : il réussit à gagner la confiance des meilleurs éléments parmi les experts militaires et les convertir, d'ennemis de la révolution soviétique en ses partisans très profondément convaincus. Je fus témoin de semblable victoire de Trotsky à l'époque des négociations de Brest-Litovsk. Les officiers qui nous avaient accompagnés à Brest-Litovsk gardaient une attitude plus que réservée à notre égard. Ils jouaient leur rôle d'experts avec la plus grande condescendance, convaincus d'assister à une comédie qui ne devait servir qu'à ouvrir une transaction commerciale depuis longtemps arrangée entre les bolcheviks et le gouvernement allemand. Mais la façon dont Trotsky menait la lutte contre l'impérialisme allemand, au nom des principes de la révolution russe, força tout être humain présent dans la salle à admettre la victoire spirituelle et morale de cet éminent représentant du prolétariat russe. La méfiance des experts militaires à notre égard s'évanouissait au fur et à mesure que se développait le grand drame de Brest-Litovsk.

Comme je me souviens de cette nuit où l'amiral Altvater¹¹ — mort depuis —, un des officiers supérieurs de l'ancien régime, qui commençait à aider la Russie soviétique pour des raisons qui tenaient non à la peur, mais à sa conscience, entra dans ma chambre et me dit : « Je suis venu ici parce que vous m'y avez obligé. Je ne vous ai pas crus. Mais maintenant, je vais vous aider et je ferai mon travail comme jamais auparavant parce que j'aurai la profonde conviction de servir ma patrie ». C'est l'une des plus grandes victoires de Trotsky que d'avoir été capable de faire partager à d'autres sa conviction que le gouvernement soviétique lutte réellement pour le bien-être du peuple russe, même à ceux qui étaient venus à nous de camps hostiles et par la force. Il va sans dire que cette grande victoire sur le front intérieur, cette victoire morale sur l'ennemi, n'est pas le résultat seulement de l'énergie de fer de Trotsky qui lui a valu le respect universel ; pas seulement le résultat de la profonde force morale, du haut degré d'autorité, même dans les milieux militaires, que cet écrivain socialiste et tribun du peuple, placé par la volonté de la révolution à la tête de l'armée, a été capable de conquérir. Elle exigeait aussi l'abnégation de dizaines de milliers de nos camarades dans l'armée, une discipline de fer dans nos propres rangs, un effort et une tension permanente pour atteindre nos buts ; elle exigeait aussi ce miracle que ces masses d'êtres humains qui, hier seulement, s'enfuyaient des champs de bataille, reprennent

11. Vassili N. Altvater (1883-1919), contre-amiral dans la Flotte du tsar, rallié au gouvernement bolchevique, avait fait partie de la délégation russe à Brest-Litovsk, puis commandé en chef la Flotte.

aujourd'hui les armes, dans des conditions bien plus difficiles, pour la défense de leur pays.

Que ces facteurs politico-psychologiques de masse jouent un rôle important, c'est un fait indéniable. Mais l'expression la plus vigoureuse, la plus concentrée et la plus frappante de cette influence se trouve dans la personnalité de Trotsky. Là, la révolution russe a agi par l'intermédiaire du cerveau, du système nerveux et du cœur du plus grand de ses représentants. Quand commença notre première épreuve militaire, avec la Tchécoslovaquie, le parti, et avec lui son dirigeant, Trotsky, démontra comment le principe de la campagne politique — comme l'avait déjà enseigné Lassalle¹² — pouvait être appliqué à la guerre, au combat avec des « arguments d'acier ». Nous avons concentré sur la guerre toutes nos forces morales et matérielles. Tout le parti avait compris qu'il le fallait. Mais aussi cette nécessité trouva son expression la plus élevée dans la personnalité d'acier de Trotsky. Après notre victoire sur Denikine¹³ en mars 1920, Trotsky dit à la conférence du parti : « Nous avons ravagé la Russie tout entière pour vaincre les Blancs ». Nous retrouvons dans ces paroles la concentration sans pareille de volonté nécessaire à la victoire. Il nous fallait un homme qui fût l'incarnation du cri de guerre, un homme qui devînt le tocsin sonnante l'alarme, la volonté exigeant pour chacun et pour tous la subordination totale à la grande nécessité sanglante.

L. D. personnifie la révolution

Seul un homme travaillant comme Trotsky, se ménageant aussi peu que Trotsky, pouvant parler aux soldats comme seul Trotsky peut le faire, seul un tel homme pouvait être le porte-drapeau du peuple travailleur en armes. Il a été tout, en une seule personne. Il a réfléchi aux conseils stratégiques donnés par les experts militaires et les a combinés avec une évaluation correcte du rapport entre les forces sociales ; il a su unir en un mouvement unique les élans de quatorze fronts, des dix mille communistes qui informaient le quartier général de ce qu'était en réalité l'armée et de la façon dont on pouvait s'en servir ; il comprenait comment il fallait combiner tout cela dans un seul plan stratégique et un plan d'organisation unique. Et, au cours de tout ce splendide travail, il comprenait mieux que quiconque comment il lui fallait appliquer sa connaissance de la signification du facteur moral dans la guerre.

Cette combinaison entre l'organisateur stratégique militaire et l'homme politique est le mieux caractérisée par le fait que, pendant tout le temps

12. Ferdinand Lassalle (1825-1864), ami, puis rival de Karl Marx, est l'un des pères du mouvement socialiste allemand.

13. Anton I. Denikine (1872-1947) commanda une armée blanche contre le pouvoir soviétique pendant la guerre civile.

de son dur travail, Trotsky apprécia l'importance de Demian Bedny ou de l'artiste Moor¹⁴ pour la guerre. Notre armée était une armée de paysans et la dictature du prolétariat en ce qui concerne l'armée, c'est-à-dire la direction de cette armée de paysans par les ouvriers et les représentants de la classe ouvrière, se réalisait dans la personnalité de Trotsky et des camarades qui coopéraient avec lui. Trotsky fut capable, avec l'aide de tout l'appareil du parti, de communiquer à cette armée de paysans épuisés par la guerre la conviction très profonde de combattre pour ses propres intérêts.

Inséparablement liés dans l'Histoire

Trotsky travailla avec tout le parti dans l'œuvre de formation de l'Armée rouge. Il n'aurait pu réaliser cette tâche sans le parti. Mais sans lui, la création de l'Armée rouge et ses victoires auraient exigé des sacrifices plus grands encore. Notre parti passera dans l'Histoire comme le premier parti prolétarien qui ait réussi à créer une grande armée et cette page brillante de l'histoire de la révolution russe restera toujours liée au nom de *Léon Davidovitch Trotsky*, le nom d'un homme dont l'œuvre et les réalisations réclameront non seulement l'amour mais l'étude scientifique de la part de la jeune génération des travailleurs se préparant à la conquête du monde entier.

A.V. Lounatcharsky

Silhouette de Trotsky¹

C'est en 1905, après les événements de janvier, que j'ai rencontré Trotsky pour la première fois. C'était à Genève, et il devait parler à un vaste meeting où la récente tragédie devait se discuter. J'y devais également prendre la parole.

Trotsky, très élégant — son élégance contrastant avec la mise générale — était alors très beau. Cette élégance, cette façon de parler, hautaine et désinvolte qu'il avait, me causèrent une impression nettement désagréable. En fronçant les sourcils, je considérais ce gandin qui croisait avec négligence ses jambes l'une sur l'autre et qui sabrait d'un impérieux crayon le schéma du discours qu'il s'appropriait à faire.

Il parla magnifiquement.

Pendant la révolution de 1905, j'eus rarement l'occasion de le rencontrer. Il se tenait à l'écart, non seulement de nous autres², mais également des mencheviks. Son travail au soviet des députés ouvriers³ l'absorbait presque totalement.

Je me souviens qu'un jour quelqu'un dit en présence de Lénine: «L'étoile de Khroustalev⁴ a pâli. La tête du soviet maintenant, c'est Trotsky».

Pendant une minute, Lénine s'enfonça dans le silence, et puis il déclara: «C'est très bien. Trotsky a conquis cela parce qu'il s'est dépensé sans compter. Il a fait du très beau travail...»

Dès avant son arrestation, la popularité de Trotsky dans le prolétariat de Saint-Petersbourg était considérable. Mais, après sa comparution de-

1. Extrait de *Silhouettes révolutionnaires*, traduction française en annexe II dans Max Eastman, *Depuis la mort de Lénine*, Gallimard 1925, pp. 173-180.

2. «Nous autres» désigne les bolcheviks dont Trotsky n'était pas.

3. Il s'agit du soviet de Saint-Petersbourg.

4. Giorgi S. Nossar dit Khroustalev et *Khroustalev-Nossar* (1877- ?), avait été le premier président du soviet; c'était un «indépendant», plutôt lié aux mencheviks.

14. Efim A. Pridvorov, dit Demian *Bedny* (1883-1945) avait été le poète populaire de la guerre civile. Karl *Moor* (1853-1932), né en Suisse, avait été son dessinateur...

vant le tribunal, où il fut héroïque, où son attitude fut frappante, elle grandit encore.

Ce qu'il faut dire, c'est qu'en dépit de sa jeunesse, Trotsky était le mieux armé de tous les social-démocrates de 1905 et 1906 : c'était lui le moins imprégné de cette espèce d'étroitesse d'esprit qui marquait tous les émigrés et qui entravait même Lénine à cette époque. Plus qu'aucun autre, il sentait ce que représente une vaste lutte pour le pouvoir.

Entre tous, il sortit grand de la Révolution. Ni la popularité de Lénine, ni celle de Martov ne s'étaient modifiées : à cause de ses tendances à demi « cadets », Plékhanov⁵ avait perdu une grande partie de son terrain. A partir de ce moment Trotsky se tint au premier rang.

Au congrès international de Stuttgart⁶, Trotsky se comporta modestement et nous servit d'exemple : il nous considérait comme désarçonnés par la réaction de 1906 et par conséquent incapables de nous imposer au congrès.

Ce qui domina Trotsky par la suite, ce fut le désir de la conciliation, l'idée de l'unité du parti. Un journal de Vienne, la *Pravda*, fut entièrement consacré à cette tâche parfaitement vaine, à laquelle il se voua dans de nombreux congrès.

Je tiens à spécifier tout de suite que Trotsky réussit fort mal dans l'organisation non seulement d'un parti, mais même d'un petit groupe. Un caractère terriblement impérieux, une sorte d'incapacité ou de mauvaise volonté à se montrer aimable ou attentif à autrui, une absence totale de charme qui, au contraire, imprégnait Lénine, faisaient l'isolement autour de lui. Jusqu'à certains de ses amis (ses amis politiques, bien entendu) qui devinrent plus tard ses ennemis jurés.

Trotsky ne paraissait pas fait pour le travail au sein de groupements. Mais, plongé au contraire dans l'océan des grands faits historiques où toutes les choses personnelles perdent leur importance, on voyait rayonner ses dons, ses qualités.

Pour moi, Trotsky fut toujours un grand homme. Qui pourrait d'ailleurs en douter ? A Paris (pendant la guerre), il m'était déjà apparu un véritable homme d'Etat : plus le temps s'écoulait et plus il grandissait à mes yeux. Était-ce que je le connaissais mieux, que j'étais plus apte à saisir l'étendue de sa force, projetée sur le vaste champ que lui offrait l'Histoire, ou bien que l'expérience de la Révolution, la difficulté même du problème, avaient comme élargi ses ailes ?

L'œuvre d'agitation accomplie au printemps de 1917 sort complètement du cadre de ce livre, mais je ne puis m'empêcher de mentionner qu'à

ce moment, sous l'influence de l'aveuglant et énorme succès, nombreux étaient ceux qui, voyant Trotsky à l'œuvre de près, inclinaient à penser qu'il était le chef authentique de la Révolution. C'est ainsi qu'Ouritsky⁷ me dit un jour (Manouïlsky⁸ était présent si je m'en souviens bien) : « Voyez, la grande Révolution est là, eh bien, quelle que soit l'intelligence de Lénine, elle pâlit à côté du génie de Trotsky ». La preuve a été faite que cette appréciation n'était pas juste — non qu'elle exagérait les dons et la puissance de Trotsky — mais parce qu'à cette époque, le génie politique de Lénine ne se trouvait pas encore complètement en lumière.

Les deux grands dons extérieurs de Trotsky sont l'éloquence et le talent d'écrivain. Trotsky est, à mon sens, le plus grand orateur de ce temps. Il m'a été donné d'entendre les grands orateurs parlementaires, toutes les vedettes du socialisme, les plus fameux orateurs de la bourgeoisie ; à l'exception de Jaurès, je n'en vois aucun qu'on puisse comparer à Trotsky.

Une prestance magnétique, le geste large et beau, un rythme tout-puissant, une voix infatigable, une merveilleuse solidité de phrase, une fabuleuse richesse d'images, une ironie brûlante, un pathétique débordant, une logique extraordinaire et projetant dans sa lumière les éclairs de l'acier, telles sont les vertus dont ruissellent les discours de Trotsky. Il peut lancer des flèches acérées, parler par épigrammes ; il peut prononcer aussi de majestueux discours politiques, comme seul Jaurès a su en prononcer. J'ai vu Trotsky parler trois heures dans le silence le plus absolu, devant un auditoire debout et médusé, buvant ses paroles.

En tant que chef, Trotsky, je le répète, ne brille pas dans le domaine de l'organisation du parti. Il y est comme inapte. Il y est maladroit. Sa personnalité est trop tranchée, c'est cela même qui le gêne.

Trotsky est épineux. Il est autoritaire. Il n'y a que dans ses rapports avec Lénine qu'il ne s'est jamais départi d'un abandon touchant et tendre : avec la modestie qui caractérise les hommes vraiment grands, il savait reconnaître la prééminence de Lénine.

Trotsky homme politique égale Trotsky orateur. Pourrait-il en être autrement ? Le plus merveilleux orateur, dont les discours ne seraient pas illuminés par la pensée, ne serait qu'un vain virtuose, ses discours ne seraient plus qu'une musique de cymbales. L'amour auquel l'apôtre Paul fait allusion peut parfaitement faire défaut à l'orateur, il peut être plein de haine, mais ce qui ne saurait lui manquer, c'est *la pensée*.

A mon avis (bien que cela puisse paraître étrange à beaucoup),

7. Il s'agit sans doute de Moïse S. Ouritsky (1873-1918), vieux révolutionnaire qui avait rejoint le parti avec Trotsky en 1917 et fut assassiné par un étudiant socialiste révolutionnaire alors qu'il présidait la Tchèque de Pétrograd.

8. Dmitri Z. Manouïlsky (1883-1959), membre du parti en 1903, avait également été lié à Trotsky jusqu'en 1917.

5. Giorgi V. Plékhanov (1857-1918) avait introduit le marxisme en Russie. Menchevik en 1903, il avait été dans l'aile la plus modérée en 1905.

6. Le congrès de la II^e Internationale eut lieu à Stuttgart du 18 au 24 août 1907.

Trotsky est incomparablement plus orthodoxe que Lénine. La ligne politique de Trotsky fut quelque peu sinueuse : ni bolchevik, ni menchevik, il se tint dans une position médiane, cherchant sa voie jusqu'au moment où il se jeta délibérément dans le flot bolchevique. Et néanmoins, il a toujours suivi les règles les plus justes du marxisme révolutionnaire.

Dans le domaine de la pensée politique, Lénine se sentait roi et créateur : que de fois il lança des mots d'ordre absolument originaux et neufs qui par la suite se révélèrent féconds. Jamais Trotsky n'eut semblables témérités. Il est infiniment audacieux lorsqu'il s'agit de condamner le demi-socialisme et le libéralisme, mais il n'a pas l'audace d'innover.

On a souvent dit de Trotsky qu'il était personnellement ambitieux. C'est une pure absurdité. Je me souviens d'une phrase très significative prononcée par Trotsky quand Tchernov accepta une place au gouvernement : « Quelle ambition misérable et stupide ! Abandonner sa place dans l'Histoire pour un portefeuille ! ». Tout Trotsky est là. On ne saurait trouver en lui un grain de vanité.

Lénine aussi est dépourvu de toute ambition. Je pense que Lénine ne s'est jamais demandé ce qu'il était lui-même, qu'il ne s'est jamais regardé dans le grand miroir de l'Histoire, qu'il n'a jamais pensé au jugement de la postérité. Il se contente tout simplement de *faire* son œuvre.

Et il le fait impérieusement, non pour la joie de commander, mais parce qu'il sait qu'il a raison, parce qu'il ne peut pas supporter qu'on complique sa tâche. Son amour du pouvoir vient de la formidable certitude qu'il porte en lui de la justesse de ses principes et, notez-le, d'une capacité (bien utile chez un chef politique !) à voir les choses du point de vue de son adversaire.

Trotsky en revanche ne manque pas de s'observer soi-même. Il est très averti de son rôle historique ; il est prêt à faire n'importe quel sacrifice personnel et, sans doute, à sacrifier sa vie pour demeurer dans la mémoire humaine avec le rayonnement d'un vrai chef révolutionnaire. S'il aime le pouvoir, c'est du même amour que Lénine et pour les mêmes causes, avec cette différence qu'il peut se tromper plus souvent, qu'il ne possède pas cet instinct quasi infallible que possédait Lénine et, qu'avec sa violence, il peut parfois être aveuglé par la passion ; Lénine, toujours égal à soi et toujours maître de lui-même, s'est rarement laissé aller à un mouvement d'irritation.

N'allez pas penser cependant que le second dirigeant de la révolution cède le pas en tout à son collègue. Il est indubitablement des points où Trotsky l'emporte : il est plus clair, il est plus éclatant et plus mobile. Lénine est l'homme né pour présider le conseil des commissaires du peuple et pour guider avec génie la révolution mondiale, mais la tâche de Titan qu'a assumée Trotsky, ces lumineuses apparitions qu'il fait de place en place, ces discours magnifiques — véritables fanfares sonnantes à l'improviste — ce rôle de perpétuel électriseur d'une armée qui faiblit ici pour se

ranimer là, ne conviendrait pas à Lénine. A cet égard, il n'est pas sur la terre un homme pour remplacer Trotsky.

Quand se déchaîne une grande révolution, un grand peuple trouve toujours l'homme qu'il faut pour chaque chose. Et c'est l'un des signes de grandeur de notre révolution que le parti communiste ait pu faire surgir, soit de ses propres rangs, soit des autres partis, pour se les annexer alors complètement, un si grand nombre d'hommes de valeur susceptibles de gouverner.

Et parmi tous ceux-là, les deux plus forts entre les forts : Lénine et Trotsky.

Sviajsk¹

« La Russie regagne des forces au moment où la violence du communisme s'affaiblit dans son sang. Le processus est peut-être cruel, mais il n'est pas malsain. C'est un besoin d'autopréservation qui pousse le gouvernement soviétique à rejeter Trotsky et ses poisons fraîchement distillés. Il crie et proteste en vain contre un ouragan de mensonges; il dénonce en vain la tyrannie bureaucratique dont il aimerait tant être le chef; il lutte en vain pour rallier la pègre de l'Europe à renverser l'armée russe dont il était autrefois si fier. La Russie en a fini avec lui et fini pour toujours ».

(Churchill, *op. cit.*, p. 204)

Lorsque deux camarades qui ont travaillé ensemble en 1918, combattu sous Kazan contre les Tchécoslovaques, puis dans l'Oural ou à Samara et Tsaritsyne, se rencontrent après des années, après l'échange de questions, l'un d'eux demande « Tu te souviens de Sviajsk? ». Et ils se serrent les mains.

Qu'est-ce que c'est que Sviajsk ?

Aujourd'hui, c'est une légende, une de ces légendes révolutionnaires que personne n'a encore écrites mais qui ont été racontées encore et toujours d'une extrémité à l'autre de l'immense Russie. Aucun des hommes démobilisés de l'Armée rouge, parmi les vétérans, les fondateurs de l'armée des ouvriers et des paysans, revenu chez lui et se souvenant des trois années de guerre civile, n'oubliera la célèbre épopée de Sviajsk, ce carrefour à partir duquel, des quatre côtés, les vagues de l'assaut révolutionnaire se sont mises en mouvement. A l'Est, vers l'Oural, au Sud, vers la Mer Caspienne, le Caucase et la frontière de la Perse, au Nord, vers Arkangelsk et la Pologne. Pas tout ensemble, bien sûr, pas en même temps, mais ce n'est qu'après Sviajsk et Kazan que l'Armée rouge s'est cristallisée sous ses formes d'unité de combat et politiques qui, après quelques changements et perfectionnements, sont devenues classiques pour la R.S.F.S.R.

Le 6 août sortaient de Kazan des régiments formés à la hâte. Parmi eux, ceux qui avaient la meilleure conscience de classe s'arrêtaient à Sviajsk et décidaient d'y rester et de se battre. Au moment où les hordes de déserteurs qui avaient fui Kazan avaient presque atteint Nijni-Novgorod, le barrage érigé à Sviajsk avait déjà arrêté les Tchécoslovaques

1. Traduit de l'allemand. Extrait de *Die Front 1918-1919*, Berlin 1929, « Oktober », pp. 46-72. Larissa M. Reissner (1895-1926), journaliste célèbre par ses reportages sur la guerre civile et la révolution allemande, fut la compagne de Raskolnikov, puis Radek, et mourut du typhus.

et leur général, qui essayait de s'emparer du pont de chemin de fer sur la Volga, fut tué la nuit de l'attaque. Ainsi, au premier combat entre les Blancs qui venaient juste de prendre Kazan et étaient par conséquent plus forts moralement et matériellement, et le noyau des troupes de l'Armée rouge qui cherchaient à défendre la tête de pont de l'autre côté de la Volga, l'offensive tchécoslovaque était décapitée. Avec le général Blagotič, ils perdaient leur chef le plus capable et le plus populaire. Ni les Blancs, grisés par leur victoire récente, ni les Rouges qui se rassemblaient autour de Svajsk, ne soupçonnaient l'importance historique que revêtaient les premières escarmouches entre eux sur la Volga.

Sans matériel, sans cartes et sans le témoignage des camarades qui combattaient alors dans les rangs de la 5^e armée, il est très difficile de faire comprendre l'importance militaire de Svajsk. J'ai presque tout oublié, les visages et les noms s'effacent dans le brouillard du temps. Mais il est quelque chose que personne n'oubliera jamais : le sentiment d'immense responsabilité pour la défense de Svajsk qui unissait tous les combattants — du membre du conseil militaire révolutionnaire au dernier simple soldat rouge qui cherchait quelque part désespérément son régiment en retraite et soudain se retournait, faisait face à Kazan et se préparait à combattre jusqu'au bout avec son fusil antique à la main et sa détermination inflexible au cœur. Tout le monde comprenait la situation ainsi : un pas de plus en arrière et la route de la Volga s'ouvrait à l'ennemi jusqu'à Nijni (Novgorod) et Moscou. Continuer la retraite eut été le commencement de la fin, la condamnation à mort de la république des soviets. Si cela se tient d'un point de vue stratégique, je l'ignore. Peut-être que l'Armée aurait pu reculer encore plus loin, et repartir d'un autre endroit sous ses drapeaux vers une nouvelle victoire. Mais du point de vue du moral, incontestablement, c'était juste. Et dans la mesure où la retraite au-delà de la Volga signifiait alors un effondrement total, dans cette mesure, la possibilité de tenir, le dos au pont, nous emplissait d'un réel espoir.

L'éthique révolutionnaire avait formulé la situation complexe en deux mots : la retraite veut dire : marche des Tchèques jusqu'à Nijni et Moscou. Si on tient Svajsk et les ponts, cela veut dire que l'Armée rouge reprendra Kazan.

C'est le troisième ou le quatrième jour après la chute de Kazan que Trotsky est arrivé à Svajsk. Son train s'est arrêté dans une petite gare ; la locomotive a soufflé un peu, on l'a détachée, on a apaisé sa soif et elle n'est pas revenue. Les wagons sont restés alignés, aussi immobiles que les huttes paysannes crasseuses et les baraquements occupés par l'état-major de la 5^e armée. Cette immobilité soulignait en silence qu'il n'y avait pas d'autre endroit où aller et qu'on ne partirait pas.

Peu à peu, la croyance fanatique que cette petite gare serait le point de départ d'une contre-offensive contre Kazan commença à prendre des formes réelles.

Chaque nouvelle journée que cette gare isolée et misérable gagna contre un ennemi très supérieur la renforça et éleva le moral. De quelque part à l'arrière, de villages éloignés à l'intérieur, vinrent d'abord des soldats, un par un, puis de maigres détachements et finalement de véritables unités.

Je l'ai encore sous les yeux, ce Svajsk où aucun soldat ne se battit « sous la contrainte ». Tout ce qui était vivant ici et se battait pour se défendre — tout était lié par les liens les plus forts de la discipline volontaire, de la participation volontaire à une lutte qui paraissait si désespérée au début.

Les êtres humains qui dormaient sur le sol de la gare, dans des huttes poussiéreuses remplies de paille et de débris de verre — n'avaient guère d'espoir de vaincre et par conséquent rien à craindre. Spéculer sur le moment et la façon dont tout cela « finirait » n'intéressait personne. « Demain », simplement, n'existait pas, il n'y avait qu'une petite pièce chaude et enfumée : *Aujourd'hui*. Et l'on vivait comme on vit au temps des moissons.

Matin, midi, soir, nuit — chaque heure devait être utilisée jusqu'au bout au travail, vécue, devait servir jusqu'à la dernière seconde. Il fallait moissonner chaque heure avec soin comme on coupe le blé dans le champ jusqu'à sa racine même. Chaque heure semblait si riche, si différente de toute la vie d'avant qu'elle s'évanouissait comme un miracle. Et elle était aussi un miracle.

Les avions allaient et venaient, lançant leurs bombes sur la gare et les wagons ; les mitrailleuses avec leur répugnant aboiement et les syllabes calmes de l'artillerie se rapprochaient puis s'éloignaient, tandis qu'un être humain dans un manteau militaire déchiré, un chapeau de civil et les orteils sortant de ses bottes — bref, un des défenseurs de Svajsk — sortait en souriant une montre de sa poche et se disait à lui-même : « Il est 6h.20., aussi, aujourd'hui, 6h.20., je suis encore en vie. Svajsk tient, le train de Trotsky est sur le talus, une lampe brille à la fenêtre du département politique. C'est bien. La journée est finie ».

Il n'y avait pratiquement pas de médicaments à Svajsk. Dieu sait comment les docteurs pensaient les blessures. Personne n'en avait honte et personne n'en avait peur. Les soldats qui allaient avec leurs gamelles chercher la soupe à la cuisine passaient à côté des brancards où gisaient blessés et mourants. La mort ne faisait pas peur. On l'attendait à chaque jour, à chaque heure. Etre couché dans un manteau humide de l'armée, avec une tache rouge sur la chemise, un visage sans expression, un mutisme qui n'a plus rien d'humain — cette possibilité allait de soi.

Fraternité ! Peu de mots dont on ait ainsi abusé et qu'on ait rendus aussi pitoyables ! Mais la fraternité, dans les moments de pénurie extrême et de danger, elle est là, oubli de soi-même, sacrée, immense et unique. Et personne n'a jamais vécu ni ne connaît rien de la vie s'il n'a jamais passé

la nuit par terre dans des vêtements élimés et déchirés en pensant tout le temps combien merveilleux est le monde, infiniment merveilleux ! Qu'ici ce qui est vieux a été détruit, que la vie se bat les mains nues pour sa vérité irréfutable, pour les cygnes blancs de sa résurrection, pour quelque chose d'infiniment plus grand et d'infiniment meilleur que ce morceau de ciel étoilé qui apparaît, dans la fenêtre sombre au carreau brisé, pour l'avenir de toute l'humanité.

Une fois par siècle, on entre en contact et un sang nouveau est transfusé. Ces mots splendides, ces mots presque inhumains dans leur beauté, et l'odeur de la sueur vivante, la vivante sueur des autres qui dorment avec vous sur le plancher. Pas de cauchemars, pas de sentimentalités, mais demain l'aube se lèvera et le camarade G. un bolchevik tchèque, préparera une omelette pour toute la « bande », et le chef d'état-major enfila une chemise raide de gel lavée pendant la nuit. Un jour se lève, pendant lequel quelqu'un va mourir, sachant à sa dernière seconde que la mort n'est qu'une chose parmi d'autres et pas du tout le principal, qu'encore une fois Svajsk n'est pas tombée et que sur le mur poussiéres il est encore écrit : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Ainsi s'écoulèrent l'une après l'autre les pluvieuses journées d'août. Les minces lignes pauvrement équipées ne tombaient pas ; le pont restait entre nos mains et, de l'arrière, quelque part très loin, arrivaient des renforts.

Aux toiles d'araignées automnales volant dans le vent vinrent s'attacher de véritables fils de téléphone et de télégraphe et une espèce d'énorme, d'encombrant appareil boîteux commença à fonctionner à la minable gare de chemin de fer de Svajsk, ce point minuscule, à peine discernable sur la carte de Russie où, dans un moment de fuite et de désespoir, la révolution s'était accrochée. Là se révéla tout le génie d'organisation de Trotsky. Il réussit à rétablir les lignes de ravitaillement, obtint de l'artillerie et quelques régiments qui parvinrent à Svajsk par des chemins de fer qui avaient été ouvertement sabotés : on avait obtenu tout ce dont on avait besoin pour la prochaine offensive. En outre, il faut garder présent à l'esprit qu'il fallait faire ce travail-là en 1918, alors qu'on était encore en pleine démobilisation, quand l'apparition dans les rues de Moscou d'un seul détachement bien habillé de l'Armée rouge aurait fait vraiment sensation. Après tout, cela voulait dire nager contre le courant, contre l'épuisement de quatre années de guerre, contre les inondations printanières de la révolution qui balayait dans tout le pays les débris de la discipline tsariste et la haine sauvage de tout ce qui ressemblait à l'aboïement des anciens commandements des officiers, les casernes ou la vieille vie militaire.

En dépit de tout cela, le ravitaillement parut devant nos yeux. Les journaux arrivèrent, les bottes et les imperméables vinrent. Et partout où l'on avait des bottes, on avait un état-major vraiment solide, l'armée restait

sur place solidement retranchée et ne pensait pas à s'enfuir. C'est une affaire sérieuse, les bottes !

L'Ordre du Drapeau rouge n'existait pas encore à l'époque de Svajsk, autrement il aurait fallu en donner des centaines. Tout le monde, y compris les poltrons et les nerveux et les ouvriers et simples soldats ordinaires — tous sans exception se sont comportés de façon incroyablement héroïque. Tous se sont dépassés, comme les courants de printemps débordant sur leurs rives. Telle était l'atmosphère. Je me souviens d'avoir par extraordinaire reçu à cette époque quelques lettres de Moscou. On y parlait de l'exultation de la petite bourgeoisie qui se préparait à revivre les mémorables journées de la Commune de Paris.

Et pendant ce temps le front le plus dangereux et le plus important de la république pendait par le mince fil d'un chemin de fer et brûlait, préparant une conflagration héroïque sans précédent qui fut suffisante pour trois années de plus d'une guerre affamée, dévorée de typhus et sans toit.

A Svajsk, Trotsky, qui réussit à donner à l'armée nouvelle née une colonne vertébrale d'acier, qui lui-même prit racine dans le sol en refusant de céder un pouce de terrain, quoi qu'il arrivât, qui fut capable de montrer à cette poignée de défenseurs un calme plus glacial encore que le leur — à Svajsk, Trotsky n'était pas seul. S'y trouvaient réunis de vieux militants ouvriers du parti, futurs membres du conseil militaire révolutionnaire de la république et des conseils militaires de plusieurs armées, que l'historien futur de la guerre civile appellera les maréchaux de la Grande Révolution. Rosengoltz et Goussev, Ivan Nikititch Smirnov, Kobozev, Mejlaouk, l'autre Smirnov² et bien d'autres camarades dont j'ai oublié les noms.

2. Arkadi P. *Rosengoltz* (1889-1938) était entré au parti en 1905 et avait été un des dirigeants de l'insurrection de Moscou. Après la guerre civile, il occupa des fonctions dans l'économie et fut commissaire au commerce extérieur à partir de 1930. Membre de l'Opposition de gauche, il la quitta très tôt mais fut néanmoins condamné au troisième procès de Moscou, et exécuté. Iakov D. Drabkine, dit Sergéi I. *Goussev* (1874-1933) militait depuis 1897. Il se rallia plus tard à Staline. Ivan N. *Smirnov* (1881-1936), mécanicien de précision, membre du parti en 1899, avait été surnommé par Lénine « la conscience du parti » et soviétisa la Sibérie avant d'être exclu et déporté comme membre de l'Opposition de gauche. Il capitula en 1929, reprit une activité sur le Bloc des oppositions de 1932, fut arrêté. Condamné à mort au premier procès de Moscou, il refusa de faire appel de la sentence, qui fut exécutée. Piotr A. *Kobozev* (1878-1941) fut arrêté pour la première fois à Riga en 1898. Après 1923, il se cantonna dans son activité professionnelle de cartographe. Valéry I. *Mejlaouk* (1893-1938) se rallia à Staline contre Trotsky mais tomba en disgrâce et fut fusillé en 1938 sans jugement. L'« autre » Smirnov est sans doute Vladimir M. *Smirnov* (1887-1937), bolchevik en 1907, dirigeant à Moscou, « communiste de gauche », qui servit dans la 5^e armée également. Leader des partisans du « centralisme démocratique » (décistes), il fut exclu en 1927 et exécuté sans jugement ou mort en prison en 1937.

Parmi les marins, je me souviens de Raskolnikov et de feu Markine³

Rosengoltz, presque depuis le premier jour, avait fait pousser dans son wagon le bureau du conseil militaire révolutionnaire, des cartes s'étalaient, des machines crépitaient — Dieu sait où on les avait eues — bref, il commença à construire un appareil d'organisation solide et géométriquement parfait, avec des liaisons précises, une capacité de travail inépuisable et très simple de conception.

Dans les jours qui suivirent, quelle que fût l'armée — ou le front —, partout où le travail commençait à crépiter, Rosengoltz était immédiatement envoyé comme une reine d'abeille dans la ruche et commençait tout de suite à construire, organiser, former des cellules, bourdonner sur les fils du télégraphe. Malgré le manteau militaire et l'énorme pistolet à sa ceinture, rien de martial ne paraissait sur son visage pâle et doux. Son extraordinaire force ne résidait pas du tout là, mais dans sa capacité naturelle à renouveler et nouer des liens, accélérer le rythme d'un abcès infecté à un rythme explosif. A côté de Trotsky, il était comme une dynamo, régulière, bien huilée, silencieuse, avec de puissants leviers en mouvement jour après jour, tissant l'indéchirable tissu de l'organisation.

Je ne me souviens plus exactement du type exact de travail qu'I.N. Smirnov réalisait officiellement dans l'état-major de la 5^e armée. S'il était membre du conseil militaire révolutionnaire ou en même temps chef du département politique, mais, en dehors de tout cadre et de tous titres, il incarnait l'éthique de la révolution. Il était le critère moral suprême, la conscience communiste de Svajsk.

Même parmi les masses de soldats sans-parti et ceux des communistes qui ne l'avaient pas connu auparavant, sa stupéfiante pauvreté et son intégrité étaient immédiatement reconnues. Il n'est guère vraisemblable qu'il ait lui-même su à quel point il était redouté, à quel point chacun n'avait peur par-dessus tout que de révéler sa propre couardise et sa propre faiblesse sous les yeux de cet homme qui ne pliait jamais, qui restait toujours lui-même, calme, courageux. Personne ne commandait le respect autant qu'Ivan Nikitich. Tout le monde sentait qu'au pire moment il serait le plus fort et le plus dénué de peur.

Avec Trotsky, c'était la mort au combat après qu'ait été tirée la dernière balle, c'était mourir dans l'enthousiasme, oublieux des blessures. Avec Trotsky, c'était le pathétique sacré de la lutte, mots et gestes rappelant les meilleures pages de la Grande Révolution française.

3. Fedor F. Iline, dit *Raskolnikov* (1892-1937), membre du parti en 1910, officier pendant la guerre dans la Flotte de la Baltique présida en 1917 le comité du parti à Cronstadt. Plus tard diplomate, il rompit avec Staline en juillet 1939 et mourut peu après, en septembre. Nikolai G. *Markine* (1893-1918), ouvrier électricien, bolchevik en 1916, mobilisé dans la marine, fut l'un des dirigeants des marins de Cronstadt en 1917 et un proche collaborateur de Trotsky.

Mais le camarade Smirnov (c'est ainsi qu'il nous semblait à l'époque et que nous chuchotions les uns aux autres couchés sur le sol dans ces nuits d'automne déjà froides), le camarade Smirnov, c'était le calme total quand il était «collé au mur», brûlé par les Blancs ou jeté dans un trou de prison. Oui, c'est ainsi qu'on parlait de lui à Svajsk.

Boris Danilovitch Mikhailov⁴ arriva un peu plus tard, directement de Moscou, je crois, ou généralement, du centre. Il arriva en civil avec cette expression brillante, très changeante, sur le visage qu'ont les gens quand ils sortent de la prison ou des grandes villes. En quelques heures, il fut complètement retourné par la sauvagerie intoxication de Svajsk. Changeant de vêtements, il partit dans une patrouille de reconnaissance à la proximité du Kazan blanc, en revint trois jours plus tard, fatigué, le visage tanné par le vent, le corps grouillant de la vermine qui était partout. Mais en compensation, il était tout d'une pièce.

C'était un fascinant spectacle d'observer le processus interne profond de changement qui se produisait chez ceux qui arrivaient à un front révolutionnaire: ils prenaient feu comme un toit de chaume des quatre côtés à la fois et, en refroidissant, se transformaient en morceau d'acier trempé à l'épreuve du feu, parfaitement net et uniforme.

Le plus jeune de tous était Mejlaouk⁵. Valerian Ivanovitch. C'était dur pour lui. Son jeune frère et sa femme étaient restés derrière à Kazan et la rumeur disait qu'ils avaient été fusillés. On apprit plus tard que le frère avait effectivement péri là pendant que sa femme subissait d'épouvantables tortures. Ce n'était pas l'habitude à Svajsk de se plaindre ou de parler de ses propres malheurs. Mejlaouk gardait un silence honnête, faisait son travail et se promenait avec son long manteau de cavalerie dans la boue grasse de l'automne, tout en lui concentré sur un endroit brûlant: Kazan.

Entretemps, les Blancs commencèrent à sentir qu'avec sa résistance renforcée, Svajsk était en train de devenir quelque chose de grand et de dangereux.

Les escarmouches et attaques intermittentes prirent fin; on commença un siège régulier avec de tous côtés des forces nombreuses et organisées. mais ils avaient déjà laissé échapper le moment propice.

Le vieux Slavine⁶, commandant de la 5^e armée, qui n'était pas un colonel très doué, mais un homme qui connaissait son métier bien et à fond, se fixa sur un point clé de la défense, élaborer un plan précis et le

4. Boris D. *Mikhailov* (1894- ?) était étudiant à Saint-Petersbourg quand il devint bolchevik en 1912. Il devait quitter toute responsabilité en 1923 et mourir peu après.

5. Cf. n. 2.

6. Il s'agit de Piotr A. *Slavine*, qui était colonel en 1917 et commandait d'abord à Kazan une division lettone. Il commanda la 5^e armée d'août à décembre 1918, retourna en Lettonie en 1921 et y fut arrêté.

réalisa avec son obstination proprement lettone. Svajsk tint bon, ses pieds plantés dans le sol comme un taureau, sa large tête baissée tournée vers Kazan, immobile sur place et secouant impatiemment ses cornes aiguës comme des baïonnettes.

Un matin ensoleillé d'automne arrivèrent à Svajsk des torpilleurs de la flotte de la Baltique, fins, rapides, agiles. Leur apparition fit sensation. L'armée se sentait maintenant protégée. Une série de duels d'artillerie commencèrent sur la Volga, se produisant trois ou quatre fois par jour. Couverte par le feu de nos batteries cachées sur le rivage, notre flotille s'aventura désormais loin en avant. Ces percées furent couronnées par des opérations extrêmement audacieuses comme celle qui fut entreprise le matin du 9 septembre par le marin Markine, l'un des fondateurs et héros éminents de la flotte rouge. Sur un lourd remorqueur blindé peu maniable, il s'avança jusque vers les quais de Kazan, débarqua, chassa les servants de l'artillerie sous le feu de ses mitrailleuses et emporta les platines de plusieurs canons.

Une autre fois, tard dans la nuit du 30 août, nos bateaux foncèrent sur Kazan, bombardèrent la ville, incendièrent plusieurs bateaux chargés de munitions et de ravitaillement et revinrent sans avoir perdu une seule unité. Parmi d'autres, Trotsky, avec le commandant, était à bord du torpilleur *Prochny* qui devait casser son gouvernail tout en dérivant le long d'une barque ennemie sous les gueules des canons des Gardes blancs.

Vatsetis⁷, commandant en chef du front de l'Est, arriva au moment où l'offensive contre Kazan était déjà en plein élan. La majorité d'entre nous, y compris moi, n'avions que peu d'informations sur les suites de la conférence; tout le monde savait seulement une seule chose, accueillie avec une immense satisfaction par tous: notre vieux (c'est ainsi que nous appelions notre commandant) s'était opposé au point de vue de Vatsetis qui voulait entreprendre d'attaquer Kazan à partir de la rive gauche, alors que notre commandant avait décidé de prendre Kazan par la rive droite qui domine la ville et non la gauche qui est plate et exposée.

Mais au moment précis où la 5^e armée était en train de prendre son élan pour attaquer, où ses forces essentielles, au moins, commençaient à pousser en avant sous de constantes contre-attaques et de nombreuses batailles de la journée entière, trois « lumières » de la Russie des Gardes blancs joignirent leurs forces pour mettre un point final à la longue épopée de Svajsk. Savinkov, Kappel et Fortunatov⁸, à la tête d'une force

7. Ioakim I. *Vatsetis* (1873-1938), officier de carrière, colonel en 1917, rallié à l'Armée rouge, exécuté en 1938 sans jugement.

8. Boris V. *Savinkov* (1879-1925) était membre du parti socialiste révolutionnaire, terroriste « d'élite » sous le tsarisme. Il avait été vice-président de la guerre sous Kerensky. Pris par le G.P.U. lors d'un voyage clandestin à objectif terroriste en 1924, il fut condamné à mort, sa peine fut commuée, mais il se suicida en prison. Vladimir O. *Kappel* (1881-1920), officier de carrière, était lieutenant-colonel en 1917. Après cette bataille, il servit sous Koltchak et fut tué au combat.

considérable, entreprirent un raid désespéré contre une gare ferroviaire proche de Svajsk afin de s'emparer de la sorte de Svajsk même et du pont sur la Volga. Le raid fut brillamment exécuté. Après avoir fait un long détour, les Blancs fondirent soudain sur la gare de Chikhrana, la détruisirent, prirent les bâtiments, coupèrent les relations avec le reste de la voie ferrée et brûlèrent un train de munitions qui y stationnait. La petite troupe qui défendait Chikhrana fut massacrée jusqu'au dernier.

Ce n'était pas tout. Ils firent la chasse et extirpèrent littéralement tout ce qui pouvait vivre dans cette petite gare. J'ai eu la possibilité de voir Chikhrana quelques heures après le raid. Elle portait les stigmates d'une violence de pogrome complètement irrationnelle, qui marquait de son empreinte les victoires de ces messieurs qui ne se sentaient jamais vraiment maîtres ni futurs habitants de ces territoires qu'ils avaient conquis accidentellement et temporairement.

Dans la cour d'une ferme, gisait une vache bestialement assassinée (je dis à dessein « assassinée », pas « tuée »); la coopérative des poulets était remplie stupidement de poulets criblés de façon bien trop humaine. La maison, le petit jardin potager, le puits, tout avait été traité comme s'il s'agissait d'être humains capturés ou, pire, de bolcheviks et de « youpins ». Les intestins avaient été vidés de partout. Animaux et objets inanimés gisaient de tous côtés, décimés, violés, défigurés. Au milieu de cet abattoir horrible de tout ce qui avait été une habitation humaine, la mort indescriptible, inexprimable, de quelques cheminots et soldats de l'armée rouge pris à l'improviste apparaissait presque dans la nature des choses.

Ce n'est que dans les illustrations par Goya⁹ de la campagne espagnole et de la guerre de guerrilla qu'on peut découvrir semblable harmonie des arbres courbés par le vent penchant sous le poids des pendus, de la poussière sur les routes, du sang et des pierres.

De la gare de Chikhrana, le détachement de Savinkov s'était retourné vers Svajsk, avançant le long de la voie ferrée. Nous envoyâmes à leur rencontre notre train blindé *Russie Libre*. Autant que je me souviens, il était armé de longues rangées de canons de marine. Son commandant cependant n'était pas à la hauteur de sa tâche. Encerclé de deux côtés (du moins il le crut), il abandonna son train et se précipita au conseil militaire révolutionnaire pour « faire un rapport ». En son absence, *Russie Libre* fut détruit et brûlé. Sa carcasse noire fumante dérailla longtemps à côté de la route tout près de Svajsk.

Après la destruction du train blindé, la route de la Volga semblait complètement ouverte. Les Blancs étaient directement sous Svajsk, à une

9. Francisco José de *Goya* (1746-1828) a laissé non seulement des tableaux mais d'extraordinaires croquis sur des scènes de guerre.

verste et demi ou deux du quartier général. Une panique s'en suivit. Une partie du département politique, sinon sa totalité, courut aux quais et embarqua sur les vapeurs. Le régiment qui combattait sur les rives de la Volga, mais en amont, hésita puis s'enfuit avec ses officiers et ses commissaires. Vers le matin, ses détachements affolés furent trouvés à bord des bateaux de l'état-major de la flotte de guerre de la Volga.

Il ne restait plus à Svajsk que la 5^e armée avec ses officiers et le train de Trotsky.

Lev Davidovitch mobilisa tout le personnel du train, tous les employés, télégraphistes, infirmiers et la garde commandée par le chef d'état-major de la flotte, le camarade Lepetenko (soit dit en passant, l'un des soldats de la révolution, les plus dévoués jusqu'au sacrifice, dont la biographie pourrait donner à ce livre son chapitre le plus brillant), en un mot toute personne capable de porter un fusil.

Les bureaux de commandement étaient déserts: il n'y avait plus d'«arrière». Tout avait été jeté contre les Blancs qui avaient roulé presque tout de suite vers la gare. De Chikhrana aux premières maisons de Svajsk, la route tout entière était parsemée de bombes, couverte de chevaux morts, d'armes abandonnées et de cartouches vides. Plus on approchait de Svajsk, plus c'était la pagaie. L'avance des Blancs ne s'arrêta qu'après qu'ils eurent sauté par-dessus le squelette géant du train blindé, fumant encore et sentant le métal en fusion. Leur avance pousse jusqu'aux portes mêmes, puis reflue en bouillonnant comme une vague seulement pour se lancer une fois encore contre les réserves de Svajsk mobilisées en hâte. Là, pendant plusieurs heures, les deux camps restent face à face, là, beaucoup meurent.

Les Blancs décidèrent alors qu'ils avaient en face d'eux une division fraîche et bien organisée dont leur service de renseignements lui-même n'avait pas soupçonné l'existence. Épuisés par leur raid de 48 heures, les soldats eurent tendance à surestimer la force ennemie et n'eurent même pas l'idée que la force qui se dressait contre eux n'était qu'une poignée de combattants lancés hâtivement, avec personne d'autre derrière que Trotsky et Slavine assis devant une carte dans une pièce enfumée sans sommeil du quartier général, au centre de Svajsk dépeuplé où les balles sifflaient dans les rues.

Toute cette nuit-là, comme les précédentes, le train de Lev Davidovitch resta là, comme toujours, sans sa locomotive. On ne déranga pas un seul détachement de la 5^e armée en marche vers Kazan cette nuit, on n'en détourna pas un seul du front pour couvrir une Svajsk virtuellement sans défense. L'armée et la flotte apprirent l'attaque de nuit seulement quand tout fut terminé, après que les Blancs eussent commencé à battre en retraite, fermement convaincus qu'ils avaient eu affaire à une division entière.

Le lendemain, 27 déserteurs qui s'étaient enfuis sur les bateaux au

moment le plus critique furent jugés et fusillés. Parmi eux se trouvaient plusieurs communistes. On raconta beaucoup de choses plus tard sur l'exécution de ces 27, surtout à l'arrière, bien sûr, où l'on ignorait à quel mince fil était suspendue la route de Moscou et toute notre offensive contre Kazan entreprise avec nos derniers moyens et nos dernières forces.

Pour commencer, toute l'armée était en émoi de ces rumeurs sur les communistes, qui étaient devenus des lâches, et que les lois n'étaient pas faites pour eux, qu'ils pouvaient désertir impunément alors que les simples soldats étaient abattus comme des chiens. S'il n'y avait pas eu l'exceptionnel courage de Trotsky, du commandant de l'armée et des autres membres du conseil militaire révolutionnaire, le prestige des communistes travaillant dans l'armée aurait été perdu pour longtemps.

Aucun beau discours ne peut rendre plausible, pour une armée qui a enduré toute espèce de privation pendant six semaines, luttant pratiquement à mains nues, sans même de pansements, que la couardise ne soit pas la couardise et qu'il puisse y avoir pour ce crime des circonstances «atténuantes». On a dit qu'il se trouvait parmi les fusillés de bons camarades, certains même dont le crime pouvait être racheté par leurs services antérieurs, des années de prison et d'exil. Parfaitement exact. Personne ne soutient qu'ils périrent pour étayer les préceptes du vieux code militaire pour «faire un exemple», quand, au son du tambour, on exigeait «œil pour œil, dent pour dent». Bien sûr que Svajsk est une tragédie.

Mais quiconque a vécu la vie de l'Armée rouge, qui est né et est devenue forte dans les batailles de Kazan, témoignera que l'esprit de fer de cette armée ne se serait jamais cristallisé, que la fusion entre le parti et les masses des soldats, entre la base et les sommets du corps des chefs ne se serait jamais produite si, à la veille d'attaquer Kazan, où des centaines de soldats allaient perdre la vie, le parti n'avait pas clairement démontré aux yeux de l'armée tout entière qu'il était prêt à offrir à la révolution ce grand sacrifice sanglant, que, pour le parti aussi, les lois sévères de la discipline de camarades sont obligatoires, que le parti aussi a le courage d'appliquer sans faiblir les lois de la république soviétique à ses propres membres.

Vingt-sept hommes ont été fusillés et ils ont comblé la brèche que les fameux auteurs du raid avaient réussi à ouvrir dans la confiance en soi et l'unité de la 5^e armée. Cette salve qui réclamait que les communistes, aussi bien que les commandants et les simples soldats, soient punis pour couardise et comportement déshonorant au feu, a obligé la partie des soldats à la plus faible conscience de classe, la plus encline à désertir (et bien sûr elle existait), à se rassembler et à s'aligner sur ceux qui allaient au combat consciemment et sans la moindre contrainte.

C'est précisément en ces jours que se décida le sort de Kazan et pas seulement le sort de l'intervention blanche tout entière. L'Armée rouge

trouva confiance en elle-même, se régénéra et devint forte pendant les longues semaines de défense et de souffrance.

C'est dans les conditions du danger permanent et avec les pressions morales les plus fortes qu'elle élaborait ses lois, sa discipline, ses nouveaux statuts héroïques. Pour la première fois disparut la panique devant la technique plus moderne de l'ennemi. Ici on apprenait à passer en dépit de n'importe quelle artillerie et involontairement, à partir d'un instinct élémentaire d'auto-préservation, naquirent de nouvelles méthodes de guerre, dont les moyens spécifiques sont déjà étudiés dans les plus hautes académies militaires comme les méthodes de la guerre civile. Le fait est d'une extrême importance qu'il y ait eu en ces jours, à Svajsk précisément, un homme comme Trotsky.

Quel que soit son titre ou son nom, il est clair que le créateur de l'Armée rouge, le futur président du conseil militaire révolutionnaire de la République devait avoir été à Svajsk, devait vivre l'expérience tout entière de ces semaines de bataille, devait faire appel à toutes les ressources de sa volonté et de son génie de l'organisation pour la défense de Svajsk, pour la défense de l'organisme de l'armée écrasé sous le feu des Blancs.

Il y a eu en outre dans la guerre révolutionnaire une autre force, un autre facteur sans lequel on ne peut vaincre et qui est le suivant: le puissant romantisme de la révolution qui rend le peuple capable, venant tout droit des barricades, de se jeter immédiatement dans les formes les plus dures de la machine militaire sans perdre le pas rapide et léger acquis dans les manifestations politiques ou l'indépendance d'esprit et la souplesse gagnées peut-être dans les années de travail illégal pour le parti.

Pour vaincre en 1918, il fallait s'emparer du feu de la révolution, de toute la chaleur incandescente et les atteler au cadre vulgaire, ancien et repoussant de l'armée. Jusqu'à présent, l'histoire a toujours résolu ce problème par des trucs théâtraux imposants mais surannés. Elle mettait sur scène quelque individu avec un «tricorne et un uniforme gris de campagne» et lui ou quelqu'autre général sur un cheval blanc et découpait la chair et le sang révolutionnaire en républiques, drapeaux et mots d'ordre.

En matière de construction militaire comme bien d'autres, la révolution russe a suivi sa propre voie. L'insurrection et la guerre ont fusionné, l'armée et le parti ont grandi ensemble, inextricablement entremêlés et sur le drapeau des régiments étaient inscrits l'unité de leurs buts respectifs, toutes les formules les plus tranchantes de la lutte de classes. Dans les journées de Svajsk, tout cela restait encore informe, c'était seulement dans l'air, cherchant une expression. L'armée des ouvriers et des paysans devait trouver comment avoir une expression, elle devait revêtir une forme, produire ses formules à elle, mais comment? Personne encore ne le savait clairement. A cette époque, bien sûr, aucun précepte, aucun

programme dogmatique n'était disponible, en fonction duquel cet organisme titanesque pouvait grandir et se développer.

Il ne vivait dans le parti et les masses que quelque chose comme un pressentiment: la prémonition qu'il fallait créer cette organisation militaire révolutionnaire qu'on n'avait jamais vue auparavant et à laquelle chaque journée de bataille soufflait quelque caractéristique nouvelle.

Le grand mérite de Trotsky réside en ce qu'il attrapait au vol le moindre geste des masses qui portait déjà l'empreinte de cette formule organisationnelle unique qu'il cherchait. Il commença par tout scruter puis recueillit toutes les petites formules pratiques par lesquelles Svajsk assiégée simplifia, accéléra ou organisa son travail de bataille. Et pas simplement au sens technique étroit. Non. Chaque nouvelle combinaison efficiente du «spécialiste» et du «commissaire», de celui qui commande et de celui qui exécute les ordres et en porte la responsabilité — chacune de ces combinaisons, après avoir passé l'épreuve de l'expérience et avoir été lucidement formulée, était immédiatement transformée en ordre, circulaire, règlement. De cette façon, l'expérience révolutionnaire vivante n'était pas perdue, ni oubliée, ni déformée.

La norme obligatoire pour tous n'était pas la médiocrité, mais au contraire ce qu'il y avait de mieux, les choses géniales conçues par les masses dans les moments les plus terribles, les plus créateurs de la lutte. Dans les petites comme dans les grandes choses — que ce soit dans les questions complexes comme la division du travail entre les membres du conseil militaire révolutionnaire ou le geste rapide, vif, amical échangé pour se saluer entre un officier rouge et un soldat tous les deux occupés et se hâtant de se rendre quelque part — tout cela devait être tiré de la vie, assimilé et retourné vers les masses pour être utilisé par tous. Et là où les choses ne bougeaient pas, où elles grinçaient ou se détraquaient, il fallait tirer, comme la sage-femme tire le nouveau-né pendant une naissance difficile.

On peut être l'orateur le plus entraînant, on peut donner à une nouvelle armée une forme plastique rationnellement impeccable et néanmoins rendre son esprit frigide, le laisser s'évaporer et rester incapable de le garder vivant dans le grillage des formules juridiques. Pour empêcher cela, il faut être un grand révolutionnaire; on doit avoir l'intuition d'un créateur et un poste radio interne de grande puissance sans lequel on ne peut approcher des masses.

En dernière analyse, c'est précisément cet instinct révolutionnaire qui est le tribunal de la sanction suprême; qui épure précisément la justice créatrice nouvelle de toutes les rechutes contre-révolutionnaires profondément dissimulées, la justice prolétarienne qui ne permet pas que ses lois souples s'ossifient, divorcent de la vie et chargent les épaules des soldats de l'Armée rouge de fardeaux mineurs, mais qui alourdissent et sont superflus.

Trotsky possédait ce sens, cette intuition.

En lui, le révolutionnaire n'a jamais été écarté par le soldat, le chef militaire, le commandant. Et quand, avec sa voix terrible et inhumaine, il était face à un déserteur, nous étions là, le craignant comme l'un de nous, un grand rebelle qui pouvait écraser et anéantir n'importe qui pour lâcheté, pour trahison, pas de la cause militaire mais de la révolution prolétarienne mondiale.

Il était impossible que Trotsky fut un lâche, car le mépris de son extraordinaire armée l'aurait écrasé; et elle ne lui aurait jamais pardonné une faiblesse pour le sang fraternel des 27 qui arrosa sa première victoire.

Quelques jours après l'occupation de Kazan par nos troupes, Lev Davidovitch dût quitter Svajsk. La nouvelle de l'attentat contre Lénine l'appela à Moscou. Mais ni le raid de Savinkov sur Svajsk, organisé avec une grande maîtrise par les social-révolutionnaires, ni la tentative d'assassiner Lénine, entreprise par le même parti presque en même temps que le raid de Savinkov, ne pouvaient arrêter l'Armée rouge. La vague finale de l'offensive engouffra Kazan.

Le 9 septembre, tard dans la nuit, les troupes furent embarquées sur des bateaux et le matin, vers 5 h.30, les lourds transports à plusieurs ponts, convoyés par les torpilleurs, se dirigèrent vers les quais de Kazan. C'était étrange de naviguer au clair de lune au-delà du moulin à moitié démoli avec un toit vert derrière lequel on avait situé une batterie des Blancs, au-delà du *Dauphin* à demi brûlé, avec sa carcasse échouée sur le rivage désert, au-delà des méandres familiers de la rivière, des langues de terre, des bancs de sable et des criques sur lesquels de l'aube à la nuit, pendant tant de semaines avait cheminé la mort, roulé les nuages de fumée et flamboyé les gerbes dorées des tirs d'artillerie.

Nous naviguions tous feux dehors dans un silence absolu sur la Volga noire, froide, qui coulait doucement.

Jean van Heijenoort

Lev Davidovitch¹

Lorsque Engels s'éteignit paisiblement à Londres, chargé d'ans, patriarche vénéré de la social-démocratie internationale, le siècle allait finir qui sépara les révolutions bourgeoises des révolutions prolétariennes, le jacobinisme du bolchevisme. La transformation du monde, annoncée par Marx, allait devenir la tâche immédiate et les révolutionnaires connaître des vicissitudes sans égales. En fait, les crânes des trois plus grands chefs révolutionnaires depuis Engels reçurent les coups de la réaction. L'historien futur ne pourra manquer de voir là un des signes distinctifs de notre époque. Il devra aussi noter d'où venaient les coups. Le crâne de Lénine fut perforé par une balle de la «socialiste-révolutionnaire» Fanny Kaplan². Le crâne de Rosa Luxemburg fut fracassé à coup de crosse par la soldatesque du «social-démocrate» Noske³. Le crâne de Trotsky fut ouvert par le piolet d'un mercenaire du «bolchevik» Staline. Notre époque de crise, avec ses sauts brusques et son rythme fébrile, use toujours plus vite les partis et les hommes. Ceux qui la veille encore représentaient la révolution deviennent des instruments de la réaction la plus sombre. Cette lutte entre la tête du processus historique et sa lourde queue pesante prit sa forme la plus dramatique dans le duel entre Trotsky et Staline, précisément parce qu'elle se déroulait sur la base d'un état ouvrier déjà établi. Trotsky — porté au fait du pouvoir par l'explosion révolutionnaire des

1. Ce texte, ici dans sa rédaction française originale, a été publié pour la première fois dans *Fourth International* d'août 1941. Jean van Heijenoort (né en 1912) était étudiant en mathématiques. Il fut secrétaire de Trotsky à Prinkipo de novembre 1932 à la venue en France où il servit de façon intermittente. Il accompagna les Trotsky en Norvège, en revint, mais y retourna au moment de l'internement, ce qui lui valut une arrestation et une expulsion brutale. Il partit pour le Mexique en 1937 et y arriva en même temps que Trotsky et y resta jusqu'en novembre 1938. Il a vécu depuis aux Etats-Unis, assurant les plus importantes responsabilités au secrétariat international jusqu'en 1946.

2. Dora, parfois appelé Fanny Kaplan, atteignit Lénine d'une balle à la tête alors qu'il sortait d'une réunion dans une usine le 30 août 1918, il est possible que la blessure reçue à cette occasion ait été à l'origine directe de la mort prématurée de Lénine.

3. Arrêtée par les soldats des «Corps-Francis» aux ordres du ministre socialiste de la guerre, Gustav Noske (1868-1946), Rosa Luxemburg (1870-1919), qui avait dirigé le parti social-démocrate de Pologne et inspiré la «gauche» allemande, fonda le groupe Spartacus, puis le parti communiste, fut tuée à coups de crosse pas son escorte et son cadavre jeté dans un canal où on ne le découvrit que des mois plus tard.

masses, persécuté et traqué quand se succédèrent les défaites du prolétariat — devint l'incarnation même de la révolution.

Il fut servi par un physique étonnant. Ce qui frappait avant tout, c'était le front, phénoménalement haut, vertical et non agrandi par la calvitie. Puis les yeux, bleus, profonds, le regard fort et sûr de sa force. Durant son séjour en France, Lev Davidovitch dut souvent voyager incognito pour simplifier les problèmes de la garde. Il rasait alors sa barbiche, rabattait ses cheveux sur le côté, les partageait d'une raie. Mais lorsqu'il s'agissait de quitter la maison et de se mêler au public, je restais toujours effrayé : « Non, c'est impossible, le premier passant va le reconnaître, il ne peut pas changer son regard... ». Puis, lorsque Lev Davidovitch se mettait à parler, c'était la bouche qui attirait l'attention. Qu'il parlât en russe ou en langues étrangères, les lèvres s'appliquaient à façonner distinctement les mots. Il s'irritait d'entendre d'autres parler confusément et précipitamment et s'imposait toujours à lui-même une élocution parfaitement distincte. C'est seulement en s'adressant en russe à Natalia Ivanova que son débit se faisait parfois plus pressé et moins articulé, descendant jusqu'au chuchotement. Lorsqu'il s'entretenait avec des visiteurs dans son bureau, les mains, d'abord appuyées sur le rebord de la table de travail, s'agitaient bientôt en des gestes larges et fermes, comme pour collaborer avec les lèvres à modeler l'expression de la pensée. Le visage auréolé de cheveux, le port de la tête et tout le maintien du corps étaient fiers et altiers. La taille était au-dessus de la moyenne, la poitrine forte, le dos large et robuste, et les jambes paraissaient, en comparaison, un peu minces. Il est sans doute plus facile au visiteur d'un jour de dire ce qu'il a vu sur la face de Trotsky qu'à quelqu'un qui fut plusieurs années à ses côtés, dans les circonstances les plus diverses. Ce que je n'y vis jamais, c'est la plus légère expression de vulgarité. On ne pouvait guère y trouver non plus ce qu'on appelle la bonhomie. Mais une certaine douceur n'y manquait pas, venant sans doute de la formidable intelligence que l'on sentait toujours prête à tout comprendre. Ce qu'on voyait d'ordinaire, c'était une ardeur juvénile, joyeuse de tout entreprendre et en même temps forte pour entraîner les autres à collaborer à l'entreprise. Lorsqu'il s'agissait de fustiger un adversaire, cette sorte de gaieté se changeait vite en ironie, mordante et malicieuse, alternant avec une moue de mépris, et lorsque l'ennemi était particulièrement canaille, on touchait presque à la méchanceté, pour un instant. Mais la fougue revenait vite. « On les aura ! », aimait-il à répéter alors avec entrain. Dans l'isolement de l'émigration, les circonstances les plus dramatiques où j'aie pu voir Lev Davidovitch furent des altercations avec des policiers ou des incidents avec des adversaires de mauvaise foi. La face se durcissait alors, les yeux devenaient fulgurants, comme si se fut concentrée en eux cette formidable force de volonté que l'on ne pouvait d'ordinaire mesurer que par l'œuvre de toute sa vie. Il était alors évident pour tous que rien, rien au monde, ne l'eût fait bouger d'un pouce.

Dans la vie quotidienne, cette volonté se dépensait dans un travail strictement organisé. Tout ce qui le dérangeait sans raison l'irritait extrêmement, il détestait les conversations sans but, les visites non annoncées, les contretemps, les retards dans les rendez-vous. Tout cela sans pédanterie, bien sûr. Si une question importante se présentait, il n'hésitait pas un instant à bouleverser tous ses plans, mais il fallait qu'elle en valût la peine. Lorsqu'il y avait le moindre intérêt pour le mouvement, il dépensait son temps et ses forces sans compter, mais d'autant plus s'en montrait-il avare lorsqu'ils menaçaient d'être gaspillés par l'insouciance, la légèreté ou la mauvaise organisation des autres. Il économisait la moindre parcelle de temps, cette matière la plus précieuse dont la vie soit faite. Toute sa vie personnelle était fortement organisée par cette qualité qui s'appelle en anglais *singleness of purpose*. Il établissait une hiérarchie des tâches, et ce qu'il entreprenait, il le menait jusqu'au bout. Normalement, il ne travaillait pas moins de douze heures par jour, parfois beaucoup plus, quand il le fallait. Il restait le moins longtemps possible à table et après avoir partagé ses repas pendant plusieurs années je ne me souviens pas l'avoir jamais vu prêter quelque attention particulière à ce qu'il mangeait ou buvait. « Manger, se vêtir, toutes ces misérables petites choses qu'il faut répéter chaque jour... », me disait-il une fois. Sa seule distraction, il ne pouvait la trouver que dans une grande activité physique. La simple marche ne le reposait guère. Il marchait vivement, silencieusement, et l'on voyait que son esprit travaillait toujours ; de temps à autre il posait une question : « Quand avez-vous répondu à cette lettre ? ». « Pourriez-vous me retrouver cette citation... ? ». Son repos ne pouvait être qu'un exercice violent. En Turquie, ce fut la chasse et surtout la pêche, la pêche en mer, compliquée, mouvementée, où le corps doit se dépenser sans compter. Lorsque la pêche avait été bonne, c'est-à-dire bien fatigante, il se mettait au travail, en rentrant, avec une ardeur redoublée. Au Mexique, où la pêche était impossible, il inventa la récolte des cactus, d'un poids énorme, sous un soleil de feu.

La sécurité avait naturellement ses obligations. Durant les onze années et demie de sa troisième émigration, c'est seulement pendant quelques mois, à certains moments de son séjour en France et en Norvège, que Lev Davidovitch put se promener librement, c'est-à-dire sans garde, dans la campagne, alentour de sa demeure. D'ordinaire, chacune de ses sorties était une petite opération militaire. Il fallait à l'avance établir toutes les dispositions, fixer soigneusement l'itinéraire. « Vous me traitez comme un objet », disait-il parfois, dissimulant sous un sourire ce qu'il pouvait y avoir d'impatience dans cette remarque.

Des camarades qui l'aidaient, il réclamait le même esprit de méthode qu'il observait dans son travail. Plus ils étaient proches de lui, et plus il leur demandait, moins il s'embarrassait de formalités. Il voulait de la précision partout, une lettre sans date, un document sans signature l'irritaient toujours, comme en général tout laisser-aller, tout négligé, toute

nonchalance. Faire bien ce que l'on fait et le faire jusqu'au bout. Et pour cette règle, il ne faisait pas de distinction entre les petites besognes quotidiennes et le travail intellectuel : mener ses pensées jusqu'au bout, c'est là une expression qui se retrouve souvent sous sa plume. Il se montrait toujours très attentif pour la santé de ceux qui l'entouraient. La santé, c'est un capital révolutionnaire qu'il ne faut pas gaspiller. Il se fâchait de voir quelqu'un lire avec un mauvais éclairage. Il faut risquer sans hésiter sa vie pour la révolution, mais pourquoi abîmer ses yeux lorsqu'on peut lire confortablement, rationnellement ?

Dans les entretiens avec Lev Davidovitch, ce qui frappait surtout le visiteur, c'était sa capacité de se retrouver dans une situation nouvelle, inconnue de lui jusqu'alors. Il savait l'intégrer dans sa perspective générale, mais, d'autre part, il pouvait toujours donner des conseils concrets, immédiats. Durant sa troisième émigration, il eut souvent l'occasion de s'entretenir avec des visiteurs de pays qu'il ne connaissait pas directement. Ce pouvait être des pays des Balkans ou de l'Amérique latine, il n'en savait pas toujours la langue, il n'en suivait pas la presse et ne s'était jamais particulièrement intéressé à leurs problèmes spécifiques. Il laissait d'abord parler son interlocuteur, inscrivant de temps à l'autre quelques brèves annotations sur une petite feuille de papier devant lui, demandant parfois quelques précisions : « Combien de membres dans ce parti ? ». « Cet homme politique n'est-il pas un avocat ? ». Puis il parlait. La masse de renseignements qu'on avait apportés s'organisait alors. On distinguait bientôt les mouvements des différentes classes et des différentes couches à l'intérieur de ces classes, ensuite, lié à ces mouvements, se révélait le jeu des partis, groupes et organisations, puis la place et l'action des divers personnages politiques, jusqu'à leur profession et leurs traits personnels, s'inscrivaient logiquement dans le tableau. Le naturaliste français Cuvier se faisait fort, avec un seul os, de reconstituer tout un animal⁴. Avec son énorme connaissance des réalités sociales et politiques, Trotsky pouvait se livrer à un travail analogue. Son interlocuteur restait toujours émerveillé de voir combien profondément il avait su pénétrer dans la réalité du problème particulier et il quittait le bureau de Trotsky, connaissant maintenant un peu mieux son propre pays.

A chaque instant on sentait chez Trotsky une immense expérience, non pas seulement inscrite dans la mémoire, mais organisée, profondément et longuement méditée. On percevait aussi que l'organisation de cette expérience s'était faite autour de principes qu'elle avait rendus inébranlables. Si Lev Davidovitch détestait la routine, s'il était toujours prêt à dégager des tendances nouvelles, le moindre essai d'innovation dans le domaine des principes lui faisait dresser l'oreille. « Retailler la barbe de Marx », telle était son expression pour toutes ces tentatives de mettre le

4. Il s'agit de Georges Cuvier (1769-1832).

marxisme au goût du jour, et il avait pour elles un mépris non dissimulé.

Le style de Trotsky fait l'objet d'une admiration universelle. C'est sans doute à celui de Marx qu'on peut le mieux le comparer. Cependant, la phrase de Trotsky est moins ample que celle de Marx, chez qui l'on sent, surtout dans les œuvres de jeunesse, la richesse des ressources universitaires. Le style de Trotsky atteint ses effets à l'aide de moyens extrêmement simples. Son vocabulaire, spécialement dans les écrits proprement politiques, reste assez limité. La phrase est courte, avec des subordinées peu nombreuses. Ce qui fait sa force, c'est qu'elle est solidement articulée, le plus souvent avec des oppositions fortement marquées, mais toujours bien balancées. Cette sobriété de moyens donne au style une grande fraîcheur et, pourrait-on dire, de la jeunesse : Trotsky, dans ses écrits, est bien plus jeune que Marx. Trotsky sut tirer profit de la syntaxe russe qui, grâce aux déclinaisons, permet de bouleverser l'ordre des mots à l'intérieur de la phrase, donnant ainsi à l'expression de la pensée un relief et une force difficiles à atteindre, avec des moyens aussi réduits, dans les langues occidentales modernes. Difficiles à traduire aussi. Lev Davidovitch exigeait une fidélité mathématique de ses traducteurs et s'élevait en même temps contre les règles grammaticales qui ne permettaient pas, dans la langue étrangère, une expression de sa pensée aussi directe et aussi concise. Comparé à celui de Lénine, le style de Trotsky l'emporte, et de loin, par sa clarté et son élégance, sans rien perdre de sa puissance. La phrase de Lénine, souvent s'encombre, se surcharge, se désorganise. La pensée, semble-t-il, écrase parfois son expression. Trotsky dit une fois que dans Lénine on peut découvrir le moujik russe, mais élevé à un degré génial. Bien que le père de Lénine fut fonctionnaire provincial et celui de Trotsky fermier, c'est Trotsky qui est le citadin en face de Lénine, sans doute à cause de sa race. On peut le noter immédiatement dans la différence des styles, sans chercher ici à dégager cette opposition dans les autres aspects de ces deux personnalités géantes.

Lorsque Trotsky fut déporté en Turquie, le passeport que lui remirent les autorités soviétiques indiquait comme profession : écrivain. Et en effet, il fut un grand, un très grand écrivain. Si l'inscription du bureau-crata fait sourire, c'est que Trotsky fut tellement plus qu'un écrivain ! Il écrivait avec facilité, pouvant dicter pendant plusieurs heures d'affilée. Mais il relisait et corrigeait ensuite soigneusement le manuscrit. Pour certain de ses grands écrits, tels l'Histoire de la révolution, il y a derrière le texte définitif deux manuscrits successifs, mais, dans la majorité des cas, un seul. Son énorme production littéraire, où l'on trouve des livres, des brochures, d'innombrables articles, des lettres, de hâtives déclarations à la presse, des notes de toutes sortes, est, bien entendu, inégale. Des parties en sont plus travaillées que d'autres, mais pas une phrase n'en est négligée. Dans cette formidable accumulation d'écrits, prenez cinq lignes au hasard et vous y reconnaîtrez toujours Trotsky l'inimitable. Le volume

aussi en est impressionnant et à lui seul témoignerait d'une volonté et d'une capacité de travail peu communes. On a recueilli de Lénine trente tomes d'œuvres complètes, plus trente-cinq volumes de correspondance et de notes diverses. Trotsky a vécu sept ans de plus que Lénine, mais ses écrits, de ses grands livres jusqu'aux brèves notes personnelles, occuperont sans doute un volume triple. Dans les onze ans et demi de sa troisième émigration il amassa une œuvre qui remplirait honorablement une vie entière. On peut dire que la plume ne quitta jamais sa main, et quelle main !

Trotsky s'est mis tout entier dans ses livres. Le contact personnel de l'homme ne modifiait pas, mais précisait et creusait le portrait qu'en avait donné la lecture de ses écrits : passion et raison, intelligence et volonté, portées l'une et l'autre à un degré extrême, mais en même temps se fondant l'une dans l'autre. Dans tout ce que faisait Lev Davidovitch, on sentait qu'il y mettait tout son être. Il répétait souvent les mots de Hegel : rien de grand en ce monde ne se fait sans passion, et il n'avait que mépris pour les philistins qui s'élèvent contre le « fanatisme » des révolutionnaires. Mais l'intelligence était toujours là, en équilibre merveilleux avec la fougue. On ne pouvait d'ailleurs songer à découvrir une opposition : c'était la volonté invincible, parce que la raison voyait fort loin. Il faudrait encore citer Hegel : *Der Wille ist eine besondere Weise des Denkens*⁵.

Juillet 1941

Maurice Paz

Quatre jours avec Trotsky¹

— « Alors, vous ne me reconnaissez pas ? ».

Je suis resté, en effet, sans voix, comme interdit, lorsqu'après trois jours de voyage, je me suis trouvé en face de lui, dans cette chambre d'hôtel.

Comment ne le reconnaîtrais-je pas, malgré sept années écoulées depuis la dernière rencontre ?

Certes, les cheveux en auréole sont devenus des cheveux gris ; le pli qui marque dans les joues la contracture d'une mâchoire puissante s'est accentué, et le visage rasé — sur le bateau qui l'amenait à Constantinople — fait contraste avec la physionomie qu'ont popularisée tant de photographies. Mais qui pourrait s'y méprendre ? Ce sont, derrière les larges cercles des lunettes, les mêmes yeux au regard d'aigle et d'un bleu magnétique, le même front monumental, la large bouche volontaire, et — je ne fais pas de littérature — c'est toujours la même impression d'une force surhumaine. Oui, c'est bien Trotsky, c'est le compagnon de Lénine, le chef de la Révolution d'Octobre, et la rencontre, après toutes ces épreuves, me laisse sans paroles.

Mon émotion, la sienne aussi — enfin, un ami ! — ne peuvent s'exprimer autrement que dans une accolade fraternelle.

Nous parlons. Sans ordre. Et des phrases précipitées et bourrées d'incidentes. Demain, nous serons plus méthodiques, mais comment ordonner quand il y a tant de choses à se dire ?

Et tout d'abord, comment est-il, après cette dure année de déportation à Alma-Ata, dans le pays qui lui fut choisi par Staline comme lieu de relégation, sans doute parce que « la malaria y partage son empire avec la lèpre et la peste » ?

1. Publié pour la première fois dans *Contre le courant*, n° 25-26 du 22 mars 1929. Maurice Paz (né en 1896), avocat, animait avec Lorient pendant plusieurs années une opposition qui s'était constituée contre le régime du parti français sous la férule de Treint et se réclamait de l'Opposition russe.

5. « La volonté est une forme particulière de la pensée ».

Effectivement, la malaria s'est emparée de lui et, s'il parle peu volontiers de sa santé, sa femme et son fils, qui partagent son exil et qui furent eux aussi en proie aux mêmes fièvres, me disent que Lev Davidovitch leur donna bien de l'inquiétude pendant une certaine période où le mal avait pris une forme suraiguë. Actuellement encore, la malaria n'a pas lâché Trotsky, mais elle semble s'atténuer. Périodiquement, des accès de fièvre accompagnés de violents maux de tête, viennent encore attester la virulence du mal.

Cette malaria s'attaque à un organisme surmené par douze années incroyables d'activité et de fatigues, douze années de révolution. Elle vient s'ajouter à la goutte, des plus tenaces, et une entéro-colite chronique qui oblige notre camarade à suivre un régime très sévère et à penser enfin à se soigner.

À l'heure où paraîtront ces lignes, la question du visa sera, je l'espère, résolue, et Trotsky pourra se rendre en Allemagne pour recevoir les soins que nécessite son état. Il n'a jusqu'à présent demandé officiellement asile qu'à l'Allemagne où il pourrait avoir recours aux médecins qui l'ont déjà soigné. Mais, dans d'autres pays, des amis ont déjà fait des démarches officieuses et, si les intrigues de Staline devaient réussir à interdire à Trotsky l'entrée du Reich, il faut bien compter qu'il trouverait ailleurs un accueil plus hospitalier — en Hollande, peut-être...

En résumé, notre camarade n'est nullement diminué dans sa puissance de travail mais il lui faut se résoudre *pour quelque temps* au repos. Ce sera dur, on le conçoit, quand on sait l'activité d'un Trotsky, mais ne vaut-il pas mieux se résoudre à donner ce gage à l'avenir?

**

Amené de force d'Odessa à Constantinople sur le vaisseau soviétique *Illitch*, sous l'escorte du G.P.U., Trotsky a d'abord logé pendant les trois premières semaines au consulat soviétique.

On lui avait formellement promis, avant son embarquement que, pour assurer un minimum de sécurité, deux de ses collaborateurs les plus proches, Sermuks et Poznansky² — actuellement emprisonnés en Sibérie — seraient autorisés à le rejoindre par le bateau le plus prochain.

2. Nikolai M. *Sermuks* était pendant la guerre civile chef du train blindé et secrétaire-dactylographe de Trotsky. Il avait été arrêté à Alma-Ata et disparut en prison ou déportation. Igor M. *Poznansky* était étudiant à Pétrograd quand il se mit au service de Trotsky avant octobre 1917. Il servit dans l'Armée rouge, organisa ses premiers détachements de cavalerie, entra ensuite dans le secrétariat de Trotsky. Il fut arrêté également à Alma-Ata en 1928, fut longtemps emprisonné dans l'isolateur de Verkhneouralsk. Un des dirigeants en 1936 de la grève des prisonniers de Vorkouta, il fut exécuté en mars ou avril 1938 à la «briquetterie».

«Et si en cela encore vous me trompez?, demanda Trotsky. — Dans ce cas, alors, vous auriez le droit de me traiter de canaille, répliqua l'homme du G.P.U. — Ce serait pour moi, riposta notre camarade, une bien piètre consolation!»

Pouvait-on attendre autre chose que de fausses promesses de la part de Staline? Un jour, on lui annonça que Sermuks et Poznansky ne viendraient pas; en même temps, on le mettait en demeure de quitter sur-le-champ le consulat. En dehors de l'impossibilité de trouver aussitôt un logement à Constantinople, réalise-t-on ce que c'est pour Trotsky, qui précisément a libéré la Crimée de l'armée de Wrangel³, que d'être littéralement jeté dans cette ville où se terrent trente mille wrangéliens? Il est bien difficile aux camarades d'Occident de mesurer toute l'étendue de ce danger. Je m'en suis convaincu au cours de mon voyage.

Faute de logement, les gens du G.P.U. lui choisirent un hôtel. Sous la menace d'une expulsion violente, en pleine nuit, notre camarade fut conduit à sa résidence actuelle ainsi que sa femme et son fils.

«Tout cela, me disait-il, je le raconterai quelque jour, lorsque j'en aurai le loisir. Les camarades verront à quels procédés policiers est descendue la lutte contre l'Opposition.»

En attendant, une question brûlante se pose; comment pourrions-nous à la sécurité de Trotsky? Comment pourrions-nous remplacer la protection qu'aurait constitué la présence auprès de lui de Sermuks et de Poznansky?

**

Au cours de ces journées si pleines, où nous vérifions notre accord en discutant les questions essentielles, les instants de délasserment sont consacrés aux souvenirs. Souvenirs des premières années d'Octobre. Souvenirs, si abondants, sur Lénine, dont nous feuilletons les lettres photographiées (les originaux ayant tous été remis à l'Institut Lénine). Portraits de militants, de ceux qui ont disparu, de ceux aussi qui se sont encore grandis dans la dure et ingrate lutte oppositionnelle, un Smilga, un Rakovsky, un Beloborodov⁵ et tant d'autres, des jeunes aussi, comme

3. Piotr N. *Wrangel* (1878-1928), général tsariste, fut le dernier des chefs «blancs»: il avait l'appui du gouvernement français.

4. Ivar T. *Smilga* (1892-1937), letton, bolchevik en 1907, avait occupé de hautes responsabilités dans l'Armée rouge, puis dans l'économie. Membre de l'Opposition, il capitula en juin 1929, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté et exécuté sans jugement. Ce fut également le sort d'Aleksandr G. *Beloborodov* (1891-1937), ouvrier, bolchevik en 1908, responsable de l'exécution du tsar et de sa famille. Khristian G. *Rakovsky* (1873-1941), un personnage bien connu de l'univers socialiste avant 1914, avait été le porte-drapeau de l'Opposition en U.R.S.S. jusqu'en 1934 où il devait capituler après des années terribles.

Boris Livshitz et Iakovine⁵, qui ont apporté la contribution de leur dévouement et de leur travail.

«Vous ne pouvez pas imaginer, me disait Trotsky, ce que la vie intellectuelle des déportés a pu être active. A Alma-Ata, après les premières semaines, avant la suppression de toute correspondance et l'isolement rigoureux des derniers temps, nous étions parvenus à nous lier à bien des camarades, malgré que le G.P.U. s'employât activement à retarder les lettres, à les intercepter. Toutes les grandes questions à l'ordre du jour ont été abordées par nos camarades, quelquefois dans de simples lettres, quelquefois dans des études sérieuses, documentées. Quel bouillonnement, quelle ardeur dans la discussion! (C'est ce que Iaroslavsky⁶ interprète, à l'aide de quelques lettres volées, comme la «décomposition» de l'Opposition!). Il faudrait que les camarades de partout apprennent à connaître ce mouvement de l'Opposition déportée, que l'on sache non seulement le répression subie, mais aussi le travail accompli»...

5. Boris S. *Livshitz* (1896-1949) diplômé de l'Institut des professeurs rouges, fut un des premiers de la jeune génération à capituler. Grigori Ia. *Iakovine*, également diplômé de l'I.P.R., historien, fut le responsable clandestin de l'Opposition dans le centre de Moscou jusqu'à son arrestation en 1929. Il fut enfermé ensuite à l'isolateur de Verkhnéouralsk où il co-rédigea les «Thèses des Trois» (*Cahiers Léon Trotsky* n° 6). Il était membre du comité de grève de Vorkouta en 1936-37 et fut le premier prisonnier exécuté à la briquetterie en mars 1938.

6. Minei Gubelman, dit Emelian *Iaroslavsky* (1878-1943) avait adhéré au parti en 1898; vieux-bolchevik, communiste de gauche en 1918, il fut l'exécutant de Staline dans les questions «idéologiques» et la lutte contre l'Opposition jusqu'à sa disgrâce en 1932.

Louis Saufrignon

Comment j'ai vu Léon Trotsky¹

Café de la Poste, 12 heures, le 10 septembre 1933. En compagnie de Roger Turquois et de Mary Philippe², nous attendons quelqu'un; qui, nous l'ignorons; l'avant-veille, Molinier³ m'avait téléphoné en me disant: «Trouvez-vous à 11 h. dimanche, au café de la poste à Royan». Nous sommes en retard d'une heure. Nous nous installons à l'intérieur du café, à boire l'apéritif; nous examinons tous les clients; à cette heure-là, ils sont nombreux; nous ne perdons pas de vue la porte d'entrée. Un jeune homme entre, pantalon bleu de toile, chemisette blanche, il examine l'intérieur et vient s'asseoir derrière nous⁴; j'ai dans le poche le tome 1 de *l'Histoire de la révolution russe* par Trotsky. Je le sors et le place de façon à ce que le jeune homme puisse le voir; une demi-minute après, il est à côté de moi me disant: «Vous êtes le camarade Saufrignon?».

Après déjeuner, nous partons, Turquois nous conduit dans sa 201 Peugeot, le jeune homme nous précède sur une motobécane.

1. Ce texte (Houghton Library, BMS Rus 13, série D), reproduit avec la permission de la Houghton Library, est le témoignage d'un cheminot de Poitiers, Louis Saufrignon, destiné à la commission Dewey. Louis Saufrignon avait été un des pionniers du P.C. dans cette région: secrétaire du rayon de Le Blanc, puis secrétaire fédéral dans la Vienne, et dirigeant du syndicat des cheminots. Il était entré en opposition à la «bolchevisation» en 1924 et devait rejoindre les trotskystes en 1935.

2. Roger *Turquois* était instituteur à Sossay dans la Vienne. Mary *Philippe* (1897-1961), d'abord ouvrier plombier à Poitiers, puis secrétaire du syndicat du bâtiment de Poitiers, avait appartenu aux groupes animés par Treint, «L'Unité léniniste» puis le «Redressement communiste». Il avait été exclu du P.C. en 1928. Sans travail, il s'était reconverti et était devenu jardinier à Poitiers.

3. Raymond *Molinier* (né en 1904), dirigeant de la Ligue communiste, assurait les contacts extérieurs de la maison de Saint-Palais où habitaient les Trotsky. Il connaissait Saufrignon depuis plusieurs années.

4. Ce jeune homme était Léon Sedov, fils aîné de Trotsky.

A 13 h. 30, nous arrivons à St-Palais sur Mer devant la villa «Les Embruns». Un camarade ouvre la porte du jardin; la voiture garée dans une allée, nous sommes conduits dans une pièce du rez-de-chaussée où on nous dit d'attendre, le camarade Trotsky, sur l'ordre du docteur, faisant la sieste tous les après-midi.

Quelques minutes après, Craipeau et Naville⁵ nous rejoignaient et nous partions ensemble au fond du jardin au bord de la falaise, pour causer. Devant nous, la mer, au fond, le phare de Cordouan, au loin Royan et St Georges de Didonne, ciel d'une pureté exquise. Nous causons, attendant avec impatience le moment où le grand homme pourra nous rejoindre; nous étions là depuis cinq minutes, lorsque, de la maison, Léon Trotsky sortit, et d'un pas pressé se dirigea vers nous, pantalon et veste blanche, en espadrilles, tête nue. «Comment, s'exclama-t-il, des camarades français viennent me voir et personne ne me prévient?». Présentations. «Voulez-vous venir dans mon bureau?». Nous fûmes sidérés de tant de simplicité et d'aménité. Comment, c'est cet homme si affable, si avenant, qui a fait trembler tous les gouvernements bourgeois? C'est cet homme qui, avec Lénine, a été le héros de la révolution russe, le créateur de l'Armée rouge, celui qui a permis à la révolution de vivre et de se développer?

Ces sont ces impressions qui tout d'abord nous assaillent. Nous pensions voir un homme, grand certes, mais distant, s'imposant à nous par sa force et sa puissance et peut-être, après sa proscription, amer et aigri. Nous pensions le trouver acerbe pour ses adversaires de l'I.C., mordant et implacable; erreur, nous l'avons vu serein et calme, causant sans acrimonie.

Il nous développa sa conception du nouveau parti et de la IV^e Internationale. Je lui posai une question. «En somme, vous proposez de tout recommencer?». — «C'est cela même», répondit-il.

Pas d'impatience dans sa façon d'envisager le problème, il nous expliqua avec clarté ce qui milite en faveur de sa conception, sans rien nous cacher des difficultés du problème, rien n'est laissé au hasard, on sent que tout est pesé et réfléchi mûrement.

La conversation se déroula pendant trois heures consécutives, quelquefois politique, presque toujours anecdotique. Il nous relata ses démêlés avec le général Niessel⁶, la visite que le président Herriot⁷

5. Yvan Craipeau (né en 1911) et Pierre Naville (né en 1904) habitaient la maison de Trotsky à titre temporaire, assurant la garde et menant des discussions.

6. Le général Henri Niessel (1866-1955) avait dirigé à partir de 1917 la mission militaire française en Russie.

7. Edouard Herriot (1872-1955), dirigeant radical-socialiste, président du premier gouvernement du Cartel des Gauches, avait été reçu officiellement à Moscou par Trotsky, encore commissaire à la Guerre.

lui fit à Moscou. Souvent interrompu, toujours avec affabilité, mais sans condescendance, il s'arrêtait pour nous laisser exposer notre point de vue; il le complétait alors, clarifiant le sujet ou bien déclarait «Très juste».

Je lui demandai à brûle-pour point: «Que pensez-vous de Staline? C'est un homme d'une prodigieuse volonté», répondit-il simplement. Vers 17 h., je déclarai qu'il était temps de partir, ne voulant pas abuser de ses instants. «Pas du tout, nous dit-il, je vous assure que je suis, au contraire, très content de causer avec vous».

Le 11 sept(embre) 1933.

Ce qui précède est la copie des notes que j'ai prises à notre retour de la visite à Léon Trotsky.

(signé) Saufrignon

Trotsky¹

« Trotsky (...) possédait en lui toutes les qualités requises pour l'art de la destruction civique — les capacités d'organisation d'un Carnot, la droite et indifférente intelligence d'un Machiavel, les qualités d'orateur de masse d'un Cléon, la férocité de Jack l'éventreur, la dureté de Titus Oates. Aucune trace de compassion, aucun sens d'humanisme, aucune appréhension du spirituel n'affaiblissaient sa grande et infatigable capacité d'action. Comme le bacille du cancer, il torturait, il assassinait pour satisfaire sa nature. Il trouva une femme qui partageait sa foi communiste. Elle travailla et complota à ses côtés, elle partagea son premier exil. Elle lui donna des enfants. Elle l'aida à s'évader. Il l'abandonna ».

(Churchill, *op. cit.*, p. 200)

Le moteur s'arrêta devant une porte à claire-voie, et aussitôt le battement de la mer toute proche emplit le silence. Enfin, peu à peu, avançant dans le rayon de nos phares, derrière un jeune camarade prudent qui portait une torche électrique, montèrent des souliers blancs, un pantalon blanc, une veste de pyjama, jusqu'au col... La tête demeurait dans l'ombre nocturne. J'ai vu quelques-uns des visages où devraient s'exprimer des vies capitales : presque tous sont des visages absents. J'attendais avec plus que de la curiosité ce masque marqué par l'un des derniers grands destins du monde et qui s'arrêtait, ébloui, au bord du phare.

Dès que se précisa cet éblouissant fantôme à lunettes, je sentis que toute la force de ses traits était dans sa bouche aux lèvres plates, tendues, extrêmement dessinées, de statue asiatique. Il riait pour mettre à l'aise un camarade, d'un rire de tête qui ne ressemblait pas à sa voix — un rire qui montrait des dents très petites et très écartées, des dents extraordinairement jeunes dans ce fin visage à la chevelure blanche — à la fois obligeant et contraint et qui signifiait : « Faisons vite la part de la cordialité, et passons aux choses sérieuses. »

Les choses sérieuses, à cette époque dont, par le séjour en France, l'activité directe se trouvait exclue, c'était, en somme, l'exercice de l'intelligence. Dans le grand bureau où un revolver servait de presse-papier, la présence de Trotsky posait à la pensée l'une des plus fortes questions : le rapport du caractère et du destin.

On prête aux aveugles un jugement très sûr ; je crois que c'est parce qu'ils jugent des hommes par leur voix. Certes, rien, ni visage, ni rire, ni

1. Paru dans *Marianne*, n° 79, 25 avril 1934. © Succession André Malraux. André Malraux (1901-1976), romancier déjà mondialement connu, avait versé de l'argent au compte de *La Vérité* et rencontré à plusieurs reprises des dirigeants de la section française. Il se rendit à Royan en août 1934.

démarche, *n'exprime* un homme, parce que l'homme n'est pas exprimable; mais de tous ces masques troués, c'est assurément le ton de la voix qui livre le plus de chair véritable. Trotsky ne parlait pas sa langue; mais, même en français, le caractère principal de sa voix est la domination totale de ce qu'il dit — l'absence de l'insistance par quoi tant d'hommes laissent deviner qu'ils veulent en convaincre un autre pour se convaincre eux-mêmes, l'absence de volonté de séduction. Les hommes supérieurs ont presque tous en commun, quelle que soit la maladresse de certains à s'exprimer, cette densité, ce centre mystérieux de l'esprit qui semble venir de la doctrine et qui la dépasse de toutes parts, et que donne l'habitude de considérer la pensée comme chose à conquérir et non à répéter. Dans le domaine de l'esprit, cet homme s'était fait son propre monde et il y vivait. Je me souviens de la façon dont il me dit de Pasternak²:

— Presque tous les jeunes Russes le suivent, en ce moment, mais je ne le goûte pas beaucoup. Je ne goûte pas beaucoup l'art des techniciens, l'art pour spécialistes.

— L'art est d'abord pour moi, répondis-je, l'expression la plus haute ou la plus intense d'une expérience humaine valable.

Je pense que cet art-là va renaître sur toute l'Europe... En Russie, la littérature révolutionnaire n'a pas encore donné une très grande œuvre.

— La véritable expression de l'art communiste, n'est-ce pas non la littérature, mais le cinéma? Il y a le cinéma avant et après *Potemkine*, avant et après *La Mère*.

— Lénine pensait que le communisme s'exprimerait artistiquement par le cinéma. Pour le *Potemkine*, *La Mère*, on m'a beaucoup parlé comme vous. Mais je vais vous dire: ces films, je ne les ai jamais vus. Quand on les a projetés au début, j'étais au front. Plus tard, on en a projeté d'autres; et quand on les a repris, j'étais en exil...»

Cet art des débuts du cinéma révolutionnaire, cet art qui, par tant de points, correspond à sa vie et fait presque partie de sa légende, il ne l'a jamais vu...

— Pourquoi, dis-je, la littérature ne disparaîtrait-elle pas au bénéfice d'un autre art, comme la danse qui exprimait l'art des tribus primitives a été remplacée par nos arts? Le cinéma, nous le faisons partir de la peinture, mais c'est ce qu'il a, je crois, de moins significatif. Ce qui a tué la danse, c'est l'écriture; et il y a dans le cinéma une autre façon d'écrire avec autre chose que des mots, qui pourrait bien tuer l'écriture même: le mot tuant la danse, l'image tuant le mot.»

Il sourit

— Sur la danse, il m'est difficile de vous répondre exactement; vous pensez bien que je connais peu cette chose techniquement. Mais il me

2. Il s'agit de l'écrivain Boris L. Pasternak (1890-1960).

semble que la danse s'est conservée, et qu'elle a seulement évolué. Et qu'elle pourrait bien renaître, même avec tout ce qu'elle possédait autrefois, mais enrichie... *L'humanité n'abandonne pas ce qu'elle a conquis une fois.*

— Elle a abandonné huit cents ans au moins des valeurs antiques, et je crois bien que l'homme de l'an 700 aurait eu un sacré mal à comprendre quoi que ce fût à Périclès — et réciproquement. Et la vie spirituelle de l'Égypte antique lui échappe passablement.

— Pour l'Égypte...»

Il l'écarta de la main: il la connaissait manifestement mal.

Mais pour le christianisme, reprit Trotsky, voyez-vous, je me méfie: je pense que nous avons idéalisé beaucoup le premier christianisme. Il y avait sans doute une grande foule qui ne comprenait pas grand'chose, des mystiques qui étaient moines, et des gens habiles et intéressés qui formaient la majorité de l'Église.»

Recréait-il le christianisme primitif à travers la Russie de sa jeunesse? Il continua:

— Quand le pape, vous savez, était malade, il se faisait soigner par les médecins et non par les prières... Et puis des valeurs antiques ont disparu, mais elles sont revenues.

— Vous me disiez que l'humanité n'abandonnait pas ce qu'elle avait acquis. Il ne vous est donc pas impossible d'admettre la persistance de l'individualisme dans le communisme; d'un individualisme communiste aussi différent de l'individualisme bourgeois, par exemple, que celui-ci l'était de l'individualisme chrétien?

— Voyons, là encore, il faudrait partir de l'économique. Les chrétiens ont pu vivre en fonction de la vie éternelle et ne pas attacher une grande importance à l'individualisme, parce qu'ils étaient très pauvres. Les communistes du plan quinquennal sont un peu dans la même situation, pour d'autres raisons. Les périodes des plans, en Russie, sont nécessairement défavorables à tout individualisme, même communiste...

— Les périodes de guerre sont défavorables de la même façon à l'individualisme bourgeois.

— ... mais après les plans, ou entre les plans, le communisme va appliquer à lui-même l'énergie qu'il applique aujourd'hui à la construction. Je crois que l'esprit du christianisme primitif est inséparable d'une bien grande pauvreté.»

Il est fatigué: son français, plus rapide, devient moins pur, se marque davantage d'un vocabulaire inattendu, auquel «bien» pour «très» donne une inflexion singulière.

— Une idéologie purement collective, uniquement collective, est inconciliable avec le minimum de liberté matérielle qu'impliquent le monde moderne et le communisme, à brève échéance, à très brève échéance.»

Accompagné de son fils, je regagnai la ville, abandonnant la villa nocturne où ses disciples se débattaient dans sa pensée ou s'y abandonnaient, obsédés par sa vérité, tandis qu'au-dessus d'eux, il commençait à reposer d'un sommeil de Vieux de la Montagne.

**

Le lendemain, nous parlâmes de la campagne de Pologne.

— Des spécialistes, en France, prétendent que Toukhatchevsky³ fut battu parce que la tactique de Weygand⁴ consista à changer l'axe de la bataille pendant le combat, tactique qu'ignorait le général russe. Je me méfie toujours des spécialistes en ces matières...

— Toukhatchevsky savait que l'axe de bataille peut être changé. La question n'est pas là. Il y eut deux causes à la défaite: premièrement l'arrivée des Français...

— On l'a dit en France d'une façon qui donnait grande envie de n'en rien croire sans plus ample informé.

— Non: c'est vrai. L'état-major français est arrivé dans ce désordre, ce... désordre n'est pas assez dire (il fit avec la main le geste de mêler). Ce n'était pas leur pays, ils n'avaient pas été bousculés depuis le début de la campagne. Ils ont été bien lucides, ils ont examiné les choses à froid. Deuxièmement: l'armée de Lemberg ne s'est pas dirigée sur Varsovie quand elle devait le faire. Et là est l'essentiel.»

Je sais que Staline était à l'armée de Lemberg...

— Mais, de toute façon, c'était une aventure. J'étais opposé à cela. Nous l'avons fait, en définitive, parce que Lénine a insisté, surtout à cause du prolétariat polonais qu'il était difficile de bien évaluer à cette époque. Ajoutez qu'une armée révolutionnaire est toujours bien nerveuse; quand elle est éloignée de sa base, elle peut être démoralisée par l'échec, surtout après une série de victoires.

— C'est à cela que vous attribuez la défaite de l'armée rouge après ses succès dans la guerre d'occupation?

— Oui. Dans la guerre d'occupation (il écarta les doigts comme pour figurer des rayons) nous étions plus forts parce que nos forces rayonnaient du centre, Moscou.

— L'armée rouge, actuellement, peut-elle tenir contre une armée européenne ou japonaise, industriellement ou chimiquement?

3. Mikhail N. Toukhatchevsky (1893-1937), ancien officier de la Garde impériale passé à l'Armée rouge, en était le chef le plus connu; il avait commandé l'offensive contre Varsovie en été 1920.

4. Maxime Weygand (1867-1965) dont la naissance a donné lieu à bien des hypothèses, entré à titre étranger à Saint-Cyr, avait été le chef d'état-major de Foch, envoyé par le gouvernement français pour organiser la défense de Varsovie.

— Elle peut se trouver très vite au niveau de n'importe laquelle. Mais l'armée japonaise n'est pas du tout ce que l'on croit en Europe. Vous croyez que c'est l'armée allemande de 1913; c'est plutôt l'armée d'une nation européenne de second ordre. C'est une armée qui n'a nullement donné sa mesure, qui n'a jamais combattu une véritable armée d'Occident.

— J'entends bien que, pour la Russie, la guerre russo-japonaise fut une guerre coloniale alors qu'elle était pour le Japon une guerre nationale. Mais le transsibérien n'en est pas moins un chemin de fer à voie unique aujourd'hui encore. Sans doute la Russie essaierait-elle de mettre le Japon dans la même situation qu'elle, en ne combattant pas en Mandchourie?

— Je pense que nous combattrions sur le Baïkal.»

Pour la première fois, il disait «Nous». Le visage était plus intense, comme si son attention s'était ramassée; il venait de perdre ce minimum de distraction qu'il y a dans toute conversation, même attentive. Peut-être n'y avait-il là que la pensée, l'intensité des choses longuement, souvent méditées. Je me méfiai de ce Kremlin, de cette armée rouge qui venaient d'envahir la pièce ouverte sur les pins parasols et les arbres brûlés, par la seule puissance de ce qu'une vie historique traîne après elle, alors même qu'elle ne s'y complait pas. Je pensais à Dupleix mourant dans sa petite chambre de Paris, ruiné et humilié, transformé en perpétuel solliciteur, mais mourant sur l'oreiller bourré de ses cartes des Indes.

— Pourtant, reprit-il, il serait dangereux pour un gouvernement aussi autoritaire que celui-là (il veut dire: le russe) de se retirer si loin...

— Bessedovsky⁵, dans ses *Mémoires* — qui m'inspirent évidemment une confiance relative — affirme que Staline abandonnerait jusqu'à Irkoutsk pour avoir les mains libres dans la Révolution chinoise.

— Je ne le crois pas. A des discours d'un quelconque Bessedovsky, l'autre, exaspéré, a pu répondre cela; (l'autre, c'est Staline) mais c'était une façon de parler. Et puis, il ne s'agit pas de faire la guerre en Sibérie avec l'armée rouge seulement. De plus, le premier ennemi du Japon n'est pas l'U.R.S.S.. Que Roosevelt⁶ réussisse ou échoue, il va être contraint à trouver de nouveaux débouchés.

— Il y a l'Amérique Latine.

— C'est déjà fait. Et ça ne suffira pas. *Les Américains abandonnent de plus en plus le principe de la porte ouverte en Chine*. Ils vont être amenés à prendre la Chine, purement et simplement. Ils diront: «Les autres nations ont toutes les colonies, la plus grande nation économique du monde doit en avoir aussi.» Qui les en empêchera? L'Europe sera

5. Grigori Z. Bessedovsky était un diplomate qui avait demandé l'asile politique en France en 1929.

6. Franklin D. Roosevelt (1882-1945) était alors au cours de son premier mandat de président des Etats-Unis.

assez occupée. La Chine colonie américaine, la guerre avec le Japon est inévitable.»

Après le dîner, tandis que les autres mangeaient, nous marchâmes dans le jardin. Le soir tombait, le même beau soir qu'hier; la chaux des maisons éparées dans la campagne, ou dans les trous de la forêt déjà noire, était d'un blanc bleuâtre, à vague aspect de phosphorescence mate. La conversation fut moins tendue, moins rigoureuse. Il me parla du *Lénine* auquel il allait travailler, un ouvrage de l'importance de *Ma Vie*, — qu'il n'aime pas — où il reprendrait tous les thèmes de philosophie et de tactique sur lesquels il ne s'est pas encore expliqué. Passa un chat, qui fila aussitôt: l'un des grands chiens-loups de Trotsky se balladait avec nous.

— Est-ce vrai que Lénine aimait beaucoup les petits chats? Vous savez que Richelieu⁷ en avait toujours sur sa table une corbeille pleine...

— Pas spécialement les chats: tout ce qui était petit. Surtout les enfants. Peut-être parce qu'il n'en avait pas. Il adorait vraiment les enfants. En art, ses goûts étaient nettement tournés vers le passé. Mais il disait des artistes: «Il faut les laisser faire».

— Attendait-il du communisme un nouveau type humain, ou prévoyait-il dans ce domaine une certaine continuité?

Trotsky réfléchit. Nous marchions en face de la mer, qui tapait tranquillement sur les rochers, dans une paix absolue.

— Un homme nouveau, répondit-il, certainement. Pour lui, les perspectives du communisme étaient *infinies*.»

Il réfléchit de nouveau. Je pensais à ce qu'il me disait le matin, et lui aussi sans doute.

— Mais, dis-je, il me semble que pour vous...

— Non, au fond, je pense comme lui.»

Ce n'était nullement par orthodoxie. Il me sembla que malgré la préparation de la Révolution, la guerre civile et le pouvoir, il ne s'était jamais posé la question sous cette forme. Sans doute voulait-il dire qu'il croyait d'abord à une continuité entre les types humains, puis à une séparation de plus en plus tendue. Ce qui passa tout à coup sous ses paroles, et ce que je crus sentir de Lénine à travers lui, ce fut la volonté d'expérimenter, dès qu'il se trouvait dans un domaine que le marxisme ne régissait pas. En somme, chez lui, le désir de connaissance menait à l'acte. C'est ici, plus que dans les conversations politiques, que je sentis le plus vivement l'homme d'action.

La mer frappait toujours les rochers dans la nuit qui commençait.

— Voyez-vous, dit-il, l'important est: voir clair. Ce qu'on peut attendre du communisme, c'est d'abord plus de clarté. Il faut délivrer

7. Armand de Richelieu (1593-1642) fut pendant plus de vingt ans le tout puissant ministre de Louis XIII.

l'homme de tout ce qui l'empêche de voir. Le délivrer des faits économiques qui l'empêchent de penser. Et des faits sexuels qui l'en empêchent aussi. Là, je crois que la doctrine de Freud⁸ peut être bien utile.

— Je vois à la fois dans Freud un détective de génie, l'homme qui a ouvert un des plus grands domaines de la psychologie, et un philosophe désastreux. Mais croyez-vous que lorsque l'humanité échappe à la mobilisation — religieuse, nationale ou sociale — qui lui permet d'agir au lieu de se penser, la présence de la mort retrouve nécessairement sa force?

— Je crois que la mort est surtout un décalage d'usure. D'une part l'usure du corps, d'autre part celle de l'esprit. Si les deux se rejoignaient, ou se faisaient en même temps, la mort serait simple... il n'y aurait pas de résistance...»

Il avait soixante ans, il était gravement malade. «Il n'y aurait pas de résistance...»

**

J'écris ceci au retour d'une salle populaire, où l'on projetait un documentaire sur les dernières fêtes de Moscou. A travers la Place Rouge, bras dressés sous des avirons ou des lances de walkyries, des jeunes filles viriles passaient devant la tribune où tous les dirigeants de l'U.R.S.S. les regardaient, écrasés par de gigantesques portraits de Lénine et de Staline. La foule a applaudi comme le font les foules: moins pour marquer un enthousiasme qu'une approbation. Combien, parmi elle, en ce jour où vous appartient cette actualité dérisoire par quoi vous êtes le sujet de conversation du bien-pensant après avoir été le fantôme opiniâtre de sa peur, combien ici, pensaient à vous? A coup sûr, beaucoup. Avant le film, il y avait eu des discours, pour Thaelmann en particulier: l'orateur qui eût osé parler de vous, le premier moment d'inquiétude passé, eût écrasé bien vite, à la fois l'hostilité bourgeoise et les prudences orthodoxes: cette multitude qui vous tait, vous l'habitez comme un remords. Je la connais, je l'ai rencontrée à tous les meetings: j'entends encore sa sourde *Internationale* qui montait de la vaste salle en contre-bas de Luna-Park lorsqu'à la sortie elle voyait s'élever en s'approchant à la hauteur du trottoir, comme au cinéma, les pattes des chevaux, le poitrail, des têtes hostiles des mobiles presque perdus dans la nuit, le reflet parallèle des lumières

8. Sigmund Freud (1856-1939), est le père de la psychanalyse.

électriciens sur leurs casques... Ce sont les mêmes qui viennent inlassablement écouter les orateurs, qu'ils parlent au nom de Sacco et de Vanzetti, de Torgler ou de Thaelmann⁹, parce qu'ils parlent au nom de prisonniers; les mêmes qui cachent leur générosité comme s'il suffisait d'être une brute pour être intelligent, et qui, venus trois cents pour écouter expliquer Marx, viennent trente mille pour apporter à Dimitrov¹⁰ le seul hommage dont ils disposent, celui d'une soirée de cinéma sacrifiée. Contre le gouvernement qui vous chasse, tous sont avec vous; vous êtes de ces proscrits dont on ne parvient pas à faire des émigrés.

Malgré tout ce qui sera dit, imprimé, crié, la Révolution russe est pour eux un bloc, et quelque chose de l'héroïsme qui secoua le Palais d'Hiver s'en va, humilié, avec votre solitude.

*

**

Une fois de plus, le destin vous prend entre ses doigts sanglants. Quelques jours après le sursaut sans espoir des ouvriers autrichiens, un gouvernement français vous retire l'hospitalité qu'un autre vous avait donnée. Vous ne valez plus assez cher pour que soient tenus les engagements pris avec vous; vous valez encore assez cher pour que, comme disent les indicateurs, on vous donne. Mais on pouvait vous expulser sans recours à la morale et à la vertu. Car c'est vous qui n'avez pas tenu vos engagements. Vous avez fondé la IV^e Internationale. Elle compte aujourd'hui dans le monde quelques centaines de membres, bien plus dangereuse par là que la III^e, qui n'en compte que 200 millions, ou que la II^e — sans compter que les bourgeois français feraient mieux, en ce moment, de laisser les Internationales pour craindre les Nationalismes. Vous écrivez dans *la Vérité*, ce que vous n'avez jamais cessé de faire. Vous avez trahi la France — vis-à-vis de qui vous n'aviez aucun engagement — ce qui n'est pas le cas des grands-ducs de la Riviera. Et on vous a découvert (vous dont la villa ne peut pas ne pas avoir été gardée par la Sûreté) grâce au flair surprenant d'un policier lecteur de Simenon¹¹. Cet abus de grotesque pourrait être épargné: pour livrer les otages, il n'est pas nécessaire de cracher sur eux, encore que ce soit en effet l'usage. Un Anonyme, dans *le Matin*, s'explique en langage clair, quoique de cette particulière sordidité qui affecte le ton militaire: «Trotsky, nous l'avons eu.» Comme ce qu'il

9. Il s'agit de l'affaire des deux ouvriers anarchistes Nicolas Sacco (1891-1927) et Bartolomeo Vanzetti (1888-1927), condamnés à mort pour un meurtre qu'ils n'avaient pas commis aux E.U. Ernst Thälmann (1886-1944) était le chef du K.P.D. emprisonné par les nazis. Ernst Torgler (1893-1949), était le président du groupe parlementaire communiste, un des accusés du procès de Leipzig.

10. Georgi Dimitrov (1882-1949), dirigeant bulgare de l'I.C., avait été lui aussi accusé, au procès de Leipzig, d'avoir «incendié le Reichstag».

11. Georges Simenon (né en 1903) était déjà alors l'auteur célèbre de romans policiers.

voulait «avoir», en vous, c'était le révolutionnaire russe, rappelons-lui tout de même qu'il en reste cent soixante millions à «avoir». Mais ce qu'il faut que nous disions, nous, à ces cent soixante millions-là, c'est que quelles que soient entre le gouvernement de l'U.R.S.S. et vous les divergences de doctrine, nous devons reconnaître un des nôtres en chaque révolutionnaire menacé; que ce qu'on chasse en vous au nom du nationalisme, au moment où il n'y a pas assez de respects pour les rois d'Espagne protecteurs des sous-marins allemands, c'est la Révolution. Il y aura cet été à Deauville de quoi refaire le parterre des rois de Voltaire: mais il y a, hélas! dans les bastions et les hôtels misérables de quoi faire une armée de révolutionnaires vaincus. Je sais, Trotsky, que votre pensée n'attend que de la destinée implacable du monde son propre triomphe. Puisse votre ombre clandestine, qui depuis presque dix ans s'en va d'exil en exil, faire comprendre aux ouvriers de France et à tous ceux qu'anime cette obscure volonté de liberté rendue assez claire par les expulsions, que s'unir dans un camp de concentration est s'unir un peu tard! Il y a trop de cercles communistes où être suspect de sympathie pour vous est aussi grave que de l'être pour le fascisme. Votre départ, les insultes des journaux montrent assez que la révolution est une. Que faudra-t-il encore pour que sachent combattre ensemble ceux qui vous regardent partir en silence, tandis que les guette avec un amer sourire une absurde fatalité qui sait — pas plus qu'eux-mêmes! — combien les mêleront les mêmes ennemis, au fond fraternel de la mort...

L'Homme Trotsky¹

« Quelle sera sa place dans l'Histoire? Du fait de toutes ses horreurs, une lumière étincelante baigne encore les scènes et les acteurs de la Révolution française. Les carrières et les personnalités de Robespierre, de Danton et même de Marat miroitent sinistrement depuis un siècle. Mais les silhouettes lourdes et sordides des bolcheviks russes ne sont même pas rachetées par l'ampleur de leurs crimes (...). Même le massacre de millions de personnes, la misère de millions d'autres n'attireront pas les générations futures vers leurs traits grossiers et leurs noms étrangers. Maintenant, beaucoup d'entre eux ont payé leurs crimes. Ils sont sortis des cellules des prisons de la Tcheka pour faire au monde leurs étranges aveux, et ils ont trouvé la mort. Mais Trotsky a survécu ».

(Churchill, *op. cit.*, pp. 203-204)

Peu après mon arrivée au Mexique, par l'intermédiaire de Diego Rivera², je pris contact avec l'inoubliable secrétaire de Trotsky, Van, lequel, un matin de septembre 1937, me téléphona pour m'annoncer que Trotsky m'attendait à 4 heures de l'après-midi

Après que j'aie reçu la nouvelle, mon contentement ne cessait de grandir au fur et à mesure des heures. J'avais une bonne raison, d'avance : j'allais connaître Trotsky. J'en eus une autre après coup : dans l'intimité, Trotsky était encore mieux qu'on ne pouvait l'imaginer.

Comment ne pas me réjouir de ce que Trotsky m'attendait comme un ami? Je n'allais pas le rencontrer pour lui parler de problèmes politiques ou pour le consulter à leur sujet : j'allais le voir en tant que poète amoureux de ma femme et de mon époque. On naît poète et le poète ne peut pas ne pas être révolutionnaire, je le suis de naissance. Et en défense de ma liberté de poète, j'ai dialogué librement avec lui, commençant à le connaître dans son intimité. Mon intérêt pour cette entrevue ne résidait pas dans le fait de connaître Trotsky politique — il suffit pour cela de lire son œuvre abondante — mais de connaître l'homme Trotsky.

J'avais la conviction que j'allais connaître un homme dans la vie de l'humanité. Que je pourrais, y compris, voir à travers un homme l'avenir le meilleur de l'humanité. J'étais certain que Trotsky représentait la réalité

1. Cet article se trouve dans les archives de N. Molina Flores à Mexico. Juan Luis Velázquez (1903-1971), péruvien, poète, avait adhéré au P.C.F. en 1930. Expulsé, il s'était rendu en Espagne où il avait animé une opposition dans le P.C.E. Il avait été responsable du Secours ouvrier international et secrétaire général de l'association des écrivains révolutionnaires latino-américains. Expulsé, il avait séjourné en Allemagne, puis regagné le Pérou *via* la France. Il était venu au Mexique pour obtenir le visa afin d'aller combattre en Espagne.

2. Diego Rivera (1886-1957), peintre de renommée mondiale, ancien du P.C.M., avait joué un rôle décisif pour le visa mexicain de Trotsky qu'il avait accueilli dans sa « Maison bleue ».

consciente de l'homme contemporain sur la terre. Egalemeut que Trotsky représentait la plus haute maturité historique atteinte par un homme à notre époque.

(...) J'arrivai ponctuellement à la maison de Trotsky. On m'annonça ; il m'attendait debout dans son bureau. Souriant, cordial, amical, il me serra la main. Le regard profond et fulgurant, le teint clair, sans rides, et juvénile de vie, les gestes éloquents et affectueux, le front haut et massif, la chevelure grise turbulente et dépeignée, la moustache et la barbiche ! Comme dans l'Octobre rouge ! Il m'a fait asseoir en face de sa table de travail et nous avons commencé cette conversation qui a duré plus de deux heures.

Je n'ai pas aujourd'hui la prétention de me souvenir de tout ce nous avons dit. Je veux seulement être fidèle aux souvenirs impérissables de ma première conversation avec lui. Nous avons eu un échange nourri de questions et de réponses pour approfondir notre connaissance mutuelle. Nous n'avons pas traité de problèmes politiques particuliers. Dans ces termes francs et une pensée vivante, nous abordâmes de nombreux problèmes humains : la poésie, les pays, les hommes, les partis, l'histoire, les anecdotes, les expériences, les calculs optimistes sur l'avenir, confiants que la vie humaine parviendra à la fin à s'orienter consciemment. Les paroles de Trotsky portaient son sceau qui ne peut être confondu : la confiance optimiste dans un avenir meilleur pour l'humanité en dépit de la réalité présente. Je considère qu'elles n'ont jamais été plus vraies, chez personne, parce que mieux ressenties et responsablemeut exprimées, ses paroles favorites : « Du point de vue de la perspective historique, les faits actuels ne sont que des accidents qui peuvent gêner, mais pas empêcher l'inéluctable avenir socialiste de l'humanité ». Tandis que je parlais avec Trotsky se poursuivait la croissance tropicale de ma joie. Ses paroles, d'une minute à l'autre, pénétraient mieux, plus profondément, en moi. Trotsky ne pouvait faire apparaître une plus grande fraternité humaine que celle qu'il me manifestait. J'ai appris depuis que la fumée du tabac l'incommodait et c'est pourquoi je n'oublierai jamais les pas rapides qui l'ont conduit à la cuisine à la recherche d'une soucoupe pour me servir de cendrier pour les cigarettes qu'il m'avait dit de fumer.

La conversation se déroulant dans une ambiance de camaraderie transparente, mes questions sortaient avec toute la spontanéité de la vie. Mes questions venaient du plus profond de moi-même et c'est là qu'arrivaient ses réponses. Dans notre conversation sans axe, il y avait la liberté de l'eau courante, la liberté sans limites de la mer ; je respirais profondément comme on le fait face à la mer. Et au milieu de ce paysage de la nature en liberté, il m'a dit :

« Voyez-vous, camarade Velázquez, votre poème « Jeunesse prolétarienne, triomphe de la jeunesse » — que j'ai lu non sans mal car je ne connais encore pas

assez l'espagnol pour lire des poèmes — m'a paru magnifique, et en outre, j'ai eu tellement de joie à lire ce que vous dites, que je suis jeune, que je représente la jeunesse, que j'ai porté le journal à Natalia, pour qu'elle voie que je ne suis pas vieux, que non seulement on ne me considère pas comme vieux, mais qu'on me prend pour le représentant de la jeunesse. »

Comment pouvais-je, moi, dans cette conversation, éprouver la plus minime réserve pour lui poser une question, alors qu'il me racontait avec une joie enfantine — liberté dans la liberté — une anecdote de son amour familial intime ?

Regardant face à face son honnêteté pure à découvert, sa confiance d'homme dans le destin de l'humanité, sa claire vision révolutionnaire, je ne pouvais rien moins lui dire que ceci :

« Camarade Trotsky, je ne crois pas qu'il y ait eu dans toute l'histoire une tragédie comme la vôtre. Personne ne peut éprouver la tragédie qui a dû vivre en vous. Je fais particulièrement allusion à l'affaire allemande, quand Hitler s'est emparé du pouvoir sans coup férir. L'analyse politique que vous aviez faite des années à l'avance, ne pouvait avoir meilleure confirmation. Aucun révolutionnaire honnête ne peut nier aujourd'hui que si l'on avait suivi vos mots d'ordre, non seulement la victoire de la révolution socialiste en Allemagne aurait été possible, mais encore qu'elle aurait été évidente. Alors que la III^e Internationale faisait tout son possible pour que personne ne comprenne ce qu'était le fascisme, traitant indistinctement de fascistes les fascistes proprement dits, les socialistes et les anarchistes, vous, vous définissiez le fascisme en le différenciant des autres courants et partis politiques, soulignant la nécessité de regrouper toutes les forces révolutionnaires pour le combattre. La III^e Internationale ne pouvait combattre le fascisme parce qu'elle n'avait même pas été capable de le définir. Il est évident que si l'on avait appliqué vos mots d'ordre, la révolution prolétarienne aurait triomphé, parce qu'en Allemagne il n'y avait comme possibilité que le fascisme ou la révolution socialiste. Et la victoire de la révolution socialiste en Allemagne aurait signifié en vérité à court terme l'avènement de la société socialiste mondiale.

Personne ne pouvait mieux que vous voir le développement inévitable de la lutte pour la conquête de la réalité d'un avenir humain meilleur.

Et précisément, alors que vous vous rendiez compte exactement de tout cela, vous étiez attaqué y compris par le prolétariat allemand lui-même comme ennemi du socialisme mondial. Vous, qui aviez mis toute votre confiance révolutionnaire dans le prolétariat, vous étiez dénoncé comme traître par le prolétariat mondial ! Du fait que la victoire de la révolution socialiste représente pour l'avenir de l'humanité un changement plus radical et transcendantal que celui qu'a apporté Jésus lorsqu'il a inauguré avec sa pensée religieuse révolutionnaire notre ère actuelle, je considère que la tragédie que vous avez pu ressentir a été plus grande que celle que Jésus a pu ressentir à être sacrifié sur une croix par ceux-mêmes à qui il avait prêché en essayant de les sauver de leur honte du péché originel par le repentir et le pardon, en leur offrant, pour les consoler dans la vallée de larmes, une vie céleste éternelle.

Dans votre cas, la tragédie acquiert des dimensions véritablemeut incalculables. Vous avez lutté et vous luttez pour libérer l'humanité non d'une honte

imaginaire et métaphysique, mais d'une exploitation réelle et historique; au lieu du pardon humiliant pour la dignité humaine, vous voulez l'action responsable de l'être humain afin qu'il conquière pour lui-même son propre destin terrestre; au lieu du repentir de l'individu qui pleure dans sa solitude, vous voulez la fraternité de la joie dans la vie humaine; au lieu d'une vie céleste éternelle pour ceux qui meurent, vous voulez une vie meilleure sur cette terre pour ceux qui vivent; si Jésus voulait un paradis pour les morts, vous luttez, vous, pour conquérir un paradis terrestre pour les hommes, les femmes et les enfants d'aujourd'hui et de demain. Je ne crois pas, camarade Trotsky, qu'il ait existé un cas de tragédie semblable à la vôtre, car les problèmes actuels qui affectent la société humaine à notre époque sont réellement sans précédent historique et d'une transcendance véritablement incalculable pour l'avenir de l'humanité. Je ne parle pas de la douleur que vous ressentez pour les membres de votre famille et vos amis que vous avez perdus. Je fais référence à la tragédie que seul peut ressentir celui qui est véritablement capable de voir avec lucidité l'avenir humain meilleur, étant par là capable d'orienter les faits historiques qui garantissent la conquête consciente de cet avenir actuellement et qui, en même temps, est attaqué comme traître à la conquête responsable de ce meilleur avenir humain. Il doit vivre en vous la tragédie de cette terrible et inégalable réalité historique qui s'individualise en vous. Au cœur de votre conscience doit s'être réfugiée la tragédie humaine de notre époque qui s'oppose traîtreusement à la conquête d'un avenir humain meilleur.

Cette tragédie est exclusivement la vôtre parce que personne mieux que vous ne se rend compte de ce qui arrive à présent et voit clairement la réalité de l'avenir humain meilleur. Où, sinon dans votre conscience historique, la tragédie chaotique de notre époque peut-elle se réfugier? La conscience, aujourd'hui plus que jamais, est tragédie, comme l'inconscience est comique. Le comique objectif des faits historiques qui servent à valoriser le contenu de votre intime tragédie humaine contemporaine. Et comment nier la lucidité révolutionnaire de votre conscience historique si vous l'avez toujours exprimée publiquement, sans crainte aucune?»

Bien que Trotsky m'ait indiqué par des gestes réitérés qu'il n'était pas d'accord avec ce que je disais, il me laissa exprimer complètement ma pensée qui rappelait inconsciemment ce qu'avait dit Martí⁴ : «Quelle douleur c'est, pour moi, d'avoir les pieds tellement enracinés dans le présent et d'avoir les yeux pour voir l'avenir!». Quand j'eus terminé, Trotsky me dit :

«Non, camarade Velázquez, ce n'est pas cela. Cette tragédie ne vit pas en moi. La tragédie, seul la ressent celui qui s'est trahi lui-même parce qu'il a trahi la vie. La tragédie, Zinoviev et Kamenev ont dû l'éprouver quand ils ont parlé contrairement à leurs convictions aux procès de Moscou. Je ne l'ai jamais éprouvée, parce que j'ai été toujours heureux de défendre mes convictions. Je ne me suis jamais trahi moi-même».

Trotsky souligna la dernière phrase avec le sourire habituel qui jouait sur ses lèvres quand il parlait amicalement.

La réponse qu'il me fit, lui seul pouvait la faire en toute connaissance

4. Il s'agit de José Martí (1853-1895) poète et héros de l'indépendance cubaine.

de cause. Personne mieux que Trotsky ne pouvait répondre à ma question, car ma question s'adressait uniquement à la personnalité individuelle historique de Trotsky. Peut-on nier le caractère exceptionnel de la personnalité individuelle de Trotsky quand notre époque l'a sélectionné sous une forme unique lorsque tous les pays lui ont refusé le visa de résidence, à l'exception du Mexique? A qui, sinon à Trotsky, pouvais-je poser le problème du contenu historique de la tragédie contemporaine? Jésus, homme exemplaire dans la vie de l'humanité, a dit à son époque: « Pardonne-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font! » Nietzsche, dans sa solitude épouvantable et unique, ne s'est pas plaint de la vie et n'a pas arrêté de travailler intellectuellement sans prendre de repos pour que les autres arrivent à libérer leur propre intimité, tendant la main à l'homme agenouillé, pour l'aider à se mettre debout afin de voir debout la terre et le cosmos. Trotsky non plus ne s'est pas plaint. Quand il m'a dit qu'il n'avait pas ressenti de tragédie dans son for intérieur, il voulait me dire, de toute évidence qu'il était dépourvu de toute espèce de rancœur. Il voulait me dire qu'au lieu d'une obscurité tragique dans sa conscience, il ressentait une joie humaine rayonnante pour avoir été honnête avec la vie, avec son honnêteté, avec ses semblables, avec son époque historique. Pour la même honnêteté humaine, le prince Siddharta Gautama Sakya-muni, Bouddha, abandonna ses richesses, sa femme chérie et son fils adoré. Trotsky appartient également à la catégorie humaine des hommes exceptionnels dans la vie de l'humanité. Trotsky, avec sa famille presque exterminée, vivant dans l'unique pays du monde qui ait consenti à le recevoir, attaqué par une puissante bande de traîtres et d'assassins, dénoncé par les criminels de cette bande comme l'Ennemi public n° 1 du socialisme à la défense et au combat duquel il a consacré sa vie entière, ne nous donne pas le moindre signe de rancœur et se borne à me dire, son aimable sourire aux lèvres: «Je suis heureux, car je ne me suis jamais trahi moi-même».

En me donnant cette réponse, Trotsky m'a précisé jusqu'où est arrivée la responsabilité consciente de l'héroïsme humain au XX^e siècle. Et combien deviennent gigantesques les héros contemporains comme Trotsky, Einstein, Freud et mon très cher Charles Chaplin⁵, à notre époque de couardise collective!

Nous avons continué notre conversation. Trotsky avait noté que, dans un de mes poèmes — j'avais commis l'erreur impardonnable de ne lui faire connaître que mes poèmes de contenu politique — j'avais cité Marx, Lénine et lui, omettant Engels. Il chercha et trouva la façon de me faire aimer Engels en tant qu'homme pour les magnifiques qualités hu-

5. Charles Chaplin (1889-1977), «Charlot», était l'un des dieux du Panthéon personnel de Velázquez.

maines qui nourrissaient sa grande valeur révolutionnaire. Il m'a peu parlé d'Engels comme politique, mais m'a donné beaucoup d'exemples sur la vie exemplaire d'Engels, que je connaissais très peu jusque là.

« Engels, me dit-il, fut un homme d'une valeur humaine exceptionnelle. Né dans l'atmosphère d'une famille riche, doué d'une sensibilité riche pour éprouver la joie de vivre, il s'est intégralement consacré au travail révolutionnaire. Il se maria avec une ouvrière et, à sa mort, se remaria avec sa belle-sœur. L'amitié entre Engels et Marx est une des plus belles qu'on puisse concevoir : sans aucune réserve, pleine d'une fraternelle franchise. Que d'empressement dans les soins d'Engels pour Marx, quelle amitié saine, claire, féconde ! Marx n'aurait pu réaliser son œuvre transcendante sans l'aide économique et intellectuelle d'Engels. Une fois que Marx devait aller se reposer dans un lieu où la nature prodiguait ses beautés, Engels lui recommanda par lettre de ne pas manquer de visiter les sites agréables qu'il lui énuméra, lui recommandant de boire le bon vin de la région et de jouir de toutes les joies que la vie offrait dans ce lieu printanier de vacances. J'ai beaucoup de tendresse pour Engels. Il est lamentable que sa vie ne soit pas bien connue de tous les révolutionnaires. Je regrette de ne pas avoir de biographie d'Engels en français ou en espagnol pour que vous le connaissiez bien dans sa vie intime. En tant que poète, vous auriez beaucoup de joie à connaître la vie d'Engels. Voyez-vous, camarade Velázquez, quand j'ai des moments de défaillance, je lis Engels. »

C'est peut-être alors que j'ai pensé à ces vers de Manuel Machado⁶ — homme qui perdit sa volonté par une nuit de pleine lune — : « Aucun homme si bien fait pour le plaisir ne vint aussi directement à la douleur ». Aucun homme aussi doué pour le plaisir et la joie qui s'achètent ne combattit le capitalisme avec autant de ferme conviction, pourrait-on dire qu'Engels. J'ai peut-être pensé à la féconde amitié révolutionnaire de ceux qui ont réalisé la révolution d'Octobre, Lénine et Trotsky, à me souvenir de celle qui existait entre les deux théoriciens du socialisme. J'ai peut-être pensé qu'il ne peut être en vérité révolutionnaire celui qui n'a pas en lui la pureté de sa conscience, sa responsabilité humaine et l'héroïsme. Je ne le sais plus. Mais la dernière phrase que me dit Trotsky me fit douloureusement plaisir. J'étais heureux de connaître la réalité humaine intime de Trotsky et je souffrais de connaître le prix héroïque que l'homme payait pour sa responsabilité humaine. On naît enfant, mais on conquiert la réalité humaine d'homme ou de femme. Et celui qui arrive à conquérir sa réalité d'homme doit posséder toujours son honnêteté, car sa réalité d'homme exige d'être mise à l'épreuve tous les jours de sa vie. Et la femme qui n'éprouve pas en permanence un amour maternel pour tous les enfants du monde en qui grandit l'avenir de l'humanité, ne parviendra pas à conquérir ou à conserver sa réalité humaine de femme sur la terre. Quel homme n'a pas connu d'instant de défaillance ? Et qui pourrait ne pas en avoir alors qu'il vit parmi ses semblables ? Jésus, sur la croix, s'est écrié : « Seigneur ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Et sur le Mont des Oli-

6. Manuel Machado (1874-1947) est un poète espagnol.

viers, il a supplié : « Seigneur, écarter de moi ce calice ! ». Mais en dépit de ces faiblesses passagères, Jésus est allé jusqu'à la mort pour sa vérité, défendant héroïquement sa vérité au prix de sa propre vie. Bouddha à ressenti une douleur immense, « plus grande que sa volonté », en quittant son fils sans pouvoir l'embrasser puisqu'il dormait dans les bras de sa mère, craignait de l'éveiller lui et d'effrayer la mère. Et il a abandonné son palais sans avoir pu une fois de plus caresser son fils et se séparer de sa femme. Bouddha pleura des larmes inoubliables, mais marcha héroïquement vers l'accomplissement de son destin, vivant d'aumône publique pour prêcher partout sa vérité. Nietzsche concentra toute sa capacité de tristesse à demeurer solitaire avec l'amour non partagé qu'il portait à une jeune fille à qui il ne s'était pas résolu à l'offrir, de crainte de la faire souffrir plus tard et accomplit son héroïque destinée dans sa lutte contre le surnaturel jusqu'à la terminer dans un asile d'aliénés où il signait « L'Antéchrist » « L'Autre », « Celui qui est apparu ». Trotsky aussi m'avoua qu'il avait des moments de faiblesse, mais que plutôt que de boîter, il préférerait et apprenait à nager contre le courant, de façon héroïque et exemplaire. La grandeur de ces hommes ne consiste pas seulement dans la reconnaissance expresse de ces moments de défaillances humaines, mais en ce qu'ils ont toujours su vaincre ces défaillances passagères. Tous ont volontairement marché à la réalisation de leur destinée historique, confirmant par leur propre mort la vérité qu'ils avaient défendue dans le cours de leur vie héroïque.

Elle m'a fait une joie douloureuse sur le coup, la dernière phrase de Trotsky essayant de me gagner à sa tendresse fraternelle pour Engels. C'est là la racine de ma tendresse pour Engels. La phrase de Trotsky m'a rempli de joie parce qu'il ne cachait ni ne reniait sa fragilité humaine, capable de défaillances passagères. Et cette même phrase m'a fait mal, en me faisant voir comment un homme exemplaire, d'un courage moral exceptionnel et sans égal, qui avait subi et surmonté toutes les épreuves possibles, avait malgré tout des moments de défaillance qu'il reconnaissait précisément pour affirmer sa qualité d'homme. Et cette phrase me fit voir comment l'homme contemporain sait se séparer définitivement du dieu surnaturel et métaphysique et se reconforter dans ses moments de fatigue par des valeurs terrestres et humaines. Hier Jésus appelait au secours Dieu en personne, et Trotsky aujourd'hui cherche de l'aide dans un autre homme à la vie exemplaire. C'est que vingt siècles ne se sont pas écoulés pour rien dans la vie de l'humanité qui a progressé de façon considérable, se rapprochant de la nature et s'éloignant du même coup du surnaturel qui a toujours été irréel ! L'homme contemporain ne cherche déjà plus la réalisation du destin humain en regardant le ciel lointain, mais en regardant la terre de près.

Au cours de ma première entrevue avec Trotsky, j'ai essayé de le connaître dans son intime réalité humaine et j'y suis arrivé. Je cherchais

l'homme et je l'ai rencontré en chair et en os, parlant avec une maturité juvénile, plein d'honnêteté responsable. Je n'ai pas le moindre doute que la conscience historique de notre époque vivait en Trotsky et j'affirme ce que j'en ai moi-même vu de près. Mais cette entrevue m'a laissé plus encore : à travers elle, à travers la présence véridique d'un homme contemporain, elle a réaffirmé ma confiance révolutionnaire dans un avenir humain de liberté, de bonheur, de fraternité et d'amour. A la fin des fins, la terre deviendra un doux endroit de paix pour l'homme, la femme et l'enfant où qu'ils se trouvent !

James T. Farrell

Mémoire sur Léon Trotsky¹

J'ai rencontré Léon Trotsky au Mexique en 1937. Il semblait différent de ce qu'on aurait pu attendre. Il donnait l'impression d'une simplicité extraordinaire. Alice Rühle — la femme d'Otto Rühle², qui avait été député socialiste de gauche au Reichstag allemand et biographe de Karl Marx — disait de Trotsky qu'il avait changé depuis ses jeunes années : il était, disait-elle, devenu plus simple, plus semblable à Lénine. Nombre de ceux qui l'avaient connu plus tôt disaient qu'il était froid. Il ne m'a pas semblé tel au Mexique. Il était facile d'accès et on sentait moins de distance entre lui et soi que c'est souvent le cas quand on rencontre un homme éminent dans la vie politique. Mais peut être cette comparaison n'est-elle pas bonne. Trotsky était alors un dirigeant battu et un homme

1. Traduit de « A Memoir on Trotsky », *University of Kansas City Review*, n° 23, été 1957. James T. Farrell (1904-1979), américain d'origine irlandaise avait exercé bien des métiers dans la grande dépression avant de se faire connaître par son roman *Studs Lonigan* qui l'avait placé au premier rang des romanciers contemporains. Il était entré en contact avec les trotskystes en 1936, avait travaillé à New York à l'établissement du comité de défense puis de la commission d'enquête, qu'il accompagna. Ces souvenirs ont été écrits beaucoup plus tard. Dans l'intervalle, Farrell avait brièvement milité au sein du S.W.P. qu'il quitta en 1940 avec les partisans de Shachtman. Voir à ce sujet le livre remarquable d'Alan Wald, *James T. Farrell: The Revolutionary Socialist Years*, N.Y. University Press, 1978.

2. Alice Gerstel (1894-1943) était née à Prague, avait fait des études de philosophie en Allemagne. Mariée à Otto Rühle en 1921, elle émigra avec lui, s'installant au Mexique en 1935. Son journal de souvenirs sur Trotsky a été publié en 1979 sous le titre *Kein Gedicht für Trotzki* (Voir A. Brossat « Pas de poème pour Trotsky », *Cahiers Léon Trotsky*, n° 5). Elle s'est suicidée après la mort de son mari. Otto Rühle (1874-1937), pédagogue et marxologue, avait été élu député social-démocrate en 1912. En 1915, il rejoignit Liebknecht dans le vote contre les crédits militaires. Président du conseil des ouvriers et des soldats de Dresde en 1918, il fut parmi les éléments « gauchistes » du congrès de fondation du K.P.D. puis un des fondateurs du K.A.P.D. dont il fut exclu à la demande de l'I.C. Réfugié au Mexique, il y fréquenta Trotsky, participa aux travaux de la commission Dewey et choisit des textes de Marx pour un volume que Trotsky présenta.

exilé. Il cherchait à reconstruire un mouvement politique et était engagé dans le combat le plus dramatique de sa vie. Accusé de trahir la révolution, qu'il avait aidé à diriger et la société qu'il avait tant contribué à fonder, il défendait son honneur révolutionnaire. Il vivait derrière des murs gardés et ses partisans et secrétaires portaient des armes à feu dans sa maison. Il se préparait à répondre aux accusations que Staline avait lancées contre lui dans les procès de Moscou.

J'ai décrit ailleurs les audiences de Coyoacán de la commission d'enquête dont le Dr John Dewey³ était le président. Je ne vais pas répéter cela ici, mais offrir seulement quelques impressions personnelles et anecdotes le concernant.

On ne peut séparer Trotsky l'homme de Trotsky le personnage historique. Quand on le voyait et qu'on parlait avec lui, on savait que c'était l'homme qui avait organisé les détails pratiques de la révolution bolchevique en 1917 et aussi qu'il était l'organisateur de l'Armée rouge. On savait qu'on était en train de parler avec l'un des plus grands révolutionnaires de l'histoire. Il avait lui-même un sens profond de l'histoire et de son propre rôle historique. Je connaissais le drame intense de sa vie. Il était là, dans cette maison sur l'Avenida Londres à Coyoacán, engageant son cerveau contre un empire. C'est parce qu'il était Trotsky que sa simplicité était si frappante quand il était grisonnant et vivait au Mexique comme un homme traqué. Ses partisans parlaient de lui en termes d'adoration. Pour eux, il avait rendu la vie plus importante. Il leur permettait de croire qu'eux aussi entraient dans l'histoire. Ils l'appelaient « le Vieux » et se comportaient comme des disciples. Ils posaient constamment des questions pour s'assurer de ce qu'on pensait de lui et quand John Dewey releva le brillant de Trotsky, ils commencèrent tout de suite à penser et à espérer que Trotsky allait convertir Dewey au trotskysme.

Il y avait de la précision chez Trotsky. Même en anglais, le choix de ses mots le révélait. Il semblait savoir jusqu'où il voulait aller avec chacun et le choix de ses mots le donnait à penser ou le suggérait. Il n'y avait cependant pas beaucoup de spontanéité en lui — ou plutôt elle était tenue en échec. Il avait lui-même donné sa vie à une Idée. Cette Idée — la Révolution — et sa personnalité avaient comme fusionné. Courageux, il était toujours prêt à tout sacrifier pour l'Idée et il traitait avec les gens dans les termes de leur relation avec l'Idée et de son acceptation par eux. Quelle utilité auraient-ils pour cette Idée, pour cette cause ? Il travaillait pour la cause et vivait pour elle.

3. John Dewey (1859-1962), philosophe et pédagogue, adhérent du comité de défense de Trotsky, accepta, malgré son âge, de présider la commission d'enquête et de se rendre à Mexico pour interroger Trotsky et recevoir son témoignage. Voir dans le n° 3 des *Cahiers Léon Trotsky*, Alan Wald « La Commission Dewey : Trente ans après », et « Dewey in Mexico » de Farrell dans *John Dewey : Philosopher of Science and Freedom*.

Aussi, alors qu'il était facile de lui parler, il restait cependant qu'il y avait une distance entre lui et les autres. On n'entra pas directement en contact avec sa personnalité tout entière, comme on le faisait par exemple avec Dewey. Cela m'apparut très clairement la dernière fois que je parlai avec lui. Nous étions assis à la longue table sur laquelle il travaillait dans la maison du peintre Diego Rivera, sur l'avenida Londres à Coyoacán. Il me demanda ce que j'allais faire une fois revenu en Amérique.

« Je vais écrire des romans ».

Il me dit qu'il savait cela, mais me demanda de nouveau ce que j'allais faire. Le service de la cause était plus important pour lui que votre personnalité. Max Eastman⁴, qui le connaissait bien mieux que moi, a souvent dit qu'il était froid. C'est ce qu'Eastman veut dire, je crois, voir les individus en tant qu'ils servent à un but et une idée plutôt qu'en tant que personnalités de plein droit. Et c'était un trait de son caractère qui le montrait très différent de John Dewey.

C'était un homme spirituel, gracieux et galant. Il y avait quelque chose de profondément touchant et inspirant dans ses relations avec sa femme, Natalia. Elle était très petite et élégante. On pouvait voir qu'elle avait été autrefois une belle femme. Les tragédies de sa vie, la perte de ses enfants en particulier, l'avaient attristée. Son visage était l'un des plus tristes que j'ai jamais vus et elle est l'une des plus courageuses et des plus nobles des femmes. Chaque fois qu'on les voyait ensemble, on ne pouvait pas ne pas sentir qu'il y avait entre eux un courant de tendresse. Gentillesse et profondeur du sentiment transparaissaient dans la façon dont il la regardait ou lui touchait la main.

Nous allâmes en pique-nique avec lui après la fin des sessions de Coyoacán. Attendant le départ debout sous le porche du patio de la maison Rivera, Trotsky s'activait, s'assurant qu'il y avait assez de provisions pour chacun, qu'il y avait de la bière pour moi, qu'on n'oubliait ou ne négligeait rien. Ma femme me taquina en me faisant remarquer que Trotsky s'intéressait à sa maison et que, s'il pouvait le faire, je le pouvais aussi. Il vint vers moi peu après. Je remarquai : « Lev Davidovitch, vous avez ruiné ma vie ».

J'expliquai ce que je voulais dire et lui dis ce qu'avait dit ma femme.

« C'est très simple ! » répondit-il avec un fort accent. Autrefois, j'ai dû nourrir cinq millions d'hommes. C'est un peu plus complexe que d'en nourrir cinq ». Il y avait souvent une idée, une référence politique, une morale dans son esprit.

Nous allions vers des bois voisins dans deux voitures. Ma femme et moi montâmes à l'arrière d'un roadster, tout était prêt pour le départ.

4. Max Forrester Eastman (1883-1969), animateur de *The Masses* et chef de file des intellectuels révolutionnaires, avait visité l'Union soviétique et commencé une biographie de Trotsky. James T. Farrell fait ici allusion aux « mémoires » d'Eastman publiées sous le titre *Love and Revolution*, dont nous n'avons pu malheureusement publier d'extraits.

Soudain, Trotsky apparut à côté de la voiture et dit: «Jim, je voyagerai dans la voiture ouverte et Hortense⁵ dans la voiture fermée».

C'était là de la galanterie. Pour Trotsky, voyager dans une voiture ouverte signifiait courir un certain risque pour sa vie. Avec cette galanterie là, il y avait dans sa nature un respect profond pour les femmes. J'ai rencontré beaucoup d'Européens de la gauche et de la révolution et j'ai beaucoup beaucoup lu sur leurs vies et me suis fait raconter beaucoup d'anecdotes sur eux. Nombre de ces hommes, sans même s'en rendre compte, avait donné les meilleures années de leur vie à tenter d'émanciper l'humanité. Mais, pour une bonne partie d'entre eux, l'émancipation s'arrête à la porte de leur propre maison. Leurs femmes ne sont pas complètement comprises dans cette émancipation: elles font tout le travail de la maison et servent leurs maris révolutionnaires, parfois servilement. Quelque part dans sa biographie récente, *Le Prophète Armé. Trotsky 1879-1921*, Isaac Deutscher indique que Trotsky, si occupé fût-il, aida toujours, de façon tout à fait non-européenne, Natalia dans le travail du ménage et le soin des enfants. Je crois que sa galanterie était réelle et basée sur un sens de la dignité des femmes et de respect pour elles.

Au pique-nique, Trotsky et Natalia s'en allèrent pour se promener dans les bois dans des directions opposées. C'était sans doute pour lui un soulagement. Il menait une vie surveillée et confinée avec peu de liberté de mouvement. Ses secrétaires le gardaient sans cesse, avec des revolvers dans des étuis à la ceinture. Un contingent de policiers mexicains se tenait au-dehors de la maison Rivera pour le protéger. Il était agité et contrarié par ces restrictions et était fataliste au sujet du danger d'être assassiné. Il croyait que quand Staline voudrait vraiment et finalement le faire assassiner, il réussirait à coup sûr. Comme on le sait, c'est ce qui arriva.

Après sa promenade, il revint vers le groupe. Un des Américains présents préparait le feu. C'était un des anciens partisans de Trotsky qui avait quitté le mouvement mais qui était venu à Coyoacán pour participer au travail pour les sessions de Coyoacán. Trotsky le regarda un moment puis s'impatienta. Il n'aimait pas la façon dont l'ami américain s'y prenait pour faire le feu. Il décida de faire son propre feu et le fit avec des railleries, amicales mais aiguisées.

Il y avait là une question politique. Trotsky taquinait un de ses anciens partisans pour avoir rompu idéologiquement avec le mouvement trotskyste. Trotsky se plaisait toujours à taquiner les Américains, surtout à propos de la soi-disant «efficacité» américaine, et il taquinait aussi son ancien partisan dans cette veine.

Nous avons mangé, et parlé, et bu. Un des policiers qui gardaient Trotsky était un grand jeune policier mexicain de bonne allure. Trotsky

5. Hortense Alden était une actrice qui fut la seconde Madame Farrell.

l'aimait et avait confiance en lui. Ce policier chanta «El Rancho Grande» et tout le monde l'aima tellement qu'on lui demanda de recommencer à chanter. Après l'assassinat de Trotsky, on me dit que ce policier avait été acheté par les ennemis de Trotsky.

J'ai eu avec lui quelques conversations. Ayant été un Américain des années vingt et ayant lu mon H. L. Mencken⁶, j'ai pris parfois du plaisir à raconter des histoires qui racontent la stupidité. J'ai raconté une histoire de ce genre. Le sujet en était le célèbre écrivain européen avec qui Trotsky avait eu des controverses. L'écrivain n'était pas stupide, mais il apparaissait ainsi parce qu'il avait évité des questions concernant Staline qui l'auraient engagé. Trotsky s'impatienta vite et ne voulait pas entendre la fin de l'histoire. Elle l'ennuyait. Il m'interrompit et dit: «Il devrait apprendre à écrire de meilleurs romans».

Il posa des questions sur la littérature américaine et mentionna qu'il avait lu *Babitt*, mais son admiration pour le livre de Lewis⁷ était modérée. Le personnage de Babitt semblait être incompréhensible pour lui. Je parlai de Dreiser⁸ que je louai comme un grand écrivain mais je trouvais parfois banales les idées philosophiques générales. Trotsky demanda comment un homme pouvait être un grand écrivain s'il avait des idées stupides. «Ce dont les écrivains américains ont besoin, dit-il, c'est d'une nouvelle perspective».

Il voulait dire une perspective marxiste. Il croyait qu'un jour l'Amérique connaîtrait une grande renaissance marxiste. En réalité, il n'avait pas assez lu de littérature américaine pour savoir si les écrivains américains avaient ou non besoin d'une perspective nouvelle. Son affirmation était une conséquence de la confiance en sa foi. Pour lui, le marxisme était une science et cela lui permettait de faire des prédictions en toute confiance.

Parlant de la façon dont les Américains le voyaient, je lui dis que beaucoup voyaient en lui un personnage romantique, en fait un héros romantique. Il dit qu'il le savait et n'aimait pas être vu ainsi. Il ne s'intéressa pas à mon explication de comment cela s'était produit qu'il soit apparu à quelques Américains comme un personnage romantique.

Juste avant le début de la première session de la commission Dewey, Trotsky était sur le porche au-dehors de sa salle de travail. La femme divorcée d'un célèbre écrivain américain força la porte et, dans la maison, se dirigea vers Trotsky. Elle lui dit qu'il ne la connaissait pas et se présenta en donnant le nom de son ancien mari. «Je suis certain, répondit Trotsky, que, si je l'avais su, j'aurais été très impressionné».

6. Henry Lewis Mencken (1880-1956) est l'un des grands journalistes du siècle.

7. Journaliste et écrivain, Sinclair Lewis (1885-1951) parvint à la notoriété mondiale en 1922 avec son roman *Babitt*.

8. Theodore Dreiser (1871-1945), journaliste, avait publié son premier roman en 1900. Il était déjà connu internationalement quand il visita l'U.R.S.S. en 1927 et revint durablement sympathisant.

Une autre fois, je lui demandai s'il pensait que Staline et Hitler s'entendraient. C'était en 1937 et certains d'entre nous qui s'étaient engagés dans l'âpre combat contre les procès de Moscou en étaient venus à croire qu'une alliance nazi-soviétiques était en train de se faire. Trotsky répondait en remarquant que si cela arrivait, ce serait une grande catastrophe. A peu près à cette époque, il prédisait le pacte Hitler-Staline.

Mon éditeur, James Henle, un vieux journaliste, avait travaillé au *New York World* en 1917. Il avait été envoyé pour interviewer Trotsky, alors à New York et ils s'étaient rencontrés dans une boulangerie sur East Side. Trotsky avait frappé Henle par son intelligence. Il avait prédit la révolution russe. Mais à ce que raconte Henle il entendait d'interminables prédictions à cette époque. Un mois plus tard la révolution de février éclatait en Russie. Trotsky ne se souvenait pas de cet interview.

La dernière fois que je le vis, j'allai chez lui la veille de mon départ du Mexique. Quand j'arrivai, il parlait dans son bureau avec Otto Rühle qui avait été avec Karl Liebknecht pendant la première guerre mondiale. Quand la révolution bolchevique avait réussi, Rühle l'avait caractérisée de «putsch pacifiste». Lui et Trotsky n'avaient presque jamais été d'accord, semblait-il. Ils étaient là, ces deux vieux révolutionnaires exilés au Mexique. Ils n'étaient toujours pas d'accord et parlaient en allemand, le ton montait. J'entendis Trotsky parler fort, en fait, crier. Je ne pouvais comprendre un mot d'allemand, mais je pouvais imaginer ce dont ils discutaient. Rühle, au Mexique, était toujours décidé à défendre ses désaccords avec les bolcheviks en 1917. On m'a dit que, peu après cela, Otto Rühle et Trotsky avaient cessé de se voir.

Le repas était simple, mais surtout normal. Trotsky était un hôte très agréable. On ne parla pas beaucoup et puis nous dîmes au-revoir. Il s'en alla pour une sieste d'après-midi.

Son esprit était l'un des plus rapides que j'ai jamais rencontrés. Simplement à le voir et parler avec lui, on avait le sentiment d'une grande volonté. Son corps, ses habitudes étaient pliés à cette volonté. A bien des égards, il était Spartiate. Il y avait en fait des moments, à l'époque où il était au pouvoir, où il parlait comme un homme d'une Sparte moderne et Isaac Deutscher utilise le mot «spartiate» pour Trotsky dans un passage de sa biographie.

Ce mémoire est rédigé un peu accidentellement et en quelque sorte au passage. Il ne traite pas des théories et idées de Trotsky. J'essaierai de discuter de cela à une autre occasion. Je voulais seulement fixer ici des impressions passagères sur Trotsky. Sa personnalité n'était pas seulement vigoureuse mais hautement attrayante. Il était très agréable. Il avait une lueur moqueuse dans ses grands yeux et j'avais le sentiment qu'il regardait la vie d'une façon un peu moqueuse et avec un irrépressible sentiment d'ironie. Il s'était consacré à une idée et avait atteint des sommets de pouvoir que peu d'hommes connaissent. Et puis il était là, de nouveau

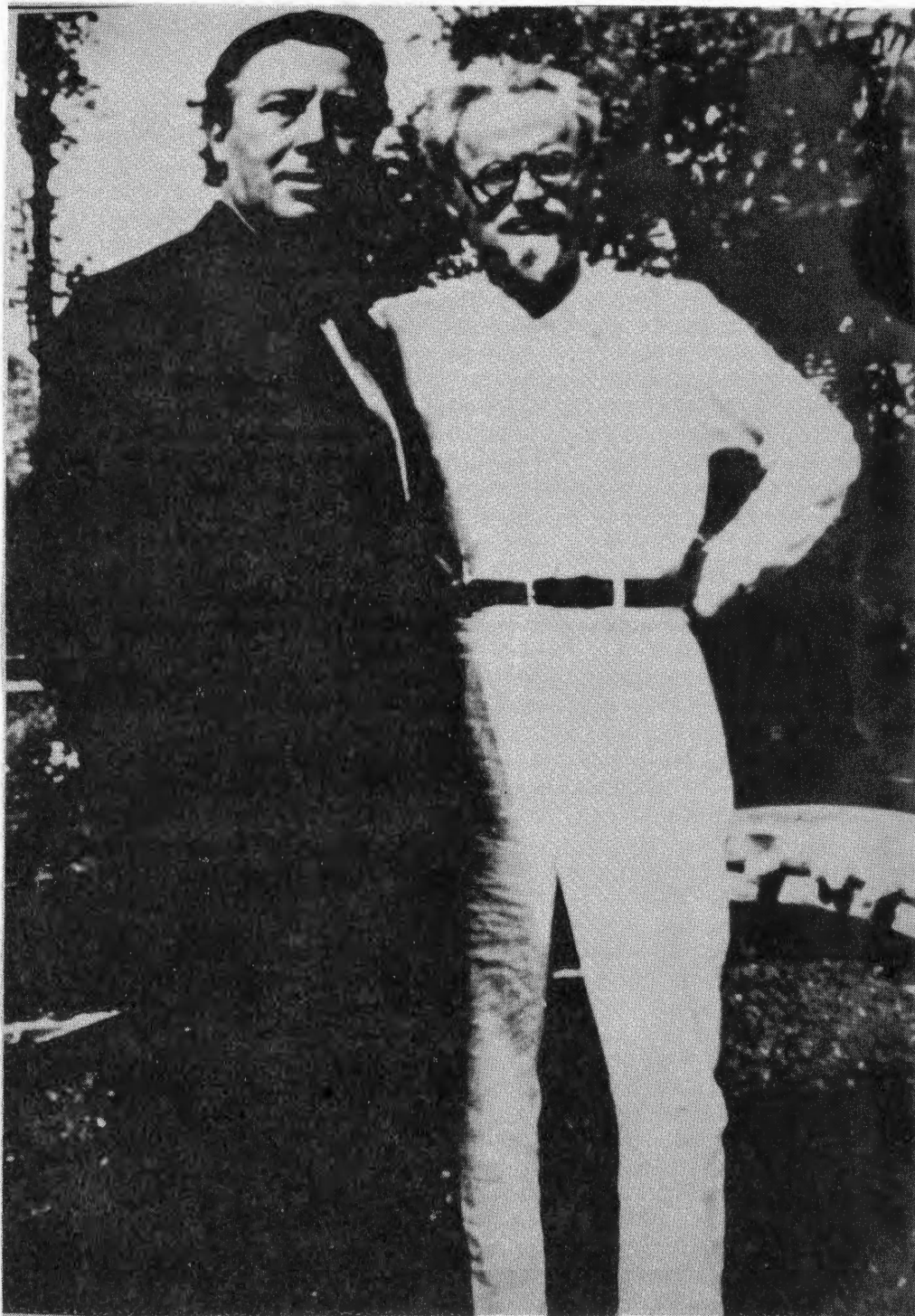
exilé. La plus grande partie de sa vie s'était déroulée en exil. En Sibérie, Turquie, Angleterre, France, Italie, Allemagne, Suisse, Autriche, Norvège, il avait été un exilé — écrivant, parlant, pressant, servant une idée brûlante avec une conviction totale.

Il était de façon frappante différent de beaucoup d'exilés. Les exilés révolutionnaires déclinent souvent et se décomposent. Trotsky non. Aucun homme ne pouvait connaître une défaite plus totale que la sienne. C'était ahurissant de constater à quel point cela l'atteignait peu. Ecrivain, menant le même combat, il ne semblait pas être un homme aigri ou malheureux. Je pensais à cela et combien sont différentes les histoires de l'exil de Napoléon. Trotsky est un homme qui peut être comparé à Napoléon. Mais en exil, Napoléon supporta les tensions et l'isolement moins bien que Trotsky. Avec Napoléon, le pouvoir était tout. Pour Trotsky, le pouvoir était le moyen de rendre possibles ses propres idées. C'était le moyen par lequel l'homme réalisait sa destinée historique. Le pouvoir était l'arme d'une foi. Cette foi le servait en exil.

J'étais à l'hôpital, faible et sans forces, après une opération pour un furoncle. C'était la nuit. Il y avait une radio à la tête du lit. Je ne l'écoutais pas. Il y eut un bulletin d'information. La moitié des mots à peu près pénétrèrent dans mon esprit. Léon Trotsky... assassin... aucun espoir.

J'éprouvai un choc. Je ne pouvais dormir et on me donna une pilule. Le lendemain je m'éveillai avec un sentiment de culpabilité. J'avais rêvé. Puis le marchand de journaux passa et il y avait le récit du meurtre. Sa vie était comme une tragédie grecque. Il était un grand héros et un grand martyr. Mais le caractère tragique de la mort de Trotsky ne fait que concentrer la grande et terrible tragédie de notre siècle. Une conviction aussi brûlante, un tel brillant, un tel sacrifice spartiate — et il alla créer un Etat qui devint la plus terrible tyrannie de l'histoire. Aujourd'hui, l'Etat qu'il a aidé à créer menace notre liberté à tous. Les valeurs que nous chérissons, les espérances de l'homme pour un monde plus décent, tout cela est maintenant menacé par ce puissant Etat. Trotsky et Lénine ont été parmi les grands hommes de ce siècle. Mais s'est-il jamais produit que le travail, la vie de deux grands hommes se terminent par une tyrannie aussi brutale et inhumaine? Les ironies de leurs histoires sont écrites avec du sang et des souffrances. Il y a maintenant presque trente-sept ans qu'ils étaient les dirigeants de la révolution d'Octobre. Et comme nous pouvons regarder en arrière, il semble de ce point de vue particulièrement avantageux que les choses n'auraient pas été pires si leur travail et leurs réalisations n'avaient pas été. Les horreurs du tsarisme ne sont rien à côté de ce qui leur a succédé.

Trotsky se promenait dans son jardin. Le soleil brillait. L'après-midi en était au point où elle commençait à se terminer. Il entra dans sa pièce de travail et s'assit avec le manuscrit que son assassin lui avait apporté. Le piolet de montagne entra dans son cerveau. Son sang gicla sur une page du manuscrit de la biographie de Staline. Les derniers mots qu'il avait écrits étaient «l'idée». Son propre sang coulait sur cette page.



André Breton avec Léon Trotsky

André Breton

Visite à Léon Trotsky¹

Vous n'attendez pas de moi une communication politique. Près de trois mois se sont écoulés depuis mon retour du Mexique, trois mois durant lesquels la voix du camarade Trotsky est parvenue à plusieurs reprises jusqu'à nous, trois mois durant lesquels la pensée du camarade Trotsky, merveilleusement prompt à s'attaquer à chaque nouvel aspect du problème politique et social, merveilleusement exercée à tirer un parti immédiat de l'actualité, a réussi à franchir la grande distance qui le sépare de nous pour remplir, dans les organes de la IV^e Internationale, son rôle de guide génial, de guide éprouvé entre tous du mouvement révolutionnaire. Les événements qui se sont déroulés au cours de ces trois derniers mois ont été d'un ordre assez bouleversant pour que l'analyse de la situation internationale, à laquelle j'ai pu l'entendre procéder avec une autorité unique, exige une adaptation aux nouvelles données. Il serait aisé de prouver que Trotsky, dans ses prévisions d'alors, approchait plus que quiconque de ce qui est devenu la réalité concrète d'aujourd'hui. Mais vous, camarades, vous dont les aspirations se confondent avec les siennes, êtes en mesure de faire cette démonstration aussi bien que moi. Je laisserai donc de côté tout ce qui risquerait de faire double emploi avec les exposés de nos camarades pour m'en tenir ici à un témoignage sur le plan purement humain.

Du point de vue marxiste, nous n'avons pas de peine à comprendre qu'il est impossible de vivre à notre époque du métier d'écrivain indépendant, à plus forte raison si cet écrivain entend s'exprimer en toute conscience sur une série de questions de nature à manifester son total désaccord avec la société bourgeoise. Les seules issues qui s'offrent à lui

1. Discours prononcé par André Breton à un meeting du P.C.I. le 11 novembre 1938, *Quatrième Internationale* n° 14/15, novembre-décembre 1938.

sont, ou bien d'émousser peu à peu ses critiques de manière à ce que cette société s'apprête à le fêter un jour comme l'enfant prodigue, ou bien de s'inféoder à une forme d'opposition qui est, au moins provisoirement, de tout repos en même temps que de tout profit pécuniaire pour l'intellectuel: l'opposition stalinienne. Le stalinisme tient en effet à la disposition de celui-ci s'il veut bien consentir à masquer son effroyable imposture historique, un choix presque illimité de fonctions et d'emplois plus largement rémunérés les uns que les autres. Pour n'avoir consenti ni à la première, ni à la seconde de ces abdications, de ces trahisons, il y a deux ans, l'extrême précarité de ma situation matérielle m'a contraint à solliciter un poste dans l'enseignement à l'étranger. Les services dits compétents du Ministère des Affaires étrangères auxquels j'avais dû nécessairement adresser ma requête, après examen attentif de ma position idéologique telle qu'elle se dégageait de mon activité antérieure, conclurent qu'il fallait se garder de me diriger vers un pays qui vécut sous le régime autoritaire ou fût susceptible de vivre plus ou moins prochainement sous un tel régime. Dans ces conditions, les possibilités se restreignaient au point — il est piquant de le noter aujourd'hui — que l'on ne pouvait m'offrir d'opter qu'entre la Tchécoslovaquie et le Mexique. J'optai pour le Mexique et d'ailleurs n'entendis plus parler de rien pendant longtemps. C'est seulement à la fin de l'année dernière, lorsque je me décidai à m'enquérir des raisons de ce silence, que l'on me proposa, à titre de compensation, de me rendre à Mexico pour prononcer à l'Université une série de conférences sur l'état de la poésie et de la peinture en Europe.

Vous vous demandez, camarades, pourquoi j'éprouve le besoin de préciser devant vous les conditions de ce voyage. Cela tient à ce que, bien entendu, certains de nos ennemis se sont ingéniés à le travestir et cherchent encore à en tirer parti de la manière la plus grossière. Même avant mon départ, un membre de la « Maison de la Culture », assez dangereux gribouille nommé Tristan Tzara², trouvait de longues oreilles à qui confier que j'étais chargé par les Affaires étrangères d'une mission auprès de Trotsky! En même temps que moi partaient par ailleurs de Paris, mais acheminés de New York à Mexico par avion de manière à me précéder, un certain nombre de lettres adressées aux principaux écrivains et artistes mexicains, lettres dans lesquelles la calomnie la plus impudente se donne libre cours. Plusieurs des destinataires de ces lettres savaient heureusement à quoi s'en tenir et sur moi-même et sur les procédés abjects auxquels on a coutume de recourir dans les milieux staliniens: c'est à l'un d'eux que je dois de pouvoir vous donner lecture de ce document:

2. Tristan Tzara (1896-1963), père du « dadaïsme » et vieil ennemi de Breton, fut membre du P.C.

« Cher camarade et ami,

Nous tenons à vous informer, en vous priant de vouloir bien porter à la connaissance de nos amis du Mexique, de la position de M. André Breton, qui doit se rendre dans votre pays pour y faire des conférences.

Envoyé par les services de propagande du Ministère des Affaires étrangères, dont encore aujourd'hui la politique réactionnaire est bien connue, M. André Breton a toujours pris position contre le Front populaire et dans ce but s'est allié avec les éléments politiques les plus troubles. Son action contre la République espagnole a pris les formes les plus perfides, quoique se réclamant d'un vague révolutionnarisme verbal.

Admirateur déclaré de Trotsky, il s'est toujours élevé contre toutes les actions de l'Association internationale des Ecrivains et, à ce titre, la parole lui fut refusée lors du premier Congrès des Ecrivains.

Craignant que des malentendus puissent se produire, nous avons tenu à vous tenir au courant de la situation réelle de M. André Breton, qui ne représente aucunement l'esprit révolutionnaire de la littérature en France.

Croyez, etc...

Pour le Secrétaire international:

Signé: René Blech³ »

Pour ceux d'entre vous qui l'ignoraient, je tiens à rappeler, camarades, que mon attitude et celle de mes amis surréalistes vis-à-vis de la guerre d'Espagne n'a jamais prêté à la moindre équivoque. Dès l'ouverture du conflit, nous avons flétri à jamais les forces de régression et de ténèbres qui prenaient la responsabilité de le déclencher, nous avons proclamé notre espoir inébranlable dans le bond initial qui a porté en avant l'Espagne ouvrière et qui tendait à la réalisation forgée dans le danger de son bloc seul vraiment invincible, qui tendait aussi à l'anéantissement primordial de tout l'appareil religieux et par dessus tout à la constitution d'une idéologie révolutionnaire active, formée à l'épreuve des faits, ne se préoccupant pas de reproduire telle idéologie existante ou pourrissante, mais qui conciliât les aspirations fondamentales de nos camarades de la F.A.I., de la C.N.T., du P.O.U.M. et ajoutions-nous du P.S.U.C., dans la mesure où ces dernières cesseraient d'être attentatoires aux précédentes.

Est-ce assez clair? Nous nous sommes élevés en toute occasion de la manière la plus irréductible contre la politique de non-intervention. De tout cela subsistent des témoignages imprimés et datés, irrécusables. Mais ce qu'on ne nous pardonne pas, ce de quoi on ne me fait pas grâce personnellement, c'est d'avoir, au cours des événements, constaté que l'U.R.S.S. actuelle constituait un des principaux obstacles à la victoire du

3. René Blech, qui signait cette lettre au nom du secrétaire de l'association internationale des écrivains, ne semble pas avoir laissé une œuvre considérable: nous n'avons pas trouvé trace de lui. (Note I.L.T.)

prolétariat espagnol, c'est d'avoir dit par exemple en janvier 1937: « Les procès de Moscou sont la conséquence immédiate de la lutte telle qu'elle est engagée en Espagne: il s'agit pour Staline d'empêcher à tout prix une nouvelle vague révolutionnaire de déferler sur le monde. Il s'agit de faire avorter la révolution espagnole comme on a fait avorter la révolution allemande, la révolution chinoise. On nous objecte que l'U.R.S.S. fournit des armes, des avions? Oui, d'abord parce qu'il est indispensable de sauver la face, ensuite parce que ces armes à double tranchant sont appelées à briser tout ce qui travaille en Espagne, non pas à la restauration de la république bourgeoise, mais à l'établissement d'un monde meilleur, parce qu'elles sont appelées à détruire tout ce qui lutte pour la révolution prolétarienne. » Ce qu'on ne peut me passer, c'est d'avoir dit: « Ne nous trompons pas, les balles de l'escalier de Moscou, en janvier 1937, sont dirigées contre nos camarades du P.O.U.M. Après eux, c'est à nos camarades anarchistes qu'on s'en prendra, avec l'espoir d'en finir avec tout ce qu'il y a de vivant, avec tout ce qui comporte une promesse de *devenir* dans la lutte antifasciste espagnole. » En novembre 1938, ne perdons pas confiance, camarades: le procès du P.O.U.M. a été perdu par Staline: devant les témoignages produits par la défense, il a fallu renoncer à l'inculpation d'espionnage retenu contre nos camarades, il a fallu grandement en rabattre sur la prétention de déshonorer les révolutionnaires d'Espagne, même en s'aidant des allégations et des prestations de serment de l'immonde jésuite Bergamin⁴. L'Espagne ouvrière, l'Espagne révolutionnaire, à la réalité de laquelle nous nous refusons à substituer le concept d'Espagne républicaine, est toujours debout. C'est à elle, à elle seule, que va notre fraternité ardente: en dépit de toutes les entreprises de corruption, Staline pas plus que Franco n'est encore son maître: le verdict d'octobre 1938 nous apprend qu'elle n'a pas dit son dernier mot.

Comme si, en ce qui me concerne, la lettre d'introduction que je vous ai communiquée tout à l'heure risquait de ne pas suffire, un mot plus impératif, qui n'a pas réussi non plus à rester confidentiel, était adressé au secrétaire général de la L.E.A.R. de Mexico, correspondant ici à l'ancienne A.E.A.R. Il y était demandé en propres termes que l'on veillât à « saboter systématiquement tout travail auquel je voudrais me livrer au Mexique ». Le signataire n'était autre qu'un individu avec qui j'ai été lié, non sans défiance d'ailleurs, par une longue période d'activité commune: il s'agit d'Aragon⁵, qui cumule ici la direction de la prétendue Maison de la Culture, de la revue *Commune* et du quotidien *Ce Soir*. Comme j'ai eu l'occasion de le dire au Mexique, à considérer l'évolution

4. José Bergamin (né en 1895) philosophe catholique, était compagnon de route du Front populaire et accepta même de préfacier un livre antitrotskyste qui était manifestement l'œuvre du G.P.U.

5. Louis Aragon (né en 1897), poète et surréaliste, venu au P.C. dans l'époque stalinienne, était le symbole du reniement pour Breton. L'A.E.A.R. était l'association des écrivains et artistes révolutionnaires.

typique d'Aragon au cours de ces dernières années, la surenchère qu'elle marque dans le domaine du reniement systématique, de la servilité la plus vénale, du faux témoignage professionnel et du mouchardage héréditaire — Aragon est le fils de l'ancien préfet de police Andrieux⁶ qui s'est vanté dans ses *Mémoires* d'avoir introduit la provocation dans les procédés policiers — je m'assure que cette attitude ultra-stalinienne procède de contradictions mortelles. L'attitude d'Aragon constitue une des hontes de ce temps: elle ne peut inspirer à tout intellectuel digne de ce nom qu'une complète répugnance; elle doit être vouée expressément à la haine du prolétariat qui saura reconnaître, aux premières circonstances historiques décisives, ceux qui ont travaillé à le diviser, à le démoraliser, à le trahir.

Bien que cette tentative d'obstruction dirigée contre moi ne se soit pas montrée absolument inopérante, j'ai réussi à faire cinq conférences au Mexique.

Le lendemain même de mon arrivée, la joie m'attendait de retrouver là-bas le camarade Van que beaucoup d'entre vous connaissent. Tous ceux qui l'ont approché savent les extraordinaires ressources d'intelligence et de sensibilité qui sont les siennes, ont su apprécier la rapidité de son coup d'œil, la lucidité de son jugement, mais sans doute n'ont-ils pas tous eu le loisir de mesurer l'étendue de sa curiosité ni de faire la part chez lui des admirables dons du cœur. Sa modestie s'offusquerait à coup sûr de mes paroles et cependant je m'en voudrais de laisser passer l'occasion de lui adresser mon salut vraiment fraternel. Qu'il me pardonne de révéler ici ce que son existence présente de pathétique: à tant d'intellectuels qui cherchent dans la négation, dans le saccage de toute conscience morale le secret d'une vie confortable, il faut, camarades, opposer cet exemple. A dix-huit ans le camarade Van, admissible à Normale Supérieure Sciences⁷, n'a pu supporter l'idée de l'isolement du camarade Trotsky qui se trouvait alors à Prinkipo, et, dédaignant d'assurer son propre avenir, lui a offert spontanément ses services. Il l'a suivi partout dans son exil, il a passé par les mains de presque toutes les polices d'Europe. A l'heure actuelle, très pauvre, puisque Trotsky n'est en mesure d'assurer à ses secrétaires que la nourriture et le lit, il continue à vivre sans pouvoir disposer le moins du monde de lui-même, privé même du sourire de son enfant.

C'est de la meilleure grâce du monde qu'il prend sur lui une tâche écrasante: dix à douze heures de travail et, comme doit être assurée sans cesse la surveillance de la maison, quatre heures de garde de nuit. Le camarade Van est un de ces révolutionnaires de la tête aux pieds comme les veut Trotsky. Dans la détente de ce soir-là au restaurant, tandis

6. Louis Andrieux (1840-1931) avait été préfet de police de 1879 à 1881; il fut boulanger.

7. Ce détail est inexact au témoignage de Van. De plus il avait alors vingt ans.

qu'évoluaient autour de nous les servantes aux blouses ornées de broderies éclatantes à la mode de Tehuantepec, il subissait sans se départir de son beau sourire clair mon flot de questions. Pour nous consoler de tant d'autres, il était vraiment *l'homme*, tel que je l'entends, *l'ami* dans toute l'acception du mot.

Le lendemain, je devais rencontrer Diego Rivera. Vous savez que c'est à lui que le camarade Trotsky doit d'avoir trouvé asile au Mexique. C'est lui qui, au temps de la « planète sans visa », a multiplié les démarches pour l'y faire recevoir et a obtenu que soient prises, tant qu'il y resterait, toutes les mesures nécessaires à sa sauvegarde. Pour mener à bien une telle entreprise, il fallait l'autorité unique dont jouit Rivera, je ne dis pas seulement au Mexique, mais dans toute l'Amérique, autorité qui tient à la réputation considérable qu'il s'est faite comme peintre de fresques et à l'attitude entre toutes irréductible qu'il n'a cessé d'opposer aux puissances d'argent. Diego Rivera est l'auteur d'une *œuvre épique*, sans aucun équivalent en Europe, qui retrace la lutte depuis cent ans ininterrompue du Mexique pour son indépendance et à travers elle, l'aspiration incessante de l'homme à plus de conscience et de liberté, qui renoue, par-delà l'époque de la conquête espagnole, avec ce qui constitue le reliquat le plus précieux des civilisations indiennes disparues, qui anticipe largement aussi sur ce qui doit être la vérité humaine de demain. La puissance de cette œuvre est telle qu'elle a débordé depuis longtemps son cadre originel : le Mexique. Chargé, à New York, de décorer les murs de la fondation Rockefeller, Rivera n'omit pas là plus qu'ailleurs de faire figurer au premier plan le portrait de Marx, de Lénine et de Trotsky, appelant les ouvriers du monde entier à la lutte libératrice. Bien qu'il y soit plus célèbre que partout ailleurs, l'accès des Etats-Unis lui est depuis lors interdit. Lorsque, épouvanté, le grand capitalisme ordonna l'effacement de la fresque, il s'en fallut de peu que n'éclatât une émeute. Par bonheur, les édifices du Mexique, à l'intérieur desquels l'inspiration de Rivera s'est donnée toute licence, garderont le témoignage de cette fidélité à la cause de l'émancipation humaine, qui, sous son pinceau, réussit à s'exprimer dans le langage le plus concret, le plus exaltant. Je prends d'autant plus soin de l'attester que j'abordais l'œuvre de Diego Rivera avec les plus grandes préventions techniques. Les très mauvaises reproductions qui circulent ici de ses fresques le desservent et l'optique particulière à l'Europe me laissait peu de chance de l'apprécier. Il a fallu que je m'en sentisse pénétré tout à coup comme je l'ai été au cœur de la chapelle désaffectée de Chapingo où elle m'environnait de toutes parts, que, saisi d'une émotion inconnue, en quelque sorte primitive, je m'en sentisse pénétré jusqu'aux larmes, pour savoir à quel point elle est une invitation à la lutte pour la conquête du bonheur, à quel point, camarades, elle est faite *pour nous*.

Vous me comprenez, camarades, si je vous avoue que ce n'est pas

sans angoisse qu'à quelques jours de là je m'acheminai vers cette « Maison bleue » dont on a tant parlé et qui est, à Coyoacán, la demeure du camarade Trotsky. J'avais eu beau m'enquérir autant que possible de sa santé morale, de l'emploi de son temps et aussi de tout ce par quoi il cesse d'appartenir à l'histoire pour se comporter comme un homme vivant, un écran continuait à s'interposer entre lui et moi. Sur cet écran se déroulait une vie beaucoup plus agitée et agitante que toutes les autres, aussi incomparablement plus dramatique. Je me représentais cet homme qui fut la tête de la révolution de 1905, une des deux têtes de la révolution de 1917, non seulement comme l'homme qui a mis son génie et toutes ses forces vives au service de la plus grande cause que je connaisse, mais aussi le témoin unique, l'historien profond dont les ouvrages font mieux qu'instruire, car ils donnent envie à l'homme de se dresser. Je me le représentais au côté de Lénine et, plus tard, seul, continuant à défendre sa thèse, la thèse de la révolution au sein des congrès truqués. Je le voyais seul debout parmi ses compagnons ignominieusement abattus, seul, en proie au souvenir de ses quatre enfants qu'on a tués. Accusé du plus grand crime qui puisse être pour un révolutionnaire, menacé à toute heure dans sa vie, livré à la haine aveugle de ceux-là même pour lesquels il s'est prodigué de toutes façons. Faut-il, camarades, que la nuit de l'opinion soit facile à organiser !

Le cœur battant, j'ai vu s'entr'ouvrir la porte de la Maison bleue, on m'a guidé à travers le jardin, j'ai à peine eu le temps de reconnaître au passage les bougainvilliers dont les fleurs roses et violettes jonchaient le sol, les cactus éternels, les idoles de pierre que Diego Rivera — qui a mis cette maison à la disposition de Trotsky — a assemblés avec amour le long des allées. Je me suis trouvé dans une pièce claire parmi des livres. Eh bien, camarades, à l'instant même où le camarade Trotsky s'est levé du fond de cette pièce, où, bien réel, il s'est substitué à l'image que j'avais de lui, je n'ai pu réprimer le besoin de lui dire à quel point j'étais émerveillé de le trouver si jeune. Quelle domination de soi-même, quelle certitude d'avoir, envers et contre tout, maintenu sa vie en parfait accord avec ses principes, quel exceptionnel courage au-delà de telles épreuves ont ainsi pu garder ses traits de toute altération ! Les yeux d'un bleu profond, l'admirable front, l'abondance des cheveux tout juste argentés, le teint de jeune fille, composent un masque où l'on sent que la paix intérieure l'a emporté, l'emportera à jamais sur les formes les plus cruelles de l'adversité. Ce n'est là naturellement qu'une vue statique, car dès que le visage s'anime, que les mains nuancent avec une rare finesse tel ou tel propos, il se dégage de toute la personne quelque chose d'électrisant. Soyez sûrs, camarades, que si les Etats capitalistes se sont montrés si résolus, si unanimes dans le fait de conclure à la proscription du camarade Trotsky et si le gouvernement de Staline n'a cessé de faire pression sur eux pour obtenir cette proscription, ce fut là de leur part une mesure parfaitement

naturelle. Trotsky libre, Trotsky en mesure, par exemple, aujourd'hui à Paris de prendre la parole dans un meeting, c'est tout un pan de la révolution qui réapparaîtrait debout ; c'est la lumière du soviet de Petersbourg, du congrès de Smolny qui se lèverait sur la salle. Ce n'est pas aux exploiters de la classe ouvrière qu'on peut demander d'y consentir. C'est de la classe ouvrière qu'il faut l'attendre, de la classe ouvrière qui, l'instant venu, secouera le joug qui l'écrase, balaiera d'un coup la pourriture thermidorienne et reconnaîtra les siens.

Il me fut donné, par la suite, d'avoir de fréquents entretiens avec le camarade Trotsky. De la vie un peu légendaire que je lui prêtais, il est passé pour moi à l'existence la plus réelle, la plus tangible. Il n'est guère de site mexicain typique auquel il ne reste associé dans mon souvenir. Je le revois, les sourcils froncés, dépliant les journaux de Paris sous les ombrages d'un jardin de Cuernavaca, brûlant et bourdonnant d'oiseaux-mouches, tandis que la camarade Nathalie Trotsky, si émouvante, si compréhensive et douce, me désignait par leur nom les fleurs surprenantes ; je le revois pratiquant avec moi l'ascension de la Pyramide de Xochicalco ; un autre jour, nous sommes en train de déjeuner au bord d'un lac glacé, en plein cratère du Popocatepetl ; ou bien nous nous trouvons le matin dans une île sur le lac de Pazcuaro — l'instituteur qui a reconnu Trotsky et Rivera fait chanter les enfants de l'école dans la vieille langue tarasque ; ou bien nous voici en train de pêcher des axolotls dans un ruisseau rapide de la forêt. Il n'est personne qui, plus que le camarade Trotsky, montre d'intérêt pour tout ce qui se présente ainsi de nouveau, personne non plus, au cours d'un voyage, d'aussi entreprenant, d'aussi ingénieux que lui. Il est clair que subsiste en lui un fond d'enfance d'une fraîcheur inaltérable. Et cependant, vous entendez bien, camarades, qu'il n'est pas de tension d'esprit plus grande que la sienne : je ne connais pas d'homme capable de se livrer à un labeur aussi intense et aussi continu. Mais de ce labeur se sont déjà amassés de tels témoignages objectifs que je crois pouvoir passer vite pour tenter plutôt de dégager le secret de sa séduction personnelle. Cette séduction est extrême. Un soir qu'il avait accepté de recevoir chez lui une société d'intellectuels composée d'une vingtaine de personnes venues de New York, de leur faire un court exposé, puis de répondre à leurs questions, j'observai comme, au fur et à mesure qu'il parlait, le climat de la pièce lui devenait humainement favorable, comme cet auditoire appréciait la vivacité et la sûreté de sa réplique, lui savait gré de son enjouement, jouissait de ses saillies. J'assistai, très amusé, aux efforts de ces gens pour, avant de se retirer, venir l'un après l'autre le remercier, lui serrer la main. Et pourtant il y avait là, parmi les plus pressés, le Gouverneur d'un Etat d'Amérique du Nord ainsi qu'une femme à tête de chouette qui avait été ministre du travail dans le cabinet MacDonald⁸... Cette séduction

8. James Ramsay MacDonald (1866-1937) fut à deux reprises premier ministre. Nous n'avons pas cherché à identifier « la femme à tête de chouette ».

me paraît tenir, non seulement au plaisir de contrôler de près le fonctionnement d'une intelligence supérieure, mais aussi à la surprise de constater que la préoccupation maîtresse, sur laquelle est centrée cette intelligence, est de force à se soumettre à toutes les autres, à les faire concourir à sa justification. Camarades, je m'explique. Il m'est arrivé de me promener, ou de me trouver assis sur un banc avec le camarade Trotsky, au cœur d'un de ces marchés indiens qui sont un des plus beaux spectacles qu'offre le Mexique. Que nous nous intéressions à l'architecture des maisons de la place, ou aux éventaires multicolores, ou au passage des paysans drapés de *sarapes* réunissant le soleil et la nuit et à leur extraordinaire noblesse d'allure, toujours Trotsky trouvait moyen de relier ce menu fait d'observation à une donnée plus générale, de le faire tourner à l'espoir d'un réajustement des valeurs de ce monde, d'y puiser un stimulant en faveur de notre lutte.

Il est une question qui, pour le camarade Trotsky, prime toutes les autres, une question à laquelle il n'est pas de diversion que vous puissiez faire, à laquelle toujours il vous ramène. Cette question, c'est : « Quelles perspectives ? » Nul n'est mieux que lui à l'affût de l'avenir, comme nul n'est plus lui-même que lorsqu'il décrit certaines chasses au loup auxquelles il a participé dans le Caucase. Le passé aurait plutôt tendance à l'excéder. Il abonde en sarcasmes contre ceux qui se sont établis sur une réputation même honorable. Il faut l'entendre parler des « petits rentiers de la Révolution ! »

On a cherché, là-bas comme ailleurs, à atteindre, à abattre Trotsky de toutes manières. Puisqu'il n'avait pas suffi de le condamner à mort à Moscou, de lui arracher, en la personne de ceux qui lui étaient chers, une par une, ses meilleures raisons d'être et d'alimenter contre lui la campagne la plus folle et la plus misérable de tous les temps, la G.P.U., qui a tenté vainement l'année dernière de lui faire remettre en mains propres, soi-disant de la part d'un ami, un paquet contenant une bombe, s'est résigné, au moins provisoirement, à revenir contre lui à son jeu de calomnies monstrueuses, en l'occurrence d'autant plus efficaces que ceux qu'il s'agit de convaincre sont aussi peu que possible au courant de la situation politique du Mexique. On a dit, camarades, et l'hebdomadaire *Marianne* s'en fait l'écho, que Trotsky avait inspiré au Président Cárdenas⁹ la mesure d'expropriation qu'il a prise, au début de l'année, contre les compagnies pétrolières étrangères (anglaises et américaines) et cela afin de pouvoir livrer le pétrole mexicain à Hitler, à Mussolini et à Franco ! On a soutenu — en contradiction formelle avec cette première allégation, mais qu'importe — que c'était Trotsky qui avait fomenté contre le Président

9. Lazaro Cárdenas (1895-1970), métis d'Indien, général de la révolution, était président du Mexique depuis 1934 et avait personnellement décidé d'accorder à Trotsky le visa mexicain.

Cárdenas la rébellion du Général Cedillo¹⁰. Les infâmes journaux à la solde de la G.P.U., et à la destinée desquels préside le traître Lombardo Toledano¹¹, ont même été jusqu'à certifier que le camarade Trotsky et le camarade Rivera, au cours d'un voyage de Mexico à Guadalajara, voyage de 800 km., durant lesquels je ne les ai pas quittés, avaient eu de longues entrevues avec un certain docteur Atl¹², connu là-bas pour être un agent de l'ambassade allemande. C'est tout simplement moi qu'on cherchait à faire passer pour ce fasciste! Observez, camarades, que la calomnie sait au besoin se faire moins grossière, qu'elle peut prendre à l'occasion un tour subtil. C'est ainsi qu'on laisse entendre que le camarade Trotsky entretient de trop bons rapports avec le gouvernement mexicain, qu'il est moins soucieux de soutenir les intérêts de la classe ouvrière mexicaine que de ménager le Général Cárdenas, en raison de l'hospitalité qu'il reçoit de lui. A cette insinuation, Trotsky a opposé une fois pour toutes cette mise au point :

«Laissons les bateleurs et les intrigants à leur propre sort. Ce n'est pas d'eux que nous nous occupons, mais des ouvriers conscients du monde entier. Sans se faire d'illusions et sans s'effrayer des calomnies, les ouvriers avancés apporteront un soutien complet au peuple mexicain dans sa lutte contre les impérialistes. L'expropriation du pétrole n'est ni le socialisme ni le communisme. Mais c'est une mesure profondément progressive d'auto-défense nationale. Marx ne considérait évidemment pas Abraham Lincoln¹³ comme un communiste. Cela n'a pourtant pas empêché Marx d'avoir une profonde sympathie pour la lutte que dirigeait Lincoln. La Première Internationale envoya au président de la guerre civile une adresse de salutation, et Lincoln, dans sa réponse, apprécia hautement ce soutien moral. Le prolétariat international n'a pas de raison d'identifier son programme au programme du gouvernement mexicain. Il ne sert de rien aux révolutionnaires de déguiser, de falsifier ni de mentir, comme le font les courtisans de l'école de la G.P.U. qui, à l'instant du danger, vendent et trahissent le côté le plus faible. Sans abandonner sa propre figure, toute organisation ouvrière honnête du monde entier, et

10. Saturnino *Cedillo* (1890-1938), général et cacique de San Luis Potosi, conspirait avec les pétroliers et l'Allemagne nazie : son complot tourna en ridicule équipée.

11. Vicente *Lombardo Toledano* (1893-1968) était secrétaire général de la centrale « officielle » mexicaine, la C.T.M. et Trotsky l'accusa non sans arguments d'être au service de la politique russe.

12. Gerardo Murillo, dit Dr *Atl* (1865-1943), peintre, maître de Diego Rivera, était devenu fasciste.

13. Le président des Etats-Unis Abraham *Lincoln* (1809-1865) dirigea les Nordistes pendant la Guerre de Sécession.

avant tout de Grande-Bretagne, est tenue d'attaquer implacablement les brigands impérialistes, leur diplomatie, leur presse et leurs laquais fascistes. La cause du Mexique, comme la cause de l'Espagne, comme la cause de la Chine, est la cause de toute la classe ouvrière.»

Il faut rendre au Gouvernement Cárdenas cette justice et cet hommage qu'il continue à tout faire pour assurer la sécurité du camarade Trotsky. Les membres de ce gouvernement, dont quelques-uns là-bas ont joué les grands rôles de la révolution de 1910, ont combattu sous les ordres de Zapata¹⁴ ou ont été formés à son école, admirent sans réserve un homme de la trempe de Trotsky. Ce n'est en rien leur faute, mais bien la conséquence inévitable des mesures de protection qu'il leur faut prendre pour lui, s'il souffre de ne pouvoir se déplacer comme bon lui semble et s'il se plaint parfois d'être traité comme un *objet*.

Je tiens, camarades, en finissant, même si cela ne doit pas être de nature à vous intéresser tous également, à traiter en quelques mots d'une question qui me tenait particulièrement à cœur et que je brûlais de lui soumettre. Durant des années, en matière de création artistique, j'ai défendu pour l'écrivain, pour le peintre, le droit de disposer de lui-même, d'agir, non point conformément à des mots d'ordre politiques, mais en fonction de déterminations historiques très spéciales qui sont seulement de la compétence de l'artiste. Je me suis toujours montré irréductible sur ce point. En 1926, quand j'ai voulu adhérer au parti communiste, cette attitude m'a valu de comparaître devant plusieurs commissions de contrôle où l'on me demandait sur un ton outrageant de rendre compte des reproductions de Picasso, d'André Masson¹⁵, qui passaient dans la revue que je dirigeais. J'ai combattu sans relâche, à l'intérieur de l'A.E.A.R., le mot d'ordre inepte du «réalisme socialiste». Si je me suis appliqué avec continuité à une tâche, c'est bien, au mépris de tout ce qui pouvait advenir, à préserver l'intégrité de la recherche artistique, à faire que l'art continue à être un *but*, ne devienne sous aucun prétexte un *moyen*. Cette persévérance de ma part n'implique pas que je n'aie été amené à désespérer quelquefois de l'issue de la partie, à penser que l'incompréhension, la mauvaise volonté seraient les plus fortes. Nous a-t-on assez répété à mes amis et à moi, que cette attitude, qu'à toute force nous voulions maintenir, était incompatible avec le marxisme! Quelle que fût ma conviction contraire, je ne pouvais me dissimuler qu'il y avait là un point névralgique, un sujet d'inquiétude que j'avais vu trop largement partagé pour que je ne fusse pas anxieux de le soumettre au camarade Trotsky.

Je puis dire, camarades, que je l'ai trouvé on ne peut plus ouvert à

14. Emiliano *Zapata* (1877-1919) fut l'un des chefs paysans les plus populaires dans le cours de la révolution mexicaine.

15. Pablo *Picasso* (1881-1973) et André *Masson* (né en 1896) étaient tous les deux liés aux surréalistes.

ma préoccupation. Oh! n'allez pas croire que nous avons réussi tout de suite à nous entendre: il n'est pas homme à donner gain de cause si facilement. Connaissant assez bien mes livres, il a insisté pour prendre connaissance de mes conférences et m'a offert de les discuter avec moi. De ci-de là s'engageait bien entre nous quelque escarmouche: au passage un nom comme celui de Sade ou de Lautréamont¹⁶ le faisait tiquer légèrement. Dans l'ignorance où il était d'eux, il me faisait préciser le rôle qu'ils avaient joué pour moi en se plaçant au seul point de vue juste, au point de vue commun au révolutionnaire et à l'artiste, qui est celui de la *libération humaine*. D'autres fois, il s'en prenait à tel ou tel concept qu'il m'est arrivé de mettre en avant et le soumettait à une critique serrée. C'est ainsi qu'il me dit un jour: «Camarade Breton, l'intérêt que vous portez aux phénomènes de hasard objectif ne me paraît pas clair. Oui, je sais bien qu'Engels a fait appel à cette notion, mais je me demande si, dans votre cas, il n'y a pas autre chose. Je ne suis pas sûr que vous n'avez pas le souci de garder — ses mains délimitaient dans l'air un faible espace — une petite fenêtre ouverte sur l'au-delà.» Je n'avais pas fini de me justifier qu'il reprenait: «Je ne suis pas convaincu. Et d'ailleurs, vous avez écrit quelque part... ah oui, que ces phénomènes présentaient pour vous un caractère inquiétant. — Pardon, lui dis-je, j'ai écrit: inquiétant dans l'état actuel de la connaissance, voulez-vous que nous vérifiions?» Il se leva assez nerveusement, fit quelques pas et revint vers moi: «Si vous avez dit... dans l'état actuel de la connaissance... je ne vois plus rien à reprendre, je retire mon objection.»

L'extrême perspicacité, quand bien même elle inclinerait à se montrer un peu soupçonneuse, et la parfaite bonne foi dont je l'ai vu faire preuve en toute circonstance nous ont permis de tomber pleinement d'accord sur l'opportunité de publier un manifeste qui réglât d'une manière définitive le litige persistant dont j'ai parlé. Ce manifeste a paru sous la signature de Diego Rivera et la mienne et s'intitule: *Pour un art révolutionnaire indépendant*. Il conclut à la fondation d'une Fédération Internationale de l'Art Révolutionnaire Indépendant (FIARI) dont le bulletin mensuel paraîtra pour la première fois fin décembre. Je précise que l'on est plus redevable à Trotsky qu'à Rivera et à moi-même de l'indépendance totale qui y est revendiquée au point de vue artistique. C'est en effet le camarade Trotsky qui, mis en présence du projet où j'avais formulé: «Toute licence en art, sauf contre la révolution prolétarienne», nous a mis en garde contre les nouveaux abus qu'on pourrait faire de ce dernier membre de phrase et l'a biffé sans hésitation.

Dans la période actuelle, Trotsky m'a maintes fois répété qu'il

comptait beaucoup pour faciliter un regroupement révolutionnaire, sur l'activité d'une organisation comme la FIARI. Par deux fois, du reste, au cours de ces derniers mois, il a cru bon de s'expliquer sur la manière dont il envisage personnellement la création artistique.

Il l'a fait, d'une part, dans une lettre à des camarades américains, reproduite dans *Quatrième Internationale*, d'autre part dans une interview inédite en français, dont je me bornerai à citer ce passage: «L'art de l'époque stalinienne entrera dans l'histoire comme l'expression patente du profond déclin de la révolution prolétarienne. Cependant, la captivité de Babylone de l'art révolutionnaire ne peut pas durer et ne durera pas éternellement. Le parti révolutionnaire ne peut sûrement pas se proposer comme tâche de diriger l'art. Une pareille prétention ne peut venir qu'à l'esprit de gens ivres d'omnipotence, comme la Bureaucratie de Moscou. L'art, comme la science, non seulement ne demandent pas d'ordres, mais, par leur essence même, ne les tolèrent pas.»

Il me semble impossible que tous les artistes authentiques n'accueillent pas avec soulagement et, pour peu qu'ils soient révolutionnaires, avec enthousiasme, une telle déclaration.

Camarades, j'ai conscience de m'être montré inférieur à la tâche ambitieuse que je m'étais assignée: rendre un peu plus présent parmi nous le camarade Trotsky. Pour me consoler, je me souviens d'une conversation que j'ai eue il y a quelques années avec André Malraux, qui rentrait d'un voyage en U.R.S.S. Il me conta comment, au cours d'un banquet de bienvenue où il avait été amené à prononcer une allocution, il lui était arrivé de citer Léon Trotsky et comment, tout à coup, il avait senti l'atmosphère s'alourdir, entendu des verres choir, vu se lever et se déplacer certains de ses voisins de table avec l'intention manifeste de l'entourer: *comment il avait pu craindre un moment pour sa vie*. Il me confia même qu'il ne pensait devoir son salut qu'à une inspiration subite, comme on en a quelquefois devant le danger, et qui lui dicta une phrase de nature à surprendre, à décontenancer ceux qui étaient prêts à l'agression. Ce qui me plongea, ce qui me plonge encore dans la stupeur, ce n'est pas tant cette scène que maint événement tragique depuis lors est venu corroborer, mais bien la conclusion à quoi elle avait induit André Malraux. D'après lui, il ne fallait plus, sous aucun prétexte, en aucune circonstance, articuler le nom de Léon Trotsky. L'articuler équivalait, paraît-il, à se mettre au ban de l'activité révolutionnaire telle qu'elle peut, dans les abominables conditions actuelles, se mener. A-t-on jamais vu cela, camarades; est-il possible que l'instinct de conservation dicte aux intellectuels un pareil renoncement à leur pensée? Je sais, je crois pourtant savoir qu'André Malraux ne manque pas de courage! Le nom de Trotsky est à lui seul trop représentatif et trop exaltant pour qu'on puisse le taire ou se contenter de le murmurer. On ne nous retiendra pas de le brandir et de le faire cingler à l'oreille des chiens de tous poils. Aussi bien sur les corps déchiquetés

16. Donatien de Sade (1740-1814) connu comme «marquis de Sade» et Isidore Ducasse, comte de Lautréamont (1663-1723) sont considérés comme leurs précurseurs par les surréalistes.

des petits enfants d'Espagne et sur ceux de tous les hommes qui tombent journellement pour que triomphe l'Espagne ouvrière, que sur les corps des révolutionnaires d'Octobre, que sur celui de notre camarade Sedov¹⁷, assassiné dans une clinique, que sur celui de notre camarade Klement¹⁸ que la police française ne veut pas reconnaître coupé en morceaux, il faut que nous maintenions la devise: *Ils ne passeront pas!*

Je salue le camarade Trotsky, superbement vivant et qui verra de nouveau sonner son heure, je salue le vainqueur et le grand survivant d'Octobre, je salue le théoricien immortel de la révolution permanente.

17. Léon Sedov (1906-1938) était le fils aîné de Trotsky. Il était mort de façon suspecte à la suite d'une appendicite dans une clinique appartenant à des Russes blancs, au mois de février 1938.

18. Rudolf Klement (1910-1938), secrétaire administratif du secrétariat international avait « disparu » et des morceaux de son cadavre furent retrouvés dans la Seine.

Notes de lecture

The Founding of the Socialist Workers Party

Minutes and Resolutions 1938-1939, édité par George Breitman, Monad Press, 1982, 396 pages (distribué par Pathfinder Press).

George Breitman, l'éditeur des *Writings of Leon Trotsky*, présente les documents de la fondation du S.W.P. Cette publication, en 1982, a une portée infiniment plus grande que celle de la collection de documents historiques. Elle nous place d'emblée au cœur des problèmes politiques de l'Opposition de gauche, puis de la IV^e Internationale. Dans sa préface, Breitman rappelle que les partis politiques, comme toute organisation et institution dans la société bourgeoise, grandissent, mûrissent, déclinent, stagnent ou se développent. Dans l'introduction — une interview avec *International Socialist Review* de 1978, revue et augmentée — il insiste sur les traits originaux du S.W.P. et la nécessité de son propre travail :

« Si on ne connaît pas sa propre histoire, si on ne sait pas comment on est devenu ce qu'on est et comment on est arrivé là où on est, il est plus difficile de devenir ce qu'on veut devenir et d'aller là où l'on veut aller »

Les textes qui ouvrent ce volume donnent une claire illustration de ce propos. Un éditorial de *New Internationalist* de janvier 1938 retrace l'histoire de la fraction trotskyste depuis sa naissance en 1928. Il rappelle l'entrée dans le parti socialiste, puis explique la sortie ; le P.S. avait établi « la loi martiale dans ses rangs », « interdisant à ses membres la discussion de la politique de leur parti — rien de moins ». Dans le numéro suivant de la revue trotskyste américaine, Cannon revenait sur cette question :

« Dans un parti vivant et libre où les membres pensent par eux-mêmes (...) tout le monde n'arrive pas à la même conclusion au même moment. L'acceptation en commun de principes de base n'assure pas une réponse uniforme aux questions concrètes du moment. La position du parti ne peut être élaborée que dans un

processus de pensée collective et d'échange d'opinion. Cela n'est possible que dans un parti libre, c'est-à-dire démocratique.

La méthode de la démocratie du parti impose certaines « charges supplémentaires ». Elle prend du temps et de l'énergie. Elle interfère souvent avec d'autres tâches. Elle exige parfois de la patience. Mais elle paie. Elle éduque le parti et préserve son unité. Et, à terme, les dépenses supplémentaires de la méthode démocratique sont les moins coûteuses. Les solutions rapides et faciles de la violence bureaucratique obligent ensuite à payer habituellement des notes élevées sous la forme du mécontentement dans les rangs, du moral atteint, des scissions destructrices ».

C'était là l'enseignement central de Trotsky sur le parti révolutionnaire, son enseignement irremplaçable, l'axe du reste. Les textes adoptés dans les congrès — dont une partie sont inédits (c'est-à-dire connus seulement par des documents internes) — font apparaître clairement les bases, les fondations sur lesquelles le S.W.P. a été bâti : l'analyse trotskyste de l'U.R.S.S. et de la bureaucratie en tant que caste contre-révolutionnaire qui sera chassée et détruite par la révolution politique, la théorie de la révolution permanente opposée à celle de la « révolution par étapes », qui venait de permettre à Staline et sa bureaucratie d'étrangler la révolution ouvrière et paysanne d'Espagne, le soutien des luttes de libération nationale dans les colonies comme en Chine face au Japon, la nécessaire lutte des militants révolutionnaires à l'intérieur des syndicats, même réactionnaires, le combat dans la classe ouvrière pour la rupture avec les partis bourgeois et la construction d'un Labor Party. Il est clair, à travers l'ensemble de ces documents et des discussions qui ont conduit à leur adoption, que le S.W.P. a été construit sur les bases même du Programme de Transition.

Breitman, dans son introduction, rappelle que tout parti est soumis aux pressions du milieu et qu'un parti marxiste est ou devrait être plus conscient qu'un autre des pressions qu'il subit. C'est la clé de ce livre et l'histoire du S.W.P. ne peut se comprendre autrement que comme la lutte entre ces forces externes, appuyées sur leurs organisations, cherchant à détruire ce petit parti né dans une tradition elle-même enracinée dans l'expérience d'un siècle de luttes ouvrières dans le monde, comme le soulignait Cannon en 1938, une lutte contre le parti et son programme. C'est dire combien ce livre est précieux et que les *Cahiers Léon Trotsky*, dans un cadre à définir, désirent publier quelques-uns des documents les plus importants qu'il apporte aujourd'hui.

Pierre Broué

Deux dossiers d'archives sur les trotskystes allemands

Paul Richartz, né en 1905, employé à Cologne, émigra en Sarre en 1933 après l'arrivée de Hitler au pouvoir, y exerça jusqu'en mars 1935 le métier d'instituteur et se réfugia en France, se fixant avec sa famille à Avignon. Il fut arrêté le 5 septembre 1939 et interné au camp du Vernet, sur quoi nous perdons sa trace. Mais les documents trouvés chez lui, dans une valise, par la police française, ont cheminé d'inspecteurs en juges, mal équipés pour les traduire et qui comprirent seulement que leur homme était sans doute « socialiste » ou « communiste ». En 1967, les papiers saisis vingt-huit ans auparavant chez lui ont été versés aux archives départementales du Vaucluse et classés sous les cotes I M 828 et I M 829. Voilà comment les soins attentifs d'un archiviste départemental et d'une de ses collaboratrices connaissant l'allemand ont mis à la disposition des chercheurs deux dossiers exceptionnels de documents sur la section allemande de la Ligue communiste internationale, puis de la IV^e Internationale, les I.K.D. (Internationalen Kommunisten Deutschlands).

Paul Richartz était en effet, sous le pseudonyme de *Paul Zöller*, militant de l'Opposition de gauche du parti communiste allemand avant la venue au pouvoir de Hitler. Avec ses camarades, il était rentré en novembre 1934 dans le parti socialiste sarrois, lié au S.A.P. de Walcher et Frölich, né d'une scission à gauche de la social-démocratie. Il ne milita plus à partir de 1935 que dans le groupe des I.K.D. à l'étranger (*Ausland*).

Les documents de Paul Richartz contiennent d'abord sa propre correspondance, divisée par les soins des Avignonnais en correspondance « personnelle », classée dans le I M 828 et correspondance « politique », dans le I M 829. En fait la correspondance « personnelle » n'est guère moins politique que l'autre. On trouve cependant dans ce premier dossier pas mal d'informations sur la vie des émigrés allemands, leurs problèmes matériels notamment, emploi, logement, papiers. Le principal correspon-

dant de Richartz est son ami « Jupp » qui signe « S.L. Johre » ses lettres politiques. On connaissait mal cet homme, ancien pianiste à Gelsenkirchen, lié à Otto Schüssler, dit Oskar Fischer, au point qu'on parle couramment de « Johre-Fischer », mais on le découvre dans ses lettres : Josef Weber, qui est né en 1901 et qui survit à peine avec sa famille et d'épisodiques leçons de musique, est un militant d'un dévouement total, d'une culture évidente, drôle et triste à la fois, dévoré par la passion de la politique où il apparaît avec des formes et un style tranchants — un Saint-Just léniniste et sectaire — différent du personnage qui s'esquisse dans ses lettres personnelles. On peut, dans ses lettres à son ami Richartz, suivre le développement politique au sein du groupe allemand exilé, le refus, en 1934, d'accepter dans leurs rangs ses vieux adversaires « zinoviévistes », Ruth Fischer et Maslow, pourtant présentés par Trotsky, la crise de 1934 où le leader des IKD, Bauer, se dresse contre l'« entrisme » et « le tournant français », les nouvelles discussions et la nouvelle rupture avec Fischer-Maslow en 1935 à travers la « commission allemande » du secrétariat international, la crise de 1937 qui les oppose à Jan Bur (Walter Nettelbeck), ancien dirigeant des clandestins allemands, mais n'est en réalité que le dernier épisode du conflit avec Fischer-Maslow, le lent délithement du groupe après l'assassinat d'Erwin Wolf, puis de Rudolf Klement surtout, les ultimes efforts enfin pour ressusciter *Unser Wort* en 1939.

Dès qu'il a disposé d'une machine à écrire, en outre, Josef Weber a pris l'habitude d'envoyer à son ami Paul un double de ses lettres politiques et parfois de ses lettres personnelles. Aussi l'éventail des correspondants est-il très large. Josef Weber correspond régulièrement avec la Norvège (Walter Held), le groupe d'Anvers, (Franz Meyer dit Holz, Fritz Besser dit Brink), avec les Allemands réfugiés en Tchécoslovaquie les « vieux » Weiss (Seipold) et Zeman (Anton Grylewicz) et le « jeune » Wenzel Kozlecki (dit Julik), plus tard avec ses amis réfugiés sur le continent américain, Arthur Miller, Benjamin Suhl, etc. Mais on trouve bien d'autres correspondants : Oskar Fischer (Otto Schüssler), les frères Hans et Adolf Wilhelm, Willi Mellwig, K. Molle, W. Fess, le Dr Adolf Spier, Georg Mohr, Simon Weinberg, Fritz Laufer (Marcel), Irene De Wilde, aux Pays-Bas, Pierre Naville, Erwin Wolf, Rudolf Klement (Camille et même.. Camomille), George Novack, Barton, du groupe « Rops » et d'autres. On y parle de militants connus, comme Frankel, appelé ici « Jankl », on cite des anecdotes, on porte des jugements. Des formules voilées et même des lettres à l'encre sympathique apportent des échos du mouvement clandestin en Allemagne qui compte, selon Johre, 150 membres en 1936. On apprend l'arrestation d'« oncle Oskar » (Oskar Hippe), celle de « Bill », le prochain voyage de « tante Gertrude », on parle des rapports de « Peter Palm » (sans doute Rudolf Frenzel), « Werner », et de l'arrestation de « Winder » (probablement Paul Ackermann).

On trouve enfin dans le dossier 1 M 828, outre une collection d'*Unser Wort* et *InformationsDienst*, d'innombrables documents politiques, motions, résolutions, rapports, circulaires. Notons simplement la présence de deux lettres de Trotsky qui ne se trouvent pas à Harvard, celle du 27 août 1935 à la direction allemande qui critique les positions « sapistes de gauche » du groupe de Copenhague, celle du 18 juillet 1936, confidentielle, adressée à Oskar Fischer sur l'affaire Molinier.

On n'a jusqu'à présent travaillé ce dossier que pour exploiter les renseignements qu'il contient en vue de la publication des *Œuvres*. Il mériterait plus, car il est désormais un élément indispensable, non seulement de toute étude historique sur le mouvement trotskyste, mais sans doute aussi de l'exil au temps du nazisme.

P.B.

Courrier des lecteurs

Le courrier toujours plus abondant — et même parfois agressif — que reçoivent les *Cahiers Léon Trotsky* nous oblige à une mise au point. Contrairement à ce que croient certains de nos correspondants — et parmi eux un ou deux qui ne sont même pas abonnés — ce n'est pas parce qu'ils écrivent à la revue que celle-ci est tenue de publier leurs lettres, et cette non publication n'est pas une « censure » ! La revue ne peut publier les lettres que quand leur auteur le demande expressément. Elle estime devoir publier en priorité les lettres de personnes mises en cause, ainsi que celles qui intéressent ses lecteurs, ce dont elle est juge. Elle ne peut s'engager à aller plus loin, sous peine de disparaître, car si elle publiait toutes les lettres que d'aucuns la somment de publier, il n'y aurait plus d'articles, donc plus de revue !

Quelques cas, dont il faut, hélas, dire un mot. L'auteur d'un petit livre touchant à l'histoire du trotskysme nous prie de publier un compte rendu de son livre qu'il a lui-même rédigé. Nous ne le publierons pas. Comme nous l'en informons, il nous somme alors de lui soumettre d'avance notre compte rendu. Nous ne le ferons pas. Un autre n'a pas répondu aux questions posées dans les lettres qu'il a reçues sur un article en cours, a même raccroché au téléphone, mais nous envoie des « corrections » sur un ton professoral, en réalité des affirmations sans preuve qu'il oppose à l'article auquel il a refusé son aide. Nous ne publierons ni ses « corrections » non étayées, ni ses commentaires désobligeants pour le camarade qu'il a refusé d'aider. Un troisième proteste parce que nous avons écrit que certains documents étaient inédits, alors qu'ils avaient paru dans des bulletins intérieurs. Nous lui répondrons qu'il se trompe ; un bulletin intérieur n'étant pas public par définition, ce qu'il a reproduit reste encore inédit. Nous ne publierons pas. Un autre reproche à René Revol d'avoir écrit que le policier Burillo était un « stalinien notoire » : il pense que Burillo n'était pas un « stalinien notoire », puisqu'il n'était

stalinien que depuis moins d'un an. Faut-il prendre des pages de la revue pour expliquer la différence entre « ancienneté » et « notoriété » ? Nous ne le croyons pas.

De façon générale, nous aimerions demander à certains correspondants habituels d'être plus brefs quand ils écrivent, de ne pas le faire sur tous les articles de la revue à la fois, d'éviter le ton du « professeur » qui « corrige des fautes », ce qui peut leur éviter des répliques désagréables pour eux, mais légitimes, des rédacteurs concernés, de se comporter comme les amis qu'ils disent être, c'est-à-dire d'exprimer leur point de vue de façon concise, précise, et si possible positive, c'est-à-dire en apportant des connaissances ou une nouvelle interprétation. De ne pas oublier non plus que l'histoire se fait sur des documents et pas seulement des réminiscences.

Enfin, nous prions quiconque se croit en droit de nous injurier par des « accusations » et exige publication de sa lettre de nous l'écrire en français — ou de joindre une traduction, car ce travail ne nous incombe pas et un « accusé » ne peut être interprète d'un « procureur ».

Tout cela ayant été dit clairement et c'était très nécessaire, même si quelques personnes seulement sont directement concernées par les lettres qu'elles écrivent elles-mêmes ou suscitent, nous espérons que nos amis lecteurs et abonnés continueront à nous aider à faire de cette rubrique un lien vivant entre eux et l'équipe qui fait la revue.

Jaime Fernández, qui fut membre du G.B.L. en Espagne, l'un des accusés du procès Munis-Carlino, vient de nous écrire à propos du numéro 3 (paru en 1979). Passons sur le ton polémique : il reproche en fait à notre collaborateur d'avoir suivi la version donnée à l'époque par la presse trotskyste. Or personne n'a démenti ces informations en près d'un demi-siècle et notre collaborateur n'a pu obtenir de réponse de G. Munis, expressément sollicité. Jaime Fernández nous apporte des précisions intéressantes, mais qui sont encore, pour le moment, du domaine de la simple affirmation. Il nous assure qu'il n'a jamais rencontré l'agent du G.P.U. Léon Narvitch. Nous en prenons bonne note, en rappelant que notre collaborateur n'a jamais écrit cela ! Il nous indique que Luís Zanon, militant du P.O.U.M., fut exclu de ce parti pour avoir distribué un tract du G.B.L. Il proteste contre plusieurs affirmations de Fosco. L'ensemble mériterait d'être repris. Nous proposons donc à Jaime Fernández d'écrire son propre article sur le « procès manqué des trotskystes » dans lequel il apportera toutes les précisions qu'il désire et aussi, nous le souhaitons, les documents ou d'autres témoignages. S'il le désire, nous lui donnerons photocopies de ce dont nous disposons. Mais attention, nous lui demandons un article sur le « procès » de Moscou en Espagne, pas le procès d'un jeune collaborateur des *Cahiers* !

Nous laissons de côté d'intéressantes remarques de J. Fernández sur le P.O.U.M. et les intentions de ses fondateurs (fusion P.C.-P.S.) : ces

remarques semblent justes, mais elles débordent le cadre d'une lettre à propos du « Procès de Moscou en Espagne ». Reste un désaccord qui devrait être réglé par la simple réflexion. J. Fernández nous somme de dire quel est le nom inscrit dans le blanc laissé dans le document d'Andrade afin que l'on sache qui est un calomniateur. Nous ne pouvons que nous répéter : Andrade a porté une accusation grave contre un militant dont il laisse le nom en blanc. Plus de quarante ans après, quand nous trouvons le document, passé depuis par de nombreuses mains, un nom y a été inscrit à la main, nous ne savons pas par qui et, en tout cas, sans paraphe d'Andrade. Dire quel est ce nom reviendrait à dire *qui est calomnié* et à se faire écho de cette calomnie, sans pour autant indiquer qui est le *calomniateur*, quand bien même Fernández pense que c'est Andrade — ce que rien, dans le document, ne permet d'affirmer.

Un autre ancien, José Quesada, nous écrit, lui, à propos du *Cahier* n° 10 :

« Eduardo Mauricio était, ou est, d'Estremadura, d'un village assez important, un canton appelé Llerena. Eduardo Mauricio, si ma mémoire est bonne, était juge de paix. S'il est vivant, il doit habiter à Paris (...). Julio Cid Gaitan n'était pas ouvrier, mais fonctionnaire de mairie ; il était adjoint du secrétaire provincial de la mairie de mon village, Gerena, province de Séville ».

Notre ami ajoute :

« La version de Juan Ramón Breá, p. 120, ne correspond pas aux faits tels qu'ils se sont passés. Un autre jour, je vous ferai le récit de cet événement ».

Merci à José Quesada dont nous attendons la contribution.

Rodolphe Prager nous reproche entre autres de n'avoir pas publié dans le numéro 9 la réponse du S.I. avec le document de Hic et Craipeau. Nous lui dirons simplement que la revue n'a que 128 pages et qu'il faut couper, même sur le marbre. Voici les raisons qu'il invoque à ce sujet :

« Intitulée « Le réarmement politique de la section française est une tâche urgente pour l'Internationale », la réponse jugeait sévèrement le rapport, y voyant « une capitulation devant le centrisme » et invitant à un rejet de « l'ensemble de l'orientation de Hic et de Craipeau ». L'abandon du sigle de Comité de la IV^e Internationale pour celui de Comité pour la IV^e Internationale eut le don d'irriter particulièrement le C.E.I. ».

R. Prager juge en outre que les informations suivantes sont nécessaires à nos lecteurs pour l'intelligence du texte de Hic et de Craipeau :

« Rappelons qu'après le congrès du P.O.I. de janvier 1939 où une minorité « entriste » dans le P.S.O.P. animée par Rous et Craipeau soutenue politiquement par l'Internationale, quitta le parti, une situation très confuse prévalut les mois suivants. Suivant les injonctions de l'Internationale, une partie des militants majoritaires « anti-entristes » acceptèrent d'adhérer au P.S.O.P., d'autres comme Naville et Hic s'y refusèrent et d'autres encore, autour des frères Joannès et Alfred

Bardin, passant outre à la dissolution du P.O.I. par le C.E.I. décidèrent de maintenir le parti et publièrent *La Lutte ouvrière* en juillet. Ce groupe disparut au début de la guerre et jusqu'en mai 1940 subsistait un groupe informel de Hic avec des éléments jeunes comme Gérard Bloch, Maurice Laval et une nouvelle recrue, Lucienne Abraham (Michèle Mestre), particulièrement actifs dans les Auberges de la Jeunesse et le groupe « officiel » animé par Craipeau qui édita *L'Étincelle*, appelé Comité de la IV^e Internationale. Ce sont ces deux groupes qui fusionnèrent en juillet 1940. A noter encore qu'à la conférence internationale de septembre 1938, Hic vota en faveur de la fondation de la IV^e Internationale alors que Craipeau se prononça contre. Or c'est Hic qui insiste pour revenir à l'appellation « pour » la IV^e Internationale. Ce choix justifié dans le texte se rattache peut-être aussi au désappointement de Hic en présence de la nature de l'intervention de l'Internationale dans la crise du P.O.I., qui l'avait beaucoup affecté. Il faut le rattacher surtout au désarroi manifesté à la suite de l'occupation allemande. Il est à peu près certain que la réponse du C.E.I. ne fut pas connue en France et que c'est d'eux-mêmes que les trotskystes français rectifièrent le tir, abandonnant le « pour » en faveur du « de » la IV^e en avril 1942 et reprenant le titre de P.O.I. en décembre de la même année ».

Une dernière remarque d'ordre général. Nous avons publié dans le n° 9 articles et documents sur « la Réconciliation » pour mettre un terme à diverses polémiques suscitées par le contenu des lettres de Trotsky dans la période 36-37. Et, pour la même raison, nous avons donné dans le même numéro la parole à Frank et Molinier. Un de nos lecteurs, dans une lettre assez longue, prétend revenir une fois de plus sur cette question. D'autres nous pressent d'abandonner un sujet qui n'intéresse plus, disent-ils, les lecteurs d'aujourd'hui, suffisamment éclairés déjà. Nous le répétons nettement : notre volonté était de mettre un terme, non à une « discussion », mais à des remous désagréables. Que le camarade qui veut poursuivre veuille bien nous excuser, mais cette discussion ne s'installera pas dans les *Cahiers*, à moins qu'un élément nouveau de taille justifie un tel retour.

LEON TROTSKY - ŒUVRES (E.D.I.)

La première série de la publication systématique et chronologique des œuvres de Trotsky, 1933-1940, articles, lettres et autres textes, pour la plupart inédits, couvre la dernière partie de sa vie, celle de la construction de la IV^e Internationale.

(Œuvres 1, mars 1933-juillet 1933 (juin 1978))

Derniers mois en Turquie de Trotsky convaincu de la nécessité d'un nouveau P.C. en Allemagne après l'arrivée au pouvoir de Hitler et l'écrasement de la classe ouvrière, fruits de la politique stalinienne. C'est un tournant politique fondamental.

(Œuvres 2, juillet 1933-octobre 1933 (septembre 1978))

Dès le début de son séjour en France, il s'agit, pour l'exilé de construire une nouvelle Internationale. Une conférence des socialistes de gauche, à Paris en août, réunit des partis et groupes ayant rompu avec les vieilles Internationales, alliés potentiels de l'Opposition de gauche internationale (« Déclaration des quatre »).

(Œuvres 3, novembre 1933-avril 1934 (novembre 1978))

Incognito à Barbizon, Trotsky poursuit le combat pour la IV^e Internationale, l'analyse du tournant de 1933 et la définition des tâches de la révolution politique en U.R.S.S. En France, la montée des masses et leur aspiration à l'unité ouvrent des perspectives nouvelles. Mais la bourgeoisie ne peut plus assumer le risque de sa présence et l'expulser. Pour lui, le monde est désormais la « planète sans visa ».

(Œuvres 4, avril 1934-décembre 1934 (février 1979))

Expulsé en France, Trotsky erre pour s'installer enfin à Domène (Isère), sous surveillance spéciale. Il s'enforce de convaincre ses camarades d'opérer un nouveau tournant, l'« entrisme » dans la S.F.I.O., qui déclenche une crise. L'assassinat de Kirov marque le début de la lutte contre les amalgames, la répression de masse en U.R.S.S. et l'extermination de l'Opposition de gauche, comme de toute opposition.

(Œuvres 5, janvier 1934-juin 1935 (mai 1979))

Analysant l'assassinat de Kirov Trotsky propose d'organiser la défense des révolutionnaires d'U.R.S.S. La création aux Pays-Bas et aux Etats-Unis de nouveaux partis par fusion des sections de la L.C.I. et d'organisations centristes en évolution, lui permet de relancer le combat pour la IV^e Internationale (« Lettre ouverte »). Quelques succès de la politique « entriste » sont enregistrés, mais la montée des masses rend nécessaire la « sortie ». Trotsky obtient enfin un visa pour le Norvège.

(Œuvres 6, juin 1935-septembre 1935 (octobre 1979))

En Norvège, Trotsky observe la plus grande prudence. La construction de la IV^e Internationale reste au centre de son activité. Suivant leur situation, les sections entrent dans les partis socialistes (Etats-Unis, Pologne), ou en sortent (France) quand l'entrisme a déjà porté ses fruits. Par ailleurs, les « décisions » du VII^e congrès confirment ses pronostics sur l'évolution de l'I.C. et la persécution des révolutionnaires.

(Œuvres 7, octobre 1935-décembre 1935 (février 1980))

Trotsky mène la discussion avec ceux de ses camarades qui subissent la pression de la politique du Front populaire. Le R.S.A.P. scissionne et la crise de la section française commence. Les nouvelles d'U.R.S.S. indiquent l'ampleur de la répression et la force des idées « trotskystes ».

(Œuvres 8, janvier-février 1936 (juin 1980))

Trotsky appuie l'« entrée » aux Etats-Unis et évite la scission dans ce pays, cependant que la section française explose en sortant. On se prépare à sortir en Belgique. Trotsky essaie de créer un comité de défense des emprisonnés en U.R.S.S.

Œuvres 9, mars 1936-mai 1936 (décembre 1980)

Trotsky poursuit son livre sur *La révolution trahie* et conseille ses amis américains et belges. Les dirigeants hollandais sont mécontents de l'entrisme aux Etats-Unis. Trotsky compte sur le règlement des questions par une conférence internationale.

Œuvres 10, juin 1936-juillet 1936 (mai 1981)

Alors que Trotsky achevait *La Révolution trahie* et préparait les documents pour la conférence internationale, le mouvement de grève en France, le début de la guerre civile espagnole donnent le signal de la « nouvelle montée » qu'il analyse. Il appelle la conférence à défendre les révolutionnaires russes.

Œuvres 11, août 1936-décembre 1936 (octobre 1981)

Quand éclate le cauchemar des procès de Moscou où les compagnons de Lénine « avouent » et le chargent de tous les crimes ; Trotsky est privé des moyens de se défendre par le gouvernement socialiste norvégien. Il lutte pied à pied et redoute pourtant le pire quand le Mexique lui accorde le droit d'asile.

Œuvres 12, décembre 1936-février 1937 (janvier 1982)

Trotsky est déjà au travail sur le bateau. Mais le répit mexicain est bref, avec l'ouverture du deuxième procès de Moscou et l'exécution de nouveaux vieux-bolcheviques. Cette fois Trotsky est libre et il pose les bases d'un « contre-procès » qui s'appuie avant tout sur ses camarades des Etats-Unis.

Œuvres 13, mars 1937-avril 1937 (novembre 1982)

Trotsky vient à peine de sortir de sa prison norvégienne et de s'installer au Mexique que commence le second procès de Moscou, rondement mené et dont les sentences de mort sont immédiatement exécutées.

Toute son activité, pendant ces deux mois de mars et avril 1937 est tournée vers la démolition de ce qu'il appelle « les impostures de Moscou », la démolition de l'édifice des mensonges bâti par les hommes aux ordres de Staline, le début de la guérison de la monstrueuse maladie vénérienne qui affecte, à travers le stalinisme, le mouvement ouvrier international.

Concrètement, cela signifie la lutte pour la mise sur pied d'une commission d'enquête, puis la préparation de cette contre-enquête. La bataille du contre-procès commence : elle n'était pas gagnée d'avance.